

DANIEL WILDENSTEIN
de l'Institut

CLAUDE
MONNET

Biographie et catalogue raisonné

TOME II: 1882-1886

Peintures

LA BIBLIOTHÈQUE DES ARTS
LAUSANNE - PARIS

11
12 de
7517
M31
v. 2

Ont collaboré à ce volume :

Rodolphe Walter

France Daguet

Madeleine Manigler

Michèle Paret

Véronique Vilaseca Goudchaux

et les documentalistes de la Fondation Wildenstein

Les cartes ont été exécutées par Frédéric Grelaud

© Copyright by Daniel Wildenstein, Genève, 1979

Tous droits de reproduction pour les œuvres de Claude Monet réservés by SPADEM, Paris

Achévé d'imprimer le 15 janvier 1979
sur les presses
des Imprimeries Réunies S.A. à Lausanne (Suisse) .

DOCUMENTS¹

I. LETTRES

227. À P. DURAND-RUEL [Poissy, Villa Saint-Louis], samedi 17 décembre 81

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Voulez-vous m'envoyer cinq cents francs pour lundi, ou mardi au plus tard ; j'ai mon billet à payer pour le 15, vous m'obligerez bien.
Je suis enfin installé et j'ai pu reprendre mes pinceaux hier. Je travaille aux quelques toiles que je vous dois. Dès qu'elles seront terminées, j'irai vous les porter.

Recevez mes meilleurs compliments et merci d'avance.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Villa Saint-Louis, Poissy.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 226 (partiellement).

Document original, Archives Durand-Ruel.

228. À P. DURAND-RUEL [Poissy], Villa Saint-Louis, 25 janvier 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viens vous demander si vous pouvez disposer pour moi d'un billet de 1500 francs et me le faire parvenir pour le 30 courant, ayant plusieurs paiements à faire pour la fin du mois et comptant partir pour Dieppe dès les premiers jours de février.

Je vous en remercie à l'avance et, au cas où je ne viendrais pas à Paris avant mon départ, je vous ferais parvenir les deux toiles de 40 que j'ai encore à vous. Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet

Document original, Archives Durand-Ruel.

229. À P. DURAND-RUEL Poissy, 29 janvier 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
N'ayant pas reçu de réponse à ma lettre ce matin, j'ai grand-peur de n'en pas recevoir demain à cause du dimanche. Dans ce cas, je vous serais bien obligé de m'envoyer une dépêche me disant si je puis compter sur ce que je vous ai demandé, soit pour demain soir, si possible, ou pour après-demain matin. Autrement je me trouverais bien embarrassé.

Recevez les compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

Villa Saint-Louis.

Document original, Archives Durand-Ruel.

230. À P. DURAND-RUEL [Poissy], 31 janvier 1882

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je suis bien tourmenté de n'avoir pas reçu ce matin la lettre que j'espérais de vous : j'ai deux traites qui vont m'être présentées aujourd'hui, comment vais-je faire ?

En vous demandant seulement mille francs de suite, je comptais payer ces traites et partir pour Dieppe où vous auriez pu m'adresser le reste, mais comme vous ne me donnez rien au contraire, j'ai peur de vous avoir contrarié en vous demandant cette avance. Je connais cependant votre obligeance. Dois-je compter sur un envoi pour demain et puis-je mettre mon projet de voyage à exécution ? J'attends votre réponse avec impatience et vous prie bien de m'excuser de tant vous tourmenter.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Villa Saint-Louis.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 226.

Archives Durand-Ruel.

231. À P. DURAND-RUEL [Poissy], 31 janvier 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Vous allez me trouver bien empressé, mais je suis réellement bien tourmenté. Les deux billets m'ont été présentés ce matin et il me faut les payer demain à la première heure. Je n'avais accepté de le faire qu'avec la certitude de compter sur vous et je pensais qu'en vous prévenant quelques jours d'avance, vous pourriez me faire cette avance. Si cela ne vous est pas possible, je vais me trouver très embarrassé. Je profite d'une circonstance pour vous faire remettre ce mot, vous priant de remettre la réponse au porteur. Vous pourrez même remettre les fonds au porteur, sous une enveloppe à mon nom.

Mille fois pardon de tant vous ennuyer.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Villa Saint-Louis, 2 heures.

Document original, Archives Durand-Ruel.

¹ Orthographe, syntaxe et ponctuation rectifiées. Les documents dont nous avons eu connaissance après le 1^{er} juin 1977 ont été intégrés à leur place chronologique sous un numéro bis.

232. À P. DURAND-RUEL

[Poissy], 1^{er} février 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je vous remercie de votre envoi de mille francs que j'ai reçu ce matin.

Je compte partir samedi prochain le matin à la première heure. Jusque-là je resterai à Poissy.

Merci encore.

Tout à vous,

Claude Monet.

Villa Saint-Louis, Poissy.

Document original, Archives Durand-Ruel.

233. À ALICE HOSCHEDÉ

Dieppe, 6 février 82

Chère Madame,

Je suis arrivé à bon port mais après un triste voyage et je m'en veux de vous avoir quittée malade et avec tant d'ennuis à venir. J'espère cependant que demain je recevrai de vous de meilleures nouvelles. Cela me consolera. Je n'ai pas vu mon frère à Rouen, j'ai bêtement manqué le train express à Mantes, de sorte que j'ai dû prendre un train omnibus qui m'a mené ici à 2 heures. Fort heureusement, j'ai trouvé ici un soleil superbe et je vous assure que je dormirai bien après la promenade que je viens de faire. Il y a de jolies choses à faire. La mer est superbe, mais les falaises par leur disposition sont moins belles qu'à Fécamp. Ici, je ferai certainement plus de bateaux.

Je suis descendu à l'hôtel Victoria. Embrassez tous les enfants pour moi, mes amitiés à Marthe, et prenez pour vous mes pensées les meilleures et les plus affectueuses. Surtout ne manquez pas de bien me mettre au courant de ce qui surviendra de bon comme de mauvais.

Votre

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

234. À P. DURAND-RUEL

[Grand Hôtel du Nord & Victoria, Dieppe], 6 février 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Vous avez dû, ou vous allez recevoir les deux grandes toiles promises. J'aurais voulu vous envoyer d'autres choses, mais, jusqu'à présent, Poissy ne m'a guère inspiré. Je suis ici depuis hier. Il y a je crois beaucoup à faire, aussi je compte vous rapporter beaucoup de choses. Pour ce qui est de l'argent, si vous pouviez m'envoyer les 500 francs vous m'obligeriez, car j'arrive ici à peu près sans le sou. Je serai bien heureux d'apprendre que les ennuis que vous cause la crise de la Bourse ne seront pas de longue durée.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Hôtel Victoria, Dieppe.

P.-S. — Je vous ferai débarrasser de la caisse contenant mes toiles par mon marchand de couleurs que je chargerai de me la renvoyer pleine de toiles blanches.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 226-227 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

235. À ALICE HOSCHEDÉ

[Dieppe], mardi 7 février 82

Chère Madame,

J'ai reçu votre lettre et je suis heureux de penser que vous avez pu vous dispenser d'aller à Paris hier. Ce n'est que partie remise, mais je craignais pour vous que le facteur ne vous apporte rien et cela me désolait. J'espère que Hoschedé vous évitera encore demain ce pénible voyage dans l'état où vous êtes.

De mon côté, j'ai écrit à Durand et j'attends anxieusement sa réponse, car vous le savez, j'ai un peu peur de ce côté. J'ai passé une journée bien fatigante, j'ai parcouru tout le pays, tous les chemins qui y aboutissent dessous et dessus les falaises. J'ai vu de belles choses et j'étais favorisé par un soleil superbe, mais malgré cela j'ai peur de ne pas pouvoir si bien travailler qu'à Fécamp. Mon installation y est pour beaucoup, et puis on est trop en ville. Enfin demain j'explore encore, et après-demain je me mets à la besogne, et selon ce que je ferai, je verrai si je dois rester ici tout à fait ou bien retourner vers Fécamp ou Yport.

La vérité, c'est que je ne suis pas à l'aise et que je m'ennuie. Ne manquez pas de me donner régulièrement de vos nouvelles et dites bien à Jean qu'il pense à m'écrire. Vous ne me dites pas si les enfants vont mieux, les petits et les grands. Embrassez-les bien pour moi, mes amitiés à Marthe. Pour vous mes meilleures pensées.

Votre dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

Chère Madame,

Hélas! Je m'ennuie à mourir et j'aurai bien du mal à me mettre à la besogne. Je marche, je tourne, je regarde tout et rien ne m'empoigne, c'est-à-dire que si j'avais de l'argent, je n'hésiterais pas soit à retourner à Fécamp, soit à revenir à cet horrible Poissy. Je suis malheureux comme les pierres dans cet hôtel et il n'y a pas à aller ailleurs. Quand la nuit vient, ou il me faut me retirer dans mon affreuse chambre d'hôtel ou bien aller dans un café au milieu d'un tas de types de province, cela est crevant et j'aime mieux rester dans ma solitude. Enfin demain sera mon jour de résolution définitive: ou je travaillerai ici, ou bien j'irai au hasard vers Saint-Valéry et de là à Fécamp. Mais écrivez-moi toujours ici.

Je suis allé ce matin à Puys, cet après-midi au chalet de la Dame Blanche, eh bien! rien de tout cela ne me dit. Je ne sais pas ce que j'ai, mais je suis malheureux, je m'ennuie et j'ai peur.

Tâchez de me donner du courage.

Dois-je de nouveau écrire à Langlois pour maintenir la demande de résiliation, en tout cas pouvons-nous mettre à louer? Ce serait toujours quelque chose.

J'espère bien que vous n'avez pas eu à aller à Paris aujourd'hui, car si cela est comme ici, il a fait un temps terriblement froid et la première des choses est de se soigner.

Embrassez bien tous les jeunes pour moi, mes amitiés à Marthe, mes meilleures pensées pour vous.

Il est 8 heures. Je vais me coucher. Jamais je ne dormirai jusqu'au jour et vous êtes encore à table. Mimi dort, je vous vois.

Votre dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

237. À PISSARRO

[Dieppe], 9 février 82

Mon cher ami,

Ce n'est pas parce que Degas ne sera pas d'une nouvelle combinaison que je me déciderai; mais c'est parce qu'il y a encore des éléments qui empêchent de faire une exposition parfaite que je refuse absolument d'en être. Dans une exposition comme celle-ci il n'y a pas de sacrifice à faire, il faut faire une très bonne exposition ou n'en pas faire, ne comptez donc pas sur moi et ne m'en voulez pas; je sais du reste que vous êtes de mon avis.

De toutes façons il me serait impossible de revenir à Paris en temps voulu puisque je viens d'arriver ici; je n'ai rien fait depuis des mois, il faut que je travaille.

Amitiés, tout à vous,

Claude Monet.

Hôtel Victoria.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, N° 103. Document original.

238. À P. DURAND-RUEL

10 février 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je viens répondre à votre lettre vous priant bien de ne pas manquer de m'envoyer de l'argent demain, car je serai absolument sans le sou, ce qui est fort gênant en voyage, d'autant plus qu'il y aura dimanche huit jours que je serai ici et qu'il me faut payer ma dépense d'hôtel.

Maintenant pour cette exposition, je vous dirai que mes idées sont très arrêtées à ce sujet.

Au point où nous en sommes il faut qu'une exposition soit très bien faite ou n'en pas faire, et il est de toute nécessité que nous soyons entre nous, et il ne faut pas qu'une seule tache vienne compromettre notre succès. Est-il possible de faire une telle exposition cette année? Je sais que non, puisque l'on s'est engagé avec certaines personnes, donc, à mon grand regret je refuse absolument d'en faire partie dans ces conditions.

Du reste, le voudrais-je, que cela me serait absolument impossible à moins de revenir de suite à Poissy et de renoncer à mon projet de travail ici, car je tiendrais à revoir et choisir moi-même mes tableaux et à assister à leur placement. Je vous remercie néanmoins de votre aimable intervention. Je sais que vous me parlez dans mon intérêt, mais la chose est trop sérieuse pour être faite à la légère.

J'ai déjà écrit hier à Caillebotte dans ce même sens, j'espère que ces messieurs me comprendront et ne m'en voudront pas.

Il fait un froid terrible ici et j'ai beaucoup de peine à travailler. Peut-être retournerai-je à Fécamp que je préfère à Dieppe, mais ce ne serait pas de suite. Ne manquez pas, je vous prie, de m'écrire demain.

Recevez mes meilleurs compliments.

Claude Monet.

Hôtel Victoria, Dieppe.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 227 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

239. À P. DURAND-RUEL

Dieppe, 12 février 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je m'empresse de vous accuser réception de la somme de cinq cents francs que j'ai reçue ce matin. Je vous remercie beaucoup.

J'espère que vous ne m'en voulez pas de mon refus. J'espère aussi que ce ne sera pas un empêchement pour ces messieurs.

Recevez mes amitiés,

Claude Monet.

Hôtel Victoria.

Document original, Archives Durand-Ruel.

240. À ALICE HOSCHEDÉ

Dieppe, 13 février 82

Chère Madame,

Je ne m'attendais pas à recevoir de vos nouvelles ce matin et j'ai été agréablement surpris ce matin de votre lettre et de celle de Jean. Cependant elles ne sont pas gaies vos nouvelles, mais je les sais, c'est beaucoup. Votre peine du reste fortifie mon courage et je vous promets que, pensant à vous, j'ai bien travaillé tout ce jour. Je suis rompu aussi, mais plus content et je me félicite d'être resté, car j'ai découvert un coin où je ferai, je crois, de jolies choses. C'est un peu loin, mais cela me dégourdira: trois lieues pour aller, autant pour revenir naturellement.

Je viens de payer ma dépense de huit jours afin de voir si mes moyens me permettraient de vous envoyer un tout petit peu d'argent. C'est terriblement cher, je dépense à l'hôtel 20 francs par jour. Comptez. Cependant je puis vous envoyer cent francs. Il est trop tard pour la poste, mais demain je vous les enverrai. Je sais que le 15 vous avez 50 francs à donner aux domestiques, il n'y faut pas manquer.

Je vais bien travailler et dès que j'aurai quelque chose de fait, je l'enverrai à Durand afin d'avoir de l'argent. Ne désespérez donc pas.

Ce que vous me dites de M. Maillard est bien inconcevable et je suis effrayé de vous voir obligée de vous adresser à Massadro.

Vous insistez sur nos projets d'avenir et sur des décisions nécessaires à prendre. Qu'est-ce que cela veut dire? Dites-le-moi si c'est raisonnable, sinon ne m'en dites rien si vous voulez que je continue à avoir du courage et surtout ne me jugez pas mal comme vous le faites quelquefois.

Je voudrais vous dire bien des choses. Ayant dîné plus tard que d'habitude, l'heure du courrier me force de m'arrêter. Je ne puis répondre à Jean. A demain.

Embrassez-les tous bien pour moi, amitiés à Marthe, pour vous de bonnes, bien bonnes pensées.

Votre

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

241. À ALICE HOSCHEDÉ

[Dieppe], 14 février 82

Chère Madame,

Ci-joint le billet de cent francs annoncé, bien ennuyé de ne pouvoir vous en envoyer davantage. Votre lettre de ce matin me désole car vous n'aviez certes pas besoin de ce nouveau tourment, mais j'espère qu'avec les soins de M. Love, Jacques sera vite rétabli.

Moi qui espérais que ma lettre vous rendrait un peu de joie, car je suis tout à fait en train maintenant, quoique aujourd'hui je n'aie pu faire grand-chose. Il a plu toute la journée, aussi je me suis joliment fait mouiller.

Je vous annonce que demain je change mon installation. Je quitte Dieppe pour aller dans un petit village de rien à une lieue de Dieppe. Là je serai plus à portée de ce que je veux faire et j'y serai mieux et pour trois fois moins cher qu'à l'hôtel Victoria, ce qui ne m'empêchera pas de travailler à Dieppe pour cela, car je vais laisser une partie de mes bibelots dans l'atelier que ce peintre a mis à ma disposition. Donc demain, écrivez-moi à l'adresse suivante:

M. Monet
chez M. Paul
à Pourville-
par-Offranville
Seine-Inf^{re}.

Je n'ai pas encore le temps d'écrire aujourd'hui à Jean car il me faut faire mes préparatifs pour mon déménagement. Etes-vous contente de lui et l'accord est-il complet avec tous les enfants. Cela me tourmente toujours. Cependant j'espère qu'il ne vous causera pas de tourments. Je suis bien heureux de savoir les petits sages et en bonne santé, mais il faut que Jacques se guérisse bien vite afin que sa maman ait un peu de calme.

Je remercie Marthe de son bon souvenir. Embrassez les enfants et recevez mes meilleures pensées.

Votre

Claude Monet.

A Pourville, n'est-ce pas?

Document original, Archives Durand-Ruel.

242. À ALICE HOSCHEDÉ

Pourville, 15 févr. 82

Chère Madame,

Si vous saviez comme je suis peiné de vous savoir tourmentée comme cela. Votre lettre de ce matin m'a tant attristé. C'était juste au moment où j'allais quitter Dieppe et un moment je me suis demandé, mes malles étant faites, si je ne devais pas revenir près de vous, mais je crois qu'il faut avant tout que je rapporte beaucoup de toiles et je suis venu m'installer ici, mais j'ai eu une journée épouvantable. J'ai voulu aller travailler quand même et je viens de rentrer mouillé jusqu'aux os, obligé de me changer des pieds à la tête. Je suis chez de braves gens très heureux d'avoir un pensionnaire et qui sont aux petits soins pour moi. Le pays est très beau et je regrette bien de n'y être pas venu plus tôt plutôt que de perdre mon temps à Dieppe. On ne peut être plus près de la mer que je ne suis, sur le galet même, et les vagues battent le pied de la maison. L'on craint même pour dimanche, car vous le savez peut-être par les journaux, c'est ce jour-là la plus forte marée de l'année.

Je n'ai que le temps de vous griffonner ces lignes. Ici, il n'y a qu'une levée par jour et qui est déjà faite. Je profite d'une occasion de quelqu'un qui va porter ma lettre à Dieppe. J'espère donc que vous la recevrez demain matin.

Embrassez ce pauvre Jacques et surtout ne vous désolez pas ainsi, puisque déjà hier il était mieux. Ce soir j'écrirai à Jean et sa lettre partira demain.

Embrassez-les tous. Amitiés à Marthe.

Mille bonnes pensées pour vous et courage, à bientôt.

Votre

Claude Monet.

J'ai écrit à M. Langlois il y a deux jours. Je lui ai même envoyé un timbre. Je n'ai pas plus de réponse pour cela.

Document original, Archives Durand-Ruel.

243. À ALICE HOSCHEDÉ

Pourville, 17 février [1882]

Chère Madame,

Je n'ai pu vous écrire hier, ayant profité du beau temps pour travailler tout le jour, et naturellement l'heure de la poste était passée. Vous aurez toujours eu de mes nouvelles par la lettre de Jean.

Je viens de recevoir votre lettre et suis désespéré de voir toujours et toujours des ennuis. Comment pouvez-vous faire sans argent, surtout avec un enfant malade. Il est impossible que vous restiez comme cela et d'autre part il faut éviter de vous trouver comme à Vêtheuil avec une masse de dettes.

Bref, si demain votre lettre ne m'annonce pas que vous avez reçu quelque chose, je vous enverrai toujours un billet de cent francs quitte à en redemander à Durand-Ruel avant de lui avoir rien livré. Il n'y a pas de poste ici, sans quoi je vous aurais fait cet envoi aujourd'hui et comme je suis obligé de confier ma lettre à un ouvrier qui va à Dieppe, je n'ose risquer le susdit billet. Enfin vous pourrez toujours y compter si vous n'avez rien reçu.

J'espère que Jacques va aller de mieux en mieux, mais vous ne me dites pas si M. Love est venu vous voir. Je suis toujours sans réponse de M. Langlois. Je n'ai plus reçu non plus de nouvelles de Caillebotte ni de Durand-Ruel. Je crois que je les ai fâchés, mais ma foi, tant pis, car je ne pouvais pas accepter de faire partie de cette exposition sans abandonner mon séjour ici et j'ai trop besoin de travailler en ce moment pour cela. Comme je vous le dis, il a fait très beau hier et j'en ai bien profité. Mais hélas, aujourd'hui, il fait un temps atroce et ici, je ne puis pas comme à Fécamp travailler par tous les temps. Il n'y a pas d'abris, ni de cavités dans la falaise où je puisse me mettre en temps de pluie, mais j'enrage de ne pouvoir rien faire, car chaque jour de perdu retarde mon retour et, malgré la vue et la beauté de la mer, je suis rempli de tristesse et ma pensée est toujours à Poissy, non pas certes pour cet horrible pays, comme vous le savez.

Enfin il ne faut pas se désespérer. Il faut surtout avoir du courage et ne pas jeter le manche après la cognée, comme vous paraissez le faire.

Embrassez bien les enfants pour moi et recevez ainsi que Marthe mes meilleures pensées.

Votre dévoué

Claude Monet.

Vous avez raison. C'est ici la renommée de la galette, chez Paul, un excellent cuisinier. On y est on ne peut mieux et pour très bon marché: 6 francs par jour, logé et nourri.

Document original, Archives Durand-Ruel.

244. À ALICE HOSCHEDÉ

Pourville, 20 février 82

Chère Madame,

Je n'ai pu vous écrire hier comme je le voulais parce que j'ai beaucoup travaillé, mais vous avez dû recevoir ce matin la lettre que je vous ai adressée hier et écrite avant-hier soir.

J'espère toujours recevoir une lettre un peu meilleure que les autres et, malheureusement, je vois que c'est toujours la même chose. Cependant je vois que Jacques va un peu mieux, mais pour ce pauvre bébé, il ne faut pas vous alarmer par trop. Vous savez combien à cet âge ils s'abattent vite, mais il faut absolument qu'il prenne sa potion, parce que Monet doit lui rapporter quelque chose, mais s'il est sage et se guérit bien vite.

Ce qui me désole, c'est de vous savoir dans une telle situation d'argent. Je vais écrire à Durand pour en avoir et je vous en donnerai aussitôt, mais, si comme vous le dites, il n'y a pas d'espoir du côté de Hoschedé. Que dit-il, car enfin vous ne pouvez rester ainsi.

Quel contretemps de m'être absenté juste quand vous pouvez avoir besoin de moi.

Je ne puis vous écrire plus longuement. Il fait un temps superbe. Il faut que je parte.

Embrassez bien tous les enfants pour moi. Du courage et à bientôt. Je pense bien à vous ainsi qu'à Marthe.

Votre

Cl. Monet.

Je répondrai à Jean un de ces soirs.

Document original, Archives Durand-Ruel.

245. À P. DURAND-RUEL

[Pourville], 21 février 1882

Cher Monsieur Durand-Ruel,

J'espère que si vous m'en voulez encore de n'avoir pas voulu participer à l'exposition de la rue Saint-Honoré, vous serez heureux d'apprendre que je travaille beaucoup, et qu'à mon retour j'aurai beaucoup de tableaux à vous donner.

Je suis disparu quelques jours dans un délicieux petit pays aux environs de Dieppe. J'ai trouvé là beaucoup de jolies choses, aussi je travaille sans relâche, quoique je ne sois pas toujours favorisé par le temps. Enfin, je suis assez content et je crois que vous me trouverez en progrès. Je vous demanderai de vouloir bien m'adresser un peu d'argent d'ici quelques jours, le plus tôt que vous le pourrez, car sur ce que vous m'avez adressé à Dieppe, j'ai dû en envoyer un peu à Poissy. Pour la fin de ce mois j'ai également à payer à Poissy. Si, comme je ne serai pas de retour, vous pouviez envoyer 400 francs directement à l'adresse de M^{me} Hoschedé, villa Saint-Louis, cela m'obligerait; je vous demanderais alors de m'en envoyer 300 à 400 pour moi ici.

Vous seriez très aimable de m'écrire tout de suite un mot pour que je sache si ce que je vous demande est possible et quel jour vous pourriez me faire ces envois. Je compte rester ici environ quinze jours.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Ecrire à Pourville-par-Offranville, Seine-Inf^{re}.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. 1, p. 228.

Archives Durand-Ruel.

246. À ALICE HOSCHEDÉ

[Pourville], 21 février [1882]

Chère Madame,

Vous avez bien fait de mener ce cher bébé chez M. Love. Il me tarde bien de savoir ce qu'il vous aura dit. Vous voyez que Jacques va de mieux en mieux. Il en sera de même pour bébé, et il ne faut pas comme cela voir les choses au pire. Ne manquez pas de m'écrire chaque jour, car je suis bien inquiet. Si ma présence peut vous être utile, dites-le-moi. Je viendrai de suite pour quelques jours et je reprendrai mes travaux ici après.

Pour la question d'argent, je viens d'écrire à Durand et je vais attendre anxieusement sa réponse, car, d'une lettre que je viens de recevoir de Caillebotte, j'apprends qu'il m'en veut d'avoir par mon refus empêché les autres de faire la fameuse exposition.

J'ai très bien travaillé hier, mais aujourd'hui quel temps affreux. Impossible de mettre le pied dehors. J'en profite pour mettre à jour toute ma correspondance et ce n'est pas peu de chose, dix lettres au moins.

J'ajourne même celle de Jean, car j'en suis énervé. Je suis très content de savoir Mimi si sage. C'est heureux au milieu de tous vos tourments. Embrassez-les bien tous et donnez toutes mes caresses à ce pauvre bébé qui, j'espère, sera mieux demain.

Amitiés à Marthe. Pour vous, mes meilleures pensées et surtout du courage.

Votre

Claude Monet.

Pour le vin, je crois que vous pouvez demander du même, en disant que je réglerai à mon retour. Du reste, si Durand-Ruel fait ce que je lui demande, vous recevrez de lui de l'argent pour la fin du moins, peut-être avant.

Document original, Archives Durand-Ruel.

247. À ALICE HOSCHEDÉ

[Pourville], 22 févr. [1882]

Chère Madame,

Je reçois votre lettre. Enfin, il y a un peu de mieux et entre les mains de M. Love, il guérira vite. Pauvre petit chéri. Quelle peine vous devez avoir et que de fatigue, et vous avez bien mérité des jours heureux après cela, et il me tarde bien d'être revenu près de vous pour vous aider à supporter tous vos soucis, mais, comme vous le dites, pour le moment, il ne faut penser qu'à vos chers malades. Comme je vous l'ai écrit hier, je pense bien que je vous aurai de l'argent ces jours-ci. Je pense même avoir une réponse de Durand demain.

Pourvu que l'indisposition de Jean n'ait pas de suite. Il ne manquerait plus que cela.

Je ne puis vous écrire plus longuement. Il fait beau, je vais travailler. Courage et pensez que je suis toujours près de vous par la pensée. Ne vous tourmentez pas de l'argent, j'en fais en ce moment.

Embrassez bien vos malades pour moi et tous les autres.

Je vous envoie toutes mes pensées.

Votre

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

248. À ALICE HOSCHEDÉ

[Pourville], 23 février 82

Chère Madame,

Je n'ai qu'un instant à moi. Je suis heureux de savoir Jacques de mieux en mieux. Ne vous alarmez pas: bébé se remettra de même. Mais vous voilà maintenant avec cette pauvre Germaine.

Il se peut que dimanche je vienne passer quelques jours avec vous et, j'espère, je trouverai tout ce petit monde en complète guérison.

Je vous envoie la lettre que je reçois de Durand-Ruel. Vous aurez donc de l'argent (400 francs) d'ici deux jours.

Vous verrez par cette lettre dans quel embarras je me trouve et vis-à-vis de Durand et aussi vis-à-vis de Caillebotte. Cela me tracasse bien, et me décidant (uniquement pour Durand) je ne puis faire autrement que de voir par moi-même ce qu'il me fait exposer. Ma lettre de demain sera plus longue.

A bientôt, peut-être. Toutes mes caresses aux enfants. Pour vous mes constantes pensées.

Votre

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

249. À P. DURAND-RUEL

[Pourville], 23 février 1882

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je trouve votre lettre en rentrant de travailler et trop tard pour envoyer une dépêche (il n'y a pas de bureau ici). Je suis du reste on ne peut plus embarrassé pour vous répondre. Je voudrais avant tout vous être agréable, d'autant mieux que vous avez trop fait pour nous pour que nous [ne] vous facilitions les moyens d'arriver à vendre de nos tableaux. Je suis comme vous convaincu qu'en ce moment une exposition très bien faite nous ferait beaucoup de bien, mais la composition des exposants est le point le plus délicat. Je n'en veux aucunement à aucun des trois peintres qui pour moi ne peuvent que nuire à

cette exposition, mais vous avouerez que si j'accepte leur voisinage pour supprimer celui de Caillebotte qui, s'il a fait hurler, a aussi beaucoup fait pour la réussite de nos expositions, j'aurais le droit d'être singulièrement jugé par lui, surtout après lui avoir répété dernièrement encore qu'à aucun prix je ne ferai partie d'une exposition où nous ne serions pas entre nous. Vous avouerez que ma situation n'est pas facile. On pourrait, ce me semble, puisque l'on élimine Caillebotte, faire abandon d'un ou deux des trois peintres que vous me nommez. Si l'on m'oblige à me séparer de Caillebotte qui est mon ami, que Pissarro se sépare d'un des siens. Dans ce cas j'accepte. Si toutefois Renoir en fait partie, et même dans ce cas je vous demanderais de m'aider un peu à me tirer de là avec Caillebotte, en lui demandant pour moi de prêter une toile qu'il a de moi qui est très bien (des chrysanthèmes rouges).

Maintenant je trouve très difficile de vous donner une liste des tableaux à exposer. Combien peut-on exposer de toiles? En me décidant, je voudrais la faire la plus complète possible, et pour bien faire il me faudrait voir les toiles, car les titres ne me disent rien. Cependant, de préférence, choisissez parmi les toiles que j'ai faites à Fécamp. Puis des effets de glace, les coquelicots, des champs de blé, quelques natures mortes, et pour le catalogue mettez des titres vagues (paysage, marine) de façon à changer au besoin. Surtout ne mettez pas le grand *Lavacourt* qui a été au Salon, mais bien le grand *Paysage d'hiver, Soleil couchant*. Si vous vouliez faire demander à M^{me} Charpentier si elle consentirait à me prêter le grand tableau des *Glaçons* qu'elle m'a acheté à l'exposition de la Vie Moderne, cela me ferait plaisir: quoique ayant déjà été exposé, c'est une de mes bonnes choses, et comme vous n'avez rien d'un peu grand, cela ferait bien... Enfin, cher Monsieur Durand-Ruel, faites pour le mieux, mais *aux conditions* que je vous donne. Ecrivez-moi de suite et je me déciderai à prendre un billet d'aller-retour valable du samedi au lundi pour venir samedi matin. J'attends donc une lettre détaillée de ce que vous aurez pu faire et je n'écris pas à Caillebotte.

Mille amitiés,
Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 228-230.
Archives Durand-Ruel.

250. À P. DURAND-RUEL

24 février 1882

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Il me tarde d'avoir votre réponse, car cette décision me trouble l'esprit et m'a même empêché de dormir, je vous l'avoue.

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que je n'expose que si Renoir en est et qu'aucun autre peintre que ceux que vous m'avez nommés ne fera partie de l'exposition. J'ai peur, je ne vous le cache pas, et j'aurais mieux aimé avoir Caillebotte que MM. Guillaumin, Vignon et Gauguin réunis; et comme ces messieurs ont le droit d'exposer autant de toiles que les autres, cela pourrait être et je vous prie bien de veiller au placement de tout cela. J'espère recevoir une lettre de vous demain matin, et d'après ce que vous me direz je verrai à venir passer une journée à Paris; mais pour cela il faudrait que votre lettre contienne de l'argent, et si je devais venir je vous en préviendrai.

Recevez mes amitiés,
Claude Monet.

Pourville.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 230.
Archives Durand-Ruel.

251. À ALICE HOSCHEDÉ

[Pourville], 28 fév. 1882

[*Les nouvelles de M^{me} Hoschedé sont meilleures.*]
Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 286.

252. À ALICE HOSCHEDÉ

[Pourville], 5 mars 1882

[*Monet est allé à Paris, puis rentre:*]
... par un clair de lune superbe.
[*Le matin au jour, son premier soin a été de voir ses toiles qu'il*]
... n'a pas trouvées fameuses, je le confesse.
Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 286.

253. À ALICE HOSCHEDÉ

[Pourville], 7 mars [1882]

Chère Madame,
Je viens de recevoir votre bonne lettre mais je regrette que vous l'ayez fermée sans me dire ce que vous a dit M. Love, mais je suis bien heureux de savoir bébé dans une voie de guérison. Je voudrais pouvoir vous dire que je travaille bien, mais ce ne serait pas la vérité. Ça va mal au contraire, et j'ai dû gratter deux toiles, je me donne cependant beaucoup de mal je vous assure, et ne perds pas mon temps, mais j'ai beau faire, cela ne va pas comme je voudrais. Mais je fais des vœux pour ne pas avoir de visiteurs car certainement ce serait toujours un dérangement pour moi.

Que tout cela ne vous décourage pas, je vais faire des efforts afin de ne pas retarder mon retour.

Tâchez d'ici là d'avoir guéri tous vos malades, alors nous pourrons faire quelques bonnes promenades sur l'eau.

Embrassez tous les enfants pour moi. Mes amitiés à Marthe, pour vous, chère Madame, mes meilleures pensées.

Votre
Claude Monet.
Document original, collection Marc Loliée, et vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 286.

254. À P. DURAND-RUEL

[Pourville], 14 mars 1882

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je veux toujours vous écrire depuis mon retour ici, car je suis parti sans vous serrer la main, mais je travaille beaucoup et chaque journée passe sans que j'aie un moment, car le soir venu je suis bien aise de me reposer.

En ce moment je suis forcé de garder la chambre et c'est dedans mon lit que je vous griffonne ces quelques lignes. J'ai été pris hier de fièvre très violente que j'attribue à un excès de travail et de grandes marches, mais j'espère qu'un jour ou deux de repos suffiront pour me remettre. Bref, je me donne beaucoup de mal et j'espère vous apporter des choses supérieures à ce que j'ai fait avant. Quant à mon retour, je ne puis guère le préciser: cela dépend tout à fait du temps qu'il fera.

Je suis tout à fait sans nouvelles de l'exposition. Cela marche-t-il comme vous le voulez, y a-t-il du monde, et le public prend-il la chose un peu sérieusement? Je vous serais très reconnaissant de me donner quelques nouvelles. J'ai reçu ici le *Paris-Journal* avec un article de Chesneau, très bien fait. C'est bien ce que j'aime, et la vente marche-t-elle? Dans ma solitude tout cela m'inquiète et je serais très désireux de savoir ce qui s'est passé depuis mon départ.

Je profite de l'occasion non pas pour vous demander de l'argent mais pour vous dire que pour la fin du mois je serai encore obligé de faire appel à votre obligeance, car de toute façon je ne pense pas pouvoir être de retour avant les premiers jours d'avril.

En attendant le plaisir d'avoir de vos nouvelles, recevez, je vous prie, mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

A Pourville-par-Offranville, Seine-Inf^{re}.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 231.
Archives Durand-Ruel.

255. À ALICE HOSCHEDÉ

[Pourville], mercredi soir [15 mars 1882]

[*Il n'a pu lui écrire la veille, car il a bien travaillé. Il convient de ne*] pas s'endetter afin de pouvoir quitter rapidement si la chose se fait. J'ai mieux travaillé aujourd'hui et suis même assez content, mais je suis terriblement fatigué. J'ai cependant eu assez peur hier, j'ai été piqué à la main gauche par un moucheron et ma main est devenue énorme en si peu de temps que je ne savais si je pourrais travailler tellement je souffrais. Ce soir cela va mieux, quoique toujours très enflammé.

J'ai reçu une lettre de M. Deudon m'annonçant sa visite pour le premier jour de soleil, il m'a envoyé le *Paris-Journal* dans lequel est un article très bien de Chesneau. Hoschedé a-t-il fait le sien, j'en doute et serais très désireux de le voir s'il a paru.

Au revoir, chère Madame, embrassez bien tous les enfants pour moi, mes amitiés à Marthe que je suis bien fâché de savoir toujours souffrante, pour vous mes meilleures pensées et à bientôt.

Votre

Claude Monet.

« Autographes et Documents historiques », Librairie de l'Abbaye, Bulletin n° 204, décembre 1971, n° 95. Document original.

255 bis. À ALICE HOSCHEDÉ

[Pourville], vendredi soir [17 mars 1882]

Chère Madame,

Pardonnez-moi de vous laisser encore un jour sans lettre, mais je suis encore rentré trop tard, ma lettre ne pourra donc partir que demain. Jean me dit que Baby est toujours dans le même état. J'espère que votre lettre de demain m'apportera de meilleures nouvelles, car voilà bien longtemps qu'il est dans cet état. Comme il doit être changé le pauvre mignon, et que vous devez être lasse. Si vous le pouvez, écrivez-moi longuement; dites-moi si vous devez aller aux eaux, où et quand. Dites aussi si vous croyez tout espoir de location perdu. Et de l'argent, en avez-vous? Vos dernières lettres ne m'en disaient rien.

Je n'ose pas encore vous préciser l'époque de mon retour quoique ce beau temps, s'il peut durer, me permettra de finir plusieurs toiles; mais j'ai un mal extrême à faire ce que je voudrais, j'ai des toiles auxquelles j'ai travaillé plus de dix fois sans y arriver.

Mais quel admirable temps et comme souvent je fais le rêve de vous voir ici, de vous montrer les merveilleux endroits que je connais ici! Qu'il ferait bon venir ici une année avec les enfants, comme ils y seraient heureux en ce moment! Mimi doit être dans la joie; je le vois s'aller coucher avec tous ses jouets. Jean me dit qu'il est toujours bien sage, est-ce bien vrai? En tout cas, il va bien. J'espère que Jean m'écrira comment cette fête se sera passée.

A propos d'argent et d'exposition, Caillebotte m'écrivit ce matin que nous ne ferons pas nos frais, qu'il y aura un déficit de deux mille francs; cela ne sera pas drôle s'il nous faut payer cela.

D'autre part, je suis absolument sans nouvelles de Durand-Ruel quoique je lui ai écrit depuis plusieurs jours déjà.

Tant qu'à ma santé, elle est tout à fait remise et je travaille avec toute l'ardeur dont je suis capable, tout en me faisant énormément de mauvais sang.

A bientôt donc, j'espère. Embrassez bien pour moi les bébés et tous les enfants, mes amitiés à Marthe; pour vous, chère Madame, mes constantes pensées.

Votre

Claude Monet.

Fondation Custodia (coll. F. Lugt), Institut Néerlandais, Paris, inv. n° 1971-A.2.

256. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], samedi soir [18 mars 1882]

[Monet plaint son amie qui est sans argent avec un enfant malade]

... Chaque lettre de vous est pour moi comme un reproche. Quand je vous vois si accablée de peines, je m'en veux et j'ai surtout peur que vous n'ayez un peu de rancune contre moi qui jouis de si belles choses... Il me tarde bien d'arriver à un résultat et je pourrai revenir pour prendre ma part de soucis.

... tous mes efforts n'ont qu'un but vous le savez: revenir et vous assurer un peu de tranquillité.

... Je vous remercie bien des soins et des attentions que vous avez pour mon petit Mimi.

... Je suis ... toujours sans nouvelles de Durand. Est-ce bon ou mauvais, je ne sais.

Il continue à faire un temps splendide avec beaucoup de brouillard par moments.

«Autographes et Documents historiques», Librairie de l'Abbaye, Bulletin n° 202 [1971].

257. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], dimanche [19 mars 1882]

Chère Madame,

Je vous remercie bien de m'avoir envoyé une dépêche, car j'étais dans une terrible inquiétude et j'avais peur que le télégraphe soit interrompu par la terrible tempête qu'il fait depuis le matin et, si j'avais prévu hier ce temps-là, je serais venu pour 24 heures car il est impossible de travailler, de sortir même tant la violence du vent est grande; deux maisons voisines de la nôtre ont été effondrées par le vent, ici on n'est occupé qu'à consolider et barricader des portes et fenêtres, jamais je n'ai vu chose pareille. Enfin votre dépêche m'a un peu remis car j'étais atterré de tant de tourments, il me tarde d'avoir votre lettre demain pour savoir ce qu'a ce cher Mimi, et s'il est mieux, mais que de mal tout cela vous donne. Dites bien à Mimi de ma part qu'il soit bien sage et qu'il se laisse bien soigner, dites-lui qu'à mon retour je lui donnerai tout ce qu'il voudra.

Le marchand de poissons a oublié les coquillages, mais on en a fait un colis ici qui partira demain, aujourd'hui, vu le temps, il est impossible d'envoyer à Dieppe, je ne sais même pas si ma lettre va pouvoir partir.

Avez-vous reçu de Durand? Je lui récris à nouveau, j'espère donc qu'il n'y a pas manqué. Pour la location dont vous me parlez, je suis tout disposé à faire ce que vous voudrez pour fuir cet horrible Poissy de malheur, mais en louant pour six mois, ne risque-t-on pas de manquer une location complète. Je n'ai toujours pas de réponse de M. Langlois; pour tout cela, du reste, ce que vous déciderez sera bien.

Je suis bien heureux pour vous que vous ayez eu la visite de M^{me} Vialatte, je suis bien heureux aussi que ma lettre vous ait fait revenir sur mon compte, pardonnez-moi donc et ne m'en voulez plus.

Comme je vous l'ai dit hier, je vais faire l'impossible pour revenir bientôt. Ne manquez surtout pas de me donner des nouvelles, embrassez bien ces pauvres malades ainsi que tous les autres.

Toutes mes amitiés à Marthe que je remercie bien des soins qu'elle donne à mon petit Michel, pour vous mes meilleures pensées.

Courage, courage,
Votre

Claude Monet.

Document original.

258. À P. DURAND-RUEL Pourville, vendredi 24 [mars 1882]

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je vous en prie, envoyez de suite, si vous le pouvez, 300 francs à M^{me} Hoschedé à Poissy. Il y a urgence, enfant très malade, maison désorientée. Je compte sur votre obligeance. Je n'ai que le temps de vous envoyer ces lignes. Demain, je vous écrirai plus longuement.

Merci d'avance.

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

259. À ALICE HOSCHEDÉ Pourville, samedi matin 6 h [25 mars 1882]

[Monet est désolé des nouvelles qu'il a reçues; il n'a pu écrire la veille:]

... ayant profité du beau temps, les jours grandissent beaucoup, je suis rentré trop tard pour faire partir une lettre.

... Je vous adresse un billet de cent francs et je récris à Durand-Ruel que ce qu'il m'a envoyé ne peut me suffire. Je suis navré de vous savoir si malheureuse et toujours sans argent... Vous m'avez fait encore bien peur hier avec votre dépêche, car j'étais sous le coup de vos mauvaises nouvelles du matin et lorsqu'à une heure de Pourville où je travaillais on est venu en courant m'apporter une dépêche, j'ai eu une terrible angoisse.

... [Il espère que les enfants de M^{me} Hoschedé vont aller mieux.]

«Autographes et Documents historiques», Librairie de l'Abbaye, Bulletin n° 206, février 1972, n° 93.

260. À P. DURAND-RUEL [Pourville], 25 mars 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je vous prie de m'excuser les courtes lignes que je vous ai adressées hier tout à la hâte, mais j'avais reçu de mauvaises nouvelles de Poissy et j'avais hâte de pouvoir venir en aide à la famille Hoschedé, bien malheureuse pour la maladie de leur plus jeune enfant.

J'espère donc que vous aurez pu faire ce petit envoi. Tant qu'à moi si vous pouvez disposer d'un billet de mille francs pour le 29 vous m'obligerez bien ayant toujours des engagements pour la fin du mois et dépensant ici beaucoup. Je serai à Paris pour Pâques, d'ici là j'aurai terminé, j'espère, toutes mes toiles. J'en ai déjà de finies, mais si cela ne vous fait rien, je préférerais vous montrer toute la série de mes études à la fois, désireux que je suis de les voir toutes ensemble chez moi.

Je pense que ma présence n'est pas indispensable pour la clôture de l'exposition. Je vous serais très obligé de veiller à ce que les tableaux qui m'ont été prêtés soient rendus dès la clôture.

Je compte donc sur vous pour le 29 et vous envoie mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Avez-vous de meilleures nouvelles de Renoir?

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 232 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

261. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], dimanche soir [26 mars 1882]

[Monet est inquiet d'être sans nouvelles:]

... avec cela, j'étais aujourd'hui tout triste et la journée m'a paru éternelle. Parti ce matin de bonne heure par une petite brume que je croyais de bon augure, mais au lieu de se dissiper cette brume est devenue un brouillard terrible et il m'a fallu rentrer et je n'ai rien pu faire de la journée, ainsi mes pensées étaient bien mélancoliques, et puis il me faut être d'un repas qui promet d'être fort gai en compagnie du curé de l'endroit, qui est un fameux compère, qui aime à bien manger et surtout à rire, mais le pire est qu'avec ce gaillard-là, le dîner se prolonge toujours avant dans la nuit. J'ai tout fait pour éviter d'être convié mais impossible d'y échapper.

Il me tarde bien d'être à demain pour avoir votre lettre avec de bonnes nouvelles.

Mille baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous mes meilleures pensées.

Votre

Claude Monet.

«Autographes et Documents historiques», Librairie de l'Abbaye, Bulletin n° 201, juin 1971, n° 93.

262. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville, 29 mars 1882]

[Lettre affectueuse, allusion au sinistre du Havre.]

Vente d'Autographes, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 286.

263. À P. DURAND-RUEL Pourville, 1^{er} avril [1882]

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Ce n'est que ce matin que j'ai reçu votre envoi de cinq cents francs, étant dehors hier et avant-hier lorsque le facteur est venu. Excusez-moi donc de ne pas vous avoir écrit plus tôt.

Vous allez me trouver bien exigeant, mais en vous demandant mille francs, j'avais bien juste compté ce qu'il me fallait pour solder mes diverses dépenses ici et rentrer à Poissy. Je me vois donc obligé de vous demander de vouloir bien me renvoyer un billet de cinq cents francs dans le courant de la semaine, comptant partir vers samedi prochain. Je serai même obligé de vous en redemander aussitôt mon arrivée car j'aurai mon loyer à payer.

Je travaille comme un forcené, me donnant bien du mal, je vous assure.

A bientôt et recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

263 bis. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], mardi matin [4 avril 1882]

Chère Madame,

Rentré trop tard hier soir, je n'ai pu vous écrire; je me hâte de vous adresser ces quelques lignes espérant qu'elles vous arriveront ce soir. Si j'ai plusieurs journées de suite comme celle d'hier, je serai prêt pour dimanche. Mais voilà que, ce matin, le soleil se brouille; je tremble, car j'ai bien à faire. Je suis resté si longtemps sur certaines toiles que je ne sais plus qu'en penser, et je deviens décidément de plus en plus difficile; rien ne me satisfait, et puis la nature change terriblement en ce moment. Que la campagne devient belle et quel bonheur ce serait pour moi de vous montrer ces coins délicieux qu'il y a ici! De toutes façons, nous, nous allons pouvoir faire quelques bonnes promenades sur la Seine et il faut que votre cher Baby se laisse bien soigner. Je vois que Mimi va de mieux en mieux, j'espère donc qu'il sera tout à fait guéri pour mon retour. Je suis content de savoir que vous avez pu jeter un coup d'œil à notre exposition, mais je vous trouve injuste de ne trouver de talent qu'à moi, ou alors l'amitié vous aveugle à mon endroit.

J'ai reçu une nouvelle lettre de Durand-Ruel m'annonçant que M. Gonse de la Gazette des Beaux-Arts désire un tableau de moi, qu'il trouve ceux de Durand trop élevés de prix et qu'il doit m'écrire pour tâcher de m'entortiller et d'en avoir un pour rien.

Durand me recommande de ne rien lui vendre.

A bientôt, chère Madame, embrassez bien tous les enfants pour moi et dites-leur que le vrai Monet va enfin rentrer et qu'il faut que tout le monde soit bien portant.

Toutes mes amitiés à Marthe, mes meilleures pensées pour vous.

Votre

Claude Monet.

Fondation Custodia (coll. F. Lugt), Institut Néerlandais, Paris, inv. n° 1971-A.I.

Chère Madame,

Je suis rentré hier soir tellement rompu de fatigue que j'ai dû me coucher aussitôt le dîner, je n'ai donc pu vous écrire la longue lettre annoncée, je voulais aussi écrire à Jean, ce sera pour un autre jour car il me faut me mettre en route, profiter de ce magnifique soleil et tâcher de sauver le plus possible de toiles, je dis sauver c'est le mot, car à vrai dire je ne suis content d'aucune, jamais je n'ai eu autant de mal, et quand je pense qu'en si peu de temps j'avais si bien travaillé, tandis qu'ici, la plupart de mes études ont dix et douze séances et plusieurs, vingt.

Ces dernières journées sont donc bien importantes pour moi et je vous assure que je ne flâne pas, et si je ne puis être à Poissy pour dimanche juste comme je l'ai dit, ne m'accusez pas, il me faut encore pour bien faire deux journées de soleil et deux ou trois de temps gris et cela, bien entendu, en abandonnant plusieurs toiles, car cela n'en finirait jamais s'il fallait tout terminer. De toute façon si je ne puis être là dimanche j'y serai mardi ou mercredi.

Je vous ai dit que votre lettre d'hier m'avait peiné, cela est vrai, mais en relisant votre lettre je vois que ce que vous me dites ne prouve qu'une chose, c'est que vous avez hâte de me voir revenir.

Je vous assure que moi aussi, quoi que vous en pensiez, et certes le jour où je partirai sera un jour de grande joie pour moi, j'avais été attristé de voir que vous me rappeliez que je trouverais à Poissy mes enfants dont j'étais séparé depuis si longtemps.

Vous devez cependant savoir combien j'ai de raisons pour revenir bien vite au milieu de vous, mais vous voulez douter de ces raisons.

J'ai eu une mauvaise idée en vous disant que je trouvais Pourville joli et de suite vous avez imaginé un tas de choses, mais j'aurais mauvaise grâce à vous en vouloir de cela au contraire, seulement soyez donc bien sûre que je dis vrai et que mon plus grand bonheur sera de me retrouver près de vous. Ne vous découragez pas, tâchez que votre pauvre Baby soit de mieux en mieux, Mimi tout à fait guéri, et à bientôt, mille baisers à tous les enfants, amitiés à Marthe, pour vous mes meilleures pensées.

Claude Monet.

Document original.

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Deux mots à la hâte pour vous dire que ce matin pendant que j'étais à travailler dehors, le facteur a apporté une lettre chargée qui naturellement doit venir de vous.

Ne sachant si je serai demain matin à la maison à l'heure du facteur, je vous en accuse toujours réception [*illisible*]...

Je travaille comme un forcené par ce splendide temps.

Trouverez-vous bien ce que je vous apporte? Je veux l'espérer, car moi, je ne suis pas content et voudrais faire mieux.

Tous mes compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Les enfants vont mieux et sont hors de danger, merci.

*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 232 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

Chère Madame,

Votre lettre d'hier m'a fait bien plaisir, je vois qu'enfin vous êtes rassurée pour ce cher Baby, et bien que vos lignes contiennent encore quelques malicieuses méchancetés, elles annoncent une meilleure humeur. J'ai cependant bien peur de vous avoir contrariée en vous annonçant mon retour que (*sic*) pour mardi ou mercredi selon le temps; vous me verriez travailler que vous seriez convaincue que je suis pressé de revenir. Hier j'ai travaillé à huit études, en supposant que j'y travaille à chaque une petite heure, vous voyez que je ne perds pas mon temps, ne comptant pas le voyage d'un motif à un autre.

Il est temps que cela finisse, car je suis terriblement fatigué quand je rentre le soir, je n'y vois plus clair et, le matin, je resterais bien couché.

Le temps est admirable, encore une journée de soleil, et je réclame un peu de gris, alors je pourrais prendre le train et embrasser réellement tous les enfants.

Prenez donc courage ce ne sera plus long, embrassez-les tous bien fort pour moi, mes amitiés à Marthe, pour vous, chère Madame, mes plus douces pensées.

Votre

Claude Monet.

Document original.

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je suis en possession de votre lettre contenant cinq cents francs. Je vous en remercie.

Je serai rentré à Poissy jeudi prochain sans faute.

Recevez mes meilleurs compliments,

Claude Monet.

P.-S. — Je n'ai reçu aucune lettre de M. Gonse.

Document original, Archives Durand-Ruel.

Chère Madame,

Je viens de recevoir votre lettre qui me fait bien plaisir, vous voyez donc qu'il ne faut jamais désespérer.

Je pense être bientôt près de vous, ce matin j'ai terminé une étude de soleil du matin, je me croise donc les bras, c'est-à-dire que je me repose un peu. J'espère moins mon temps gris pour demain, le temps paraît se brouiller un peu, tout irait donc selon mes souhaits et jeudi je serais à Poissy.

Je pense recevoir une caisse demain, et je vais vous demander une autre commission, ce serait d'envoyer le messenger avant le 15 pour enlever ce qui reste, rue Vintimille.

Si je ne craignais de vous donner bien de l'ennui, je vous aurais demandé d'y passer afin de voir ce qui est nécessaire de prendre et de donner le reste au concierge.

J'écris à Durand-Ruel pour qu'il me case le grand tableau chez lui, s'il y a un moyen.

Je prévient aussi le concierge que peut-être vous irez, mais ne le faites que si cela ne vous dérange pas, autrement donnez ou une caisse ou un panier au messenger pour qu'il y mette le tout.

J'embrasse tous les enfants, mes amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées.

Votre

Claude Monet.

Document original.

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je viens vous demander si vous pouviez me rendre le service de caser chez vous le grand tableau de figures qui est chez moi, rue Vintimille. Il faut qu'avant le 15 courant tout ce que j'ai laissé soit enlevé, et je ne sais où mettre cette toile. Si vous le pouviez, vous seriez bien aimable de la faire enlever de suite. J'en avise le concierge. Répondez-moi par retour du courrier. En même temps je vous demande de me donner l'adresse de M. Nittis qui m'a demandé de voir mes marines (je ne sais dans quelle intention mais je le lui ai promis).

J'arrive samedi seulement.

Tout à vous,

Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 233.

Archives Durand-Ruel.

Chère Madame,

Mauvaise journée pour moi hier, je vous ai dit que j'avais fini une toile du matin par soleil, mais non pas celle du soir et, tout en espérant du temps gris pour aujourd'hui, j'étais content de voir encore le soleil, mais après déjeuner, au moment de partir, le bonhomme qui me porte mes toiles était ivre-mort, je suis entré dans une colère terrible, car il m'était impossible de songer à porter tant de toiles pour aller si loin, j'ai donc complètement perdu ma journée.

Ce matin, nouvelle frasque de la pluie, mais de courte durée, et j'ai pu travailler.

Bref, je ne puis songer à partir demain, mais n'importe comment je serai près de vous cette semaine, je ne puis vous dire le jour et l'heure, cela dépend du temps; si je pouvais partir vite, je vous enverrais une dépêche sinon une lettre. Ecrivez-moi toujours, à bientôt, baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées.

Votre

Claude Monet.

J'ai reçu la caisse, merci. N'oubliez pas la rue Vintimille. Caillebotte m'écrit lettre sur lettre pour ne pas manquer.

Document original.

Chère Madame,

Je ne sais si je pourrais partir, comme je vous le disais, vendredi, en tout cas, ce sera certainement samedi.

J'avais songé à prendre un train de marée, mais cela m'obligerait à aller à Paris, à y attendre un train pour Poissy.

Je préfère prendre par Pontoise et Gisors, donc soit vendredi soit samedi, je partirai d'ici à midi pour être à Achères vers 4 heures 50 et cueillir le train qui arrive à Poissy à 5 heures 20.

Sans mon énorme quantité de bagages, je vous aurais demandé de venir à Achères en voiture, mais je tiens à arriver avec toutes mes affaires.

Je suis bien heureux de savoir que les enfants vont de mieux en mieux et bien heureux de penser que je vais vous revoir tous.

Mes baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées.

Votre

Claude Monet.

Document original.

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je compte venir vous demander un peu d'argent jeudi, dans la matinée, devant partir le jour même pour Rouen avec mes enfants pour passer une dizaine de jours chez mon frère.

Naturellement je profiterai de mon séjour pour faire quelques études. Au cas où vous ne pourriez être rue de la Paix jeudi matin, soyez assez aimable pour mettre à ma disposition un billet de mille francs.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué
Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

273. À P. DURAND-RUEL

Poissy, 24 mai 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je me suis permis de venir chercher un peu d'argent en votre absence. J'étais à court pour différents achats que j'avais à faire et j'ai pris les 200 francs que M. Marriott m'a offerts.
J'aurais voulu vous voir, mais j'étais limité par le temps. Je vous dirai que je n'ai encore rien pu faire, la maladie est entrée dans la maison comme une fatalité et aussitôt un enfant guéri qu'un autre est repris. Aussi n'ai-je pu aller à Rouen, ni rien entreprendre comme travail, si ce n'est quelques mauvais essais de fleurs que j'ai dû de suite effacer. Enfin il faut espérer que nous allons sortir de cet état et que je vais pouvoir travailler.
Je vais avoir besoin d'argent pour le 29 ou 30 mai, 1500 francs environ, c'est-à-dire que je voudrais bien, si cela se peut, avoir de suite 500 francs et mille pour le 30. Vous serez bien aimable de me répondre à ce sujet.
Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué
Claude Monet.

*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 233 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

274. À P. DURAND-RUEL

Poissy, 27 mai 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'ai reçu votre envoi de 1500 francs dont je vous remercie ainsi que de votre aimable lettre qui doit certainement bien m'encourager, mais vous savez ce qu'est une maison où il y a des malades. Enfin la mienne paraît être sereine et je vais essayer de travailler et, une fois bien en train, cela ira, mais le pays ne me va pas du tout et je cherche tous les moyens pour céder mon bail ou pour arriver à le résilier, même avec une perte.
Merci encore et croyez bien à tout mon dévouement.

Votre
Claude Monet.

P.-S. — Si le hasard vous faisait connaître quelqu'un qui cherche une maison à la campagne, envoyez-le-moi.

*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 234 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

275. À P. DURAND-RUEL

Villa Saint-Louis, 7 juin 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'arrive de Pourville où je suis allé pour m'occuper de la location d'une maison, car il me faut absolument prendre le parti de quitter Poissy malgré une surcharge de dépenses, cela dans l'intérêt des enfants encore malades et aussi dans notre intérêt à tous les deux, car là je travaillerai. Le pays est merveilleux en ce moment et il me tarde d'y être.
Je dois venir à Paris après-demain vendredi. Je vous apporterai quelques toiles et vous demanderai de l'argent, car je vais en avoir bien besoin et de pas mal, si vous le pouvez.

Je serai chez vous dans l'après-midi.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué
Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

276. À GEORGES PETIT

Poissy, 11 juin 82

Cher Monsieur,
Je vous prie bien de m'excuser car je viens de m'apercevoir qu'une des toiles que vous m'aviez achetée il y a de cela deux ans, je crois, ne vous a jamais été livrée. En faisant le déménagement de ce que j'avais rue Vintimille, je l'ai retrouvée, je vous prie donc d'excuser mon erreur.
Je n'ose vous en faire l'envoi, ayant su que vous aviez mis les autres en vente publique et que vous les aviez vendues un prix très minime. Je pense du reste que vous m'aviez acheté ces toiles par obligeance et que vous n'y teniez pas autrement.

Je viens donc vous prier de me répondre si je dois vous envoyer la toile au prix que vous me l'avez payée, soit 300 francs.

Ce tableau est un *Effet de Neige à Vétheuil*.
Agréez, je vous prie, mes civilités distinguées.
Claude Monet.

Villa Saint-Louis à Poissy.

*M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 78.
Manuscrits Bibliothèque du Louvre.*

277. À P. DURAND-RUEL

Poissy, 13 juin 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Voici la dépêche que je reçois. C'est donc une affaire conclue. Je viendrai demain matin à 10 heures vous redemander de l'argent, 2000 ou 2500, si vous voulez bien, ayant au moins 1000 francs à donner de suite.
Nous partirons samedi. A ce prix, ce n'est pas trop cher.
Recevez mes compliments.
Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

278. À P. DURAND-RUEL

[Pourville], villa Juliette, 28 juin 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je voulais vous écrire depuis plusieurs jours mais je suis toujours dehors et j'ajourne tous les jours ma correspondance. Je profite d'une vilaine pluie pour réparer mes torts.

Nous sommes tous enchantés d'être ici. Les enfants sont tous en parfaite santé; quant à moi, après quelques bonnes promenades, je me suis remis au travail avec une nouvelle ardeur. J'espère donc vous faire de bons tableaux. J'espère que vous continuez à être content des affaires. Avez-vous pu vendre de notre peinture en Angleterre? Ce serait une bonne chose.

Je vous envoie une lettre que j'ai reçue de M. Petit. Il réclame son tableau (*Effet de Neige*). C'est son droit puisqu'il me l'a payé, mais il est à craindre qu'il ne le vende bon marché à un de ses clients. Ne pensez-vous pas que vous puissiez le voir et vous entendre avec lui?

Je ne lui répondrai que lorsque vous m'aurez répondu.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 234.
Archives Durand-Ruel.*

279. À P. DURAND-RUEL

[Pourville], jeudi soir [6 juillet 1882]

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Aussitôt votre lettre, je me suis mis à la recherche des maisons à louer. Cela est très difficile. Tout est loué. Cependant il y en a une qui me paraît devoir vous convenir et qui est fort joliment située. Prix 900 francs pour le mois d'août.

En dehors de Pourville, je ne vois que Puys qui n'est pas très joli à mon sens, puis Varengeville, mais là rien n'est à louer.

Excusez ce griffonnage à la hâte et prévenez-moi si vous venez demain.

Mes compliments. Tout à vous,

Claude Monet.

Faites remettre le tableau à Petit.

Document original, Archives Durand-Ruel.

280. À P. DURAND-RUEL

Villa Juliette, 11 juillet 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je voulais vous prier de me faire envoyer de l'argent et je n'y ai plus pensé du tout. Vous serez donc bien aimable de me faire faire un envoi pour le 15 courant, si vous le pouvez, car je vais être à court et j'ai à payer le loyer de Poissy et différentes choses anciennes qui me sont réclamées.

Un billet de deux mille francs me rendrait service.

J'espère que vous avez fait un agréable voyage et je serai enchanté d'apprendre que vous viendrez ici prochainement.

Le temps devient tout à fait mauvais, cependant je travaille quand même, profitant des éclaircies dès qu'il en survient.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

A Pourville-par-Offranville, Seine-Inférieure.

Document original, Archives Durand-Ruel.

281. À P. DURAND-RUEL

Villa Juliette, 17 juillet 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je peux seulement vous accuser réception de votre envoi de mille francs, parce que j'étais dehors hier lorsque le facteur est venu. Je vous en remercie et je compte sur votre obligeance pour me faire le plus tôt possible un second envoi de mille francs, car je viens à l'instant de renvoyer à Poissy ce que j'ai reçu ce matin. Je vous serai également obligé de vouloir bien vous entendre avec M. Carpentier, l'ancien md. [marchand] de couleurs, qui me réclame une somme de 400 à 500. Je lui écris du reste pour qu'il aille vous voir pour cela.

Ici le beau temps est décidément difficile à venir. Depuis que vous êtes venu, il a presque toujours fait mauvais.

A bientôt j'espère. Recevez mes compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Je compte sur votre envoi pour le courant de cette semaine.

Document original, Archives Durand-Ruel.

282. À P. DURAND-RUEL

[Pourville], ce 21 juillet 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je vous ai écrit pour vous demander un nouvel envoi d'argent et en même temps je vous ai prié de payer pour moi une petite dette à M. Carpentier, mais voilà qu'une autre traite autrement importante me tombe ici, par l'intermédiaire d'un huissier du pays. Dès le reçu de cette réclamation, j'ai de suite écrit pour offrir un acompte, mais on veut le tout, ou bien l'on menace de poursuivre. Il s'agit d'une assez grosse somme: 1200 francs, et comme cette dette date de près de quinze années, il me faut bien finir par la payer. Cela me tourmente beaucoup car c'est bien de l'argent qu'il me faut vous demander, cependant je serais bien ennuyé si je devais avoir ici des visites et des papiers d'huissier. J'attends un mot de vous sans faute à ce sujet.

J'ai très peu travaillé ces jours-ci. Le temps a terriblement de mal à se mettre au beau. Cependant aujourd'hui il paraît s'améliorer.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre dévoué

Claude Monet.

Veillez me retourner la lettre ci-jointe.

Document original, Archives Durand-Ruel.

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je m'empresse de vous accuser réception de vos deux envois, 700 francs hier et 1500 francs ce matin, dont je vous remercie mille fois.
Je serais plein d'ardeur, mais c'est difficile de travailler avec le temps qu'il fait depuis trois semaines.
Enfin aujourd'hui il y a comme une apparence de beau temps, je pars vite pour en profiter.
A bientôt et merci encore.
Votre tout dévoué
Claude Monet.
*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 235 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

Cher Monsieur Durand-Ruel,
En réfléchissant à ce que je vous ai demandé hier soir, je crois qu'il serait mieux que vous me fassiez l'envoi par la poste le vendredi pour que je le reçoive samedi matin. Je ne m'éloignerai pas de la maison afin d'être là quand le facteur viendra.
Je vous prie de me donner deux mille francs car en dehors de mon loyer, j'ai aussi besoin d'argent. Nous sommes ici complètement à sec.
Je compte donc bien sur votre envoi pour samedi matin ici, à moins que vous n'arriviez le vendredi à Dieppe. Dans ce cas, comme c'est jour de marché, je passerai chez vous le samedi matin, de toutes les façons un mot, n'est-ce pas ?
Mille amitiés de votre tout dévoué
Claude Monet.
Hélas ! Quelle terrible journée aujourd'hui.
Document original, Archives Durand-Ruel.

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je m'empresse de vous accuser réception de votre lettre chargée contenant la somme de deux mille francs en compte.
Recevez mes remerciements.
Votre tout dévoué
Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je m'empresse de vous accuser réception de votre envoi de 500 francs.
Je vous remercie.
Je suis effrayé du compte que je vais avoir à régler avec vous à mon retour.
Heureusement je viens d'avoir une bonne semaine de beau temps et j'ai plus travaillé pendant ces huit jours que pendant tout le mois d'août. Si cela pouvait continuer jusqu'à fin septembre, je pourrais rapporter bon nombre de mes toiles terminées.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué
Claude Monet.
*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 235 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

Mon cher ami,
Je viens vous prier de me donner quelques renseignements sur le collège de Pontoise. Je cherche un endroit où mettre Jean qui est très en retard pour son éducation, mais comme je ne me sens pas le courage de l'éloigner de moi et de le mettre pensionnaire, il me faut trouver un endroit où il y ait un collège sérieux et où je sois à la campagne. Dans ces conditions, je ne vois guère que Pontoise. Voulez-vous être assez aimable pour prendre des renseignements et me les transmettre, vous m'obligerez beaucoup car le moment de la rentrée approche.
Vous devez comme nous tous être bien mécontent du temps. Quelle horrible saison pour le pauvre peintre. Je suis ici depuis près de trois mois ; ce que j'ai commencé de toiles est insensé, mais hélas sans pouvoir arriver à rien terminer. Je me suis trouvé ici tout à fait en pays de connaissance ; comme vous le savez sans doute, Renoir est venu avec Durand-Ruel ; puis M. Chocquet que je vois assez souvent.
A propos de Pontoise, peut-on trouver facilement maison et jardin, dans les environs à 20 minutes de la ville, et croyez-vous qu'après vous je pourrais trouver ma vie dans le pays. Le pays est-il sain ? Enfin répondez-moi à ce sujet, vous m'obligerez beaucoup.
Tout à vous,
Claude Monet.
A Pourville-près-Dieppe, Villa Juliette.
*Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 104.
Document original.*

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Vous allez trouver que je manque de courage, mais je n'y puis plus tenir et je suis dans un complet découragement. Après quelques jours de beau temps, voilà de nouveau le temps remis à la pluie, encore une fois il faut remettre de côté les études commencées. J'en deviens fou et malheureusement c'est à mes pauvres toiles que je m'en prends. Un grand tableau de fleurs que je venais de faire, je l'ai détruit ainsi que trois ou quatre toiles que j'ai non seulement grattées mais crevées. Cela est absurde, je le reconnais, mais je sens le moment du retour arriver, je vois que la nature se transforme complètement, alors je perds tout courage voyant que j'ai dépensé de l'argent d'avance sans avoir rien fait de bon. Bref je suis décidé à tout planter là et à revenir de suite. Soyez assez bon de me faire envoyer encore de l'argent afin de pouvoir nous mettre en route de suite, je voudrais pouvoir partir aujourd'hui afin de ne plus voir tous ces endroits que je n'ai pu faire. Je vous demande pardon de cette lettre qui va bien vous contrarier, mais excusez-moi, envoyez-moi 1500 francs. Aussitôt arrivé, nous ferons nos comptes et vous verrez si dans ce que je possède à Poissy j'ai de quoi m'acquitter, car je vois l'avenir trop noir. Le doute s'empare de moi, il me semble que je suis perdu, que je ne pourrai plus rien faire, il me tarde de recevoir votre envoi afin de boucler malles et valises et de ne plus voir mes horribles toiles.
Je vous prie bien de m'excuser, j'aurais tant aimé vous rapporter de bonnes choses, meilleures que les précédentes. Vous nous avez vus vous-même à l'œuvre et vous avez pu juger de la difficulté que nous éprouvions.
A bientôt, votre bien dévoué mais malheureux
Claude Monet.
*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 235-236.
Archives Durand-Ruel.*

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je m'empresse de vous remercier de votre envoi (1500 fr.) et surtout de votre excellente lettre et des encouragements que vous voulez bien m'adresser. Je vous dirai qu'après vous avoir envoyé ma lettre je regrettais de vous l'avoir adressée, car après m'être laissé aller au découragement il a bien fallu me rendre aux sages conseils qui m'étaient donnés et reconnaître qu'après avoir tant fait il me fallait encore essayer de finir quelques toiles. Votre bonne lettre m'arrive pour me fortifier dans cette résolution et, bien que la pluie tombe à verse, je me décide à rester tout au moins jusqu'au terme de notre location ; si le beau temps survient et que je travaille mieux, alors je prolongerai peut-être d'une semaine ou deux, sinon je rentrerai pour le 1^{er} octobre.
Je vais recommencer le bouquet que j'ai bêtement détruit, car c'était une note curieuse. Vous avez raison en disant que cette lutte ne peut m'être que profitable en raison des efforts faits, mais je vous assure qu'il y a des instants où c'est à perdre la tête.
Excusez-moi donc ce mauvais mouvement et espérons que je pourrai vous donner de meilleures nouvelles. Je vous souhaite beau temps pour votre voyage, que j'aurais certainement été heureux de faire.
Mes amitiés à Renoir et veuillez me rappeler au souvenir de votre belle-sœur, ainsi que de tous les vôtres.
Votre bien dévoué
Claude Monet.
*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 236-237.
Archives Durand-Ruel.*

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Ainsi que je vous l'ai écrit, je me suis remis courageusement au travail. Malheureusement je ne puis arriver à rien, je viens de passer toute une semaine dans la maison en m'entêtant à refaire un bouquet de fleurs et j'ai dû le détruire comme le premier. Pendant ces huit jours, il a fait assez beau temps et je n'ai pu m'occuper de mes études de paysages, de sorte que je suis de plus en plus découragé et dégoûté de ce que je fais. C'est en somme une saison de complètement perdue pour moi et il faut en prendre son parti. Je ne dis pas que toutes ces difficultés ne m'aient pas fait faire certains efforts et peut-être des progrès, mais cela n'aboutit à rien présentement, car je ne vois pas une seule chose de bonne parmi toutes ces toiles commencées. Je suis extrêmement malheureux et troublé. Je ne sais même pas ce que je vais faire, rentrer à Poissy — ce n'est pas là, je crois, que je me remettrais facilement ; je suis très incertain, il y a des moments où je veux rester encore ici et sauver quelques études, mais si j'échoue je serai encore plus abattu ; il se peut que j'aille à Rouen chez mon frère prendre quelques jours de repos sans songer à la peinture, si cela m'est possible. En tout cas vous pouvez toujours m'adresser vos lettres à Pourville ; dès que je me serai décidé à une chose ou à une autre, je vous préviendrai.
Recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué
Claude Monet.
*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 237-238.
Archives Durand-Ruel.*

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Comme je vous l'avais laissé supposer dans ma dernière lettre, je suis allé passer quelques jours à Rouen avec mes enfants, où j'ai pris du repos. Je pensais en revenant ici pouvoir sauver quelques toiles et au besoin prolonger mon séjour ici, mais la nature est maintenant tellement changée que je crois encore plus prudent de rentrer à Poissy (ce qui est indispensable pour les études des enfants), quitte à repartir seul dans un endroit quelconque.

Nous sommes donc dans les paquets et devons partir après-demain jeudi. C'est pourquoi je me suis permis de vous envoyer un télégramme afin de recevoir l'argent que je vous demande en temps voulu c'est-à-dire demain, comptant quitter Dieppe jeudi matin.
Je vous verrai dès mon arrivée et nous causerons ensemble aux moyens de réparer cette mauvaise campagne si cela est possible, car je suis bien désolé en moi-même.
A bientôt et recevez les meilleures amitiés de votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 238 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

292. À P. DURAND-RUEL [Pourville], jeudi 5 octobre 82

Je pars dans un instant. Je me hâte de vous accuser réception de votre envoi de 500 francs.
Merci et à bientôt.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

293. À P. DURAND-RUEL [Poissy], mercredi 11 octobre [1882]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viens vous demander le service de me faire envoyer 100 ou 200 francs dont j'ai besoin de suite.
Je serais venu moi-même, mais je n'avais rien de terminé. Je compte vous apporter quelques toiles samedi matin.
Merci d'avance.
Votre tout dévoué Claude Monet.
P.-S. — Si vous pouvez me faire ce petit envoi aujourd'hui, cela m'obligerait.
Document original, Archives Durand-Ruel.

294. À P. DURAND-RUEL [Poissy], vendredi matin [13 octobre 1882]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
N'avez-vous pas reçu ma lettre? Nous sommes tout à fait à sec et très embarrassés. Je vous prie de remettre 200 francs au porteur, car je ne pourrai venir à Paris que lundi ou mardi.
Je vous ferai remettre les toiles qui sont à faire rentoiler. Je compte sur votre obligeance pour les envoyer chez Kiewert et le prier de les faire le plus tôt possible.
Excusez-moi de vous tourmenter ainsi, mais je suis sans un sou.
Merci d'avance.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Villa Saint-Louis, Poissy.
Document original, Archives Durand-Ruel.

295. À P. DURAND-RUEL [Poissy], vendredi soir [13 octobre 1882]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous remercie de votre envoi de cent francs. Je viendrai lundi matin avec un certain nombre de toiles, que je suis occupé à terminer.
Je viens de recevoir du papier timbré de M. Hardy. Allons, il me faut absolument arranger cette affaire qui devient menaçante, mais je ne veux pas écrire à ce monsieur avant de vous avoir vu et d'être d'accord avec vous sur ce que je peux lui proposer. Donc à lundi, moi et mes tableaux. J'espère vous en porter huit ou neuf.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 239 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

296. À P. DURAND-RUEL [Poissy], 20 octobre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Si vous pouvez me faire l'envoi que vous m'avez promis, vous m'obligerez, car on me réclame à nouveau mon terme.
Je viens de recevoir un mot de M. Hardy qui me dit vous avoir vu et me prie de vous dire que l'affaire est entendue aux conditions que vous lui avez offertes. La dette s'élève à 1955 francs, plus les frais de l'opposition. Merci de votre obligeance.
Je ne puis vous dire au juste quel jour je viendrai à Paris, car, outre les tableaux de Pourville que j'ai à finir, j'ai entrepris plusieurs toiles dehors.
Recevez mes meilleurs compliments. Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 239 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

297. À P. DURAND-RUEL [Poissy], ce 23 octobre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous accuse réception de votre lettre chargée en date du 21 courant contenant la somme de mille francs dont je vous remercie.
Recevez mes compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
P.-S. — Si les toiles à rentoiler sont prêtes, je vous serais obligé de me les faire adresser.
Document original, Archives Durand-Ruel.

298. À P. DURAND-RUEL [Poissy], 27 octobre 1882

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Si les toiles à rentoiler ne sont pas prêtes, voulez-vous avoir l'obligeance de me faire expédier mes deux boîtes à tableaux dont je vais avoir besoin pour vous apporter d'autres toiles.
Je compte venir soit mardi soit jeudi.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 239.
Archives Durand-Ruel.

299. À P. DURAND-RUEL [Poissy], 3 nov^{bre} 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Comme je vous l'ai dit, je viens demain à Paris et je serai bien content si vous pouvez me donner de l'argent, car aujourd'hui, j'ai eu plusieurs réclamations de personnes auxquelles je promets depuis mon retour de Pourville. Devant déjeuner avec Sisley, je ne viendrai que vers 2 ou 3 heures, si cela vous est possible. Tâchez de disposer pour moi d'un billet de 1500 francs. A demain donc.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 240 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

300. À P. DURAND-RUEL [Poissy], 10 novembre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je serais venu moi-même ce matin au lieu de vous envoyer une dépêche, mais je viens de prendre quelques jours de vacances pour aller visiter un peu les bords de la Seine et il me faut me mettre au travail. J'aurais voulu aussi vous causer de nos projets d'exposition afin de prendre une décision.
A la suite de la conversation que nous avons eue l'autre jour chez vous avec Sisley, il m'a adressé une lettre que je trouve ici en rentrant, par laquelle il me fait part de ce qu'il a dû vous écrire en même temps, me demandant de réfléchir et de lui donner ma réponse.
Je viens donc de lui écrire ce que je pensais, car je ne suis pas entièrement de son avis et je crois qu'avec des expositions collectives comme nous les avons toujours faites, et trop souvent répétées, nous finirons par lasser la curiosité du public, tout en mettant la presse contre nous. Je suis cependant de son avis sur la question d'expositions individuelles: si chacun de nous doit faire la sienne à tour de rôle, cela durerait un temps infini; il faudrait donc que nous prenions une décision, et c'est à vous surtout qu'il appartient de décider ce que vous croirez le mieux pour vos intérêts qui sont aussi les nôtres. Je ferai quant à moi ce que vous voudrez, bien que j'aie une peur terrible des expositions quand on ne s'y est pas préparé à l'avance, et c'est mon cas. Bref, je propose à Sisley de faire une chose, ce serait de faire cet hiver deux expositions: une d'un paysagiste, l'autre de Renoir ou de Degas. S'il a peur d'échouer en étant le premier exposant, je veux bien, si cela est de votre idée, débiter, ou s'il préfère au contraire être le premier ce sera comme il le voudra. Le principal est de nous entendre avant tout sur la question d'exposition, et bien peser le pour et le contre de chaque manière; et, sans vouloir faire prévaloir ma manière de voir, je crois qu'une exposition personnelle de loin en loin peut faire plus de bien à tous qu'une exposition de tous surtout dans le local dont vous disposez qui est petit et intime et où forcément il y aurait des salles à sacrifier.
En un mot je crois qu'il faut nous entendre tout à fait à ce sujet et prendre une décision. Si vous avez vu tous ces messieurs, vous savez l'opinion de chacun. A vous de trancher la question.
Un mot de réponse et croyez-moi votre tout dévoué Claude Monet.
P.-S. — J'ai reçu votre dépêche et vous remercie. A chaque courrier je reçois une réclamation inattendue comme si tous s'étaient donné le mot.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 240-241 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

301. À P. DURAND-RUEL [Poissy], ce 16 nov^{bre} 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Dans une de mes dernières lettres, je vous disais que je ne cessais de recevoir d'anciennes réclamations. Dans le nombre j'en avais reçu une de mon frère se montant au chiffre de 1500 francs prêtés par petites sommes dans des moments difficiles.
Pensant qu'avec lui je pourrais m'entendre, je le priais de vouloir bien attendre encore un peu, lui expliquant que je vous avais déjà demandé pas mal d'argent et prévoyant que j'en aurais encore à vous demander prochainement pour mes besoins personnels, ainsi que pour des engagements pris.
Bref, contre mon attente, je reçois une nouvelle lettre de mon frère, me priant de lui adresser de suite cette somme dont il a un pressant besoin. Je me vois donc obligé de m'adresser à vous, mais en vous prévenant que pour la fin du mois, j'aurai besoin de deux mille francs. Je préviens mon frère que je vous écris et, selon ce que vous pourrez faire, je lui donnerai tout ou partie de ce que je lui dois.
J'attends donc un mot de vous par retour du courrier. Ayant entrepris un tableau de fleurs, je ne puis guère m'absenter avant quelques jours, sans quoi je serais venu vous voir pour savoir ce que vous avez décidé pour l'exposition.
Recevez mes compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 242-243 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

302. À P. DURAND-RUEL

[Poissy], mardi 21 nov^{bre} 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Toujours retenu ici par mes tableaux de fleurs, je viens vous prier de me répondre à la lettre que je vous ai adressée pendant que vous étiez absent. Je voudrais bien être fixé, tant au sujet de mon frère (qui m'écrivit lettre sur lettre et qui paraît douter de mon bon vouloir), que pour ma fin de mois, ayant pris des engagements pour cette époque dont nous voilà bien près.
Je préférerais bien pouvoir vous laisser tranquille mais je suis obligé de faire face à des engagements et des dettes antérieures.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

303. À P. DURAND-RUEL

[Poissy], 24 nov^{bre} 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je suis désolé de tant vous ennuyer avec mes demandes d'argent si souvent renouvelées, mais hélas, ce n'est pas tout à fait de ma faute et je fais tout ce que je peux pour les retarder. Je sais votre obligeance, mais dans le cas présent j'avais absolument besoin d'une réponse, mon frère ne me laissant pas un jour sans lettre. Je lui avais fait part de votre absence et lui promettais une prompt réponse. Vous savez qu'entre parents les questions d'argent sont souvent plus terribles qu'avec des créanciers ordinaires.
Ces 1500 francs que mon frère me réclame, je les lui dois depuis dix ou quinze années sans qu'il m'en ait jamais parlé. Aujourd'hui, il sait que je vends mieux, il est paraît-il gêné lui-même et me réclame cette somme, et paraît très étonné que je ne lui fasse pas l'envoi de suite.
Je ne sais comment je vais me tirer de là avec lui, car les deux mille francs que vous devez me donner pour la fin du mois sont absorbés d'avance et il ne m'en restera rien pour moi. Mon frère pensera donc à un refus de ma part; je reçois ce matin même une dépêche de lui et je vois qu'il attend ces fonds pour demain matin. Je viens donc vous prier de m'adresser une lettre que je pourrai lui communiquer et par laquelle vous me direz qu'en ce moment il vous est impossible de me faire la moindre avance et que j'ai à prier mon frère d'attendre quelque temps.
Vous m'obligerez en m'envoyant de suite cette lettre, car j'ai peur que cette affaire ne détourne à l'aigre.
Je serai heureux, si vous en avez le temps, d'avoir votre visite et de causer un peu avec vous de notre exposition, ainsi que de l'avenir de nos affaires qui, je l'espère bien, n'auront à subir qu'un calme momentané, mais il est urgent que nous en causions.
Je vous adresse ma lettre rue de Rome afin que toutes ces histoires restent entre vous et moi.
Votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... » 1939, t. I, pp. 243-244.
Archives Durand-Ruel.*

304. À P. DURAND-RUEL

[Poissy], ce 7 déc^{bre} 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous avais promis de vous apporter quelques toiles cette semaine, mais j'avais compté sans l'inondation de la Seine. Je ne suis plus peintre pour le moment mais sauveteur, batelier, déménageur, etc. Nous sommes littéralement dans l'eau, entourés d'eau de tous les côtés, et la maison n'est plus accessible qu'en bateau; il nous a fallu nous réfugier au premier étage et l'eau monte toujours, et jusqu'où cela va-t-il aller? c'est effrayant. Et s'il nous fallait déménager, je ne sais comment nous ferions. Je ne puis songer à peindre et cependant il y a des choses bien curieuses à faire, mais ma présence est continuellement utile à la maison, nos domestiques effrayés nous ayant plantés là. Je vous assure que notre situation est curieuse, il faut la voir pour s'en rendre compte.
Recevez mes compliments.
Votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 244.
Archives Durand-Ruel.*

305. À P. DURAND-RUEL

[Poissy, 23 décembre 1882], samedi matin

Cher Monsieur Durand-Ruel,
En vous quittant hier soir j'ai rencontré Pissarro que je n'avais pas vu depuis longtemps. Nous avons dîné et passé la soirée ensemble à l'exposition internationale chez Petit où j'ai éprouvé diverses impressions dont je tiens à vous faire part, car elles sont aussi celles de Pissarro et aussi de bien d'autres personnes.
Tout en constatant la banalité et le peu de valeur de la plupart des tableaux exposés chez M. Petit, on ne peut nier que le public est subjugué et qu'il n'ose faire la plus petite critique, tant ces tableaux sont avantageusement montrés, tant le luxe de la salle, qui en somme est très belle, en impose à la foule. C'est donc tout en faisant ces remarques que nous avons pu faire par la pensée une exposition de nous tous réunis dans ce même local. Voilà, je crois, où serait le succès pour nous et pour vous si c'était chose possible.
Une exposition d'un mois, là, enlèverait le public, tandis que nous avons tous un peu peur de l'exposition individuelle qui par sa prolongation pourra lasser le public. Le moment est peut-être bien mal choisi pour vous soumettre ce plan après les frais que vous venez de faire au boulevard de la Madeleine, mais en admettant que ce soit possible (car il faut aussi compter avec les questions personnelles, et vous pouvez avoir des raisons d'amour-propre qui vous empêchent d'accepter une sorte d'alliance avec M. Petit), donc en admettant la possibilité de la chose, que nous pourrions faire en notre nom, vous pourriez toujours utiliser le local de la Madeleine pour d'autres expositions et même comme galerie, où vous pourriez montrer plus à l'aise vos tableaux.

Ne prenez pas, je vous en prie, tout ce que je vous dis là en mauvaise part et je puis vous affirmer que nous sommes tous prêts à l'association de nos projets. C'est le résultat des impressions que nous avons éprouvées hier et aussi une pensée que j'ai toujours eue: nous sommes connus assez aujourd'hui, c'est le moment de porter un grand coup. Alors, tant qu'à faire, il faut faire les choses avec audace.

Vous pourriez me répondre que tout cela n'est qu'un rêve et que M. Petit pour faire notre affaire et la vôtre nous refusera peut-être sa salle. En tout cas la première chose était de vous en parler d'abord et de savoir votre avis.
Votre tout dévoué

Claude Monet.

Une réponse me ferait plaisir.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 241-242.
Archives Durand-Ruel.*

306. À E. HOSCHEDÉ

[Poissy], ce 1^{er} janvier 83

Hoschedé,
Laissez-moi vous dire toute la peine que j'éprouve en pensant que ma seule présence vous empêche d'être aujourd'hui près de vos enfants. J'avais espéré qu'en m'absentant pour quelques [jours] vous auriez au moins consenti à venir passer le jour de l'an avec eux; vous avez refusé de leur procurer cette joie. J'en ai un vif chagrin, car vous n'y avez pas manqué les années précédentes. Cependant si je suis ici au milieu des vôtres, n'est-ce pas d'un commun accord et n'est-ce pas avec votre assentiment que j'ai pu faire la location de notre maison de Poissy? Si, vous le savez bien, mais vous avez subitement décidé de ne plus venir ici et vous avez créé entre nous une situation des plus difficiles. Aussi, bien que persuadé qu'il ne vous sera pas plus agréable de me lire que de me voir, ne puis-je résister à vous dire toute ma peine.

Claude Monet.

Document original.

307. À ALICE HOSCHEDÉ

[Le Havre], jeudi soir [25 janvier 1883]

Chère Madame,
J'ai été enchanté de votre lettre de ce matin ainsi que de celle de Jean, très heureux de penser que les petits sont bien pris et que je recevrai prochainement leurs petits visages. Quant à moi, j'ai pu commencer à travailler, le temps s'est adouci et est très beau, c'est vraiment admirable ce mouvement de bateaux continuels, mais aussi bien difficile, je ne désespère pas cependant de rapporter de bonnes choses, jusqu'à présent je tâtonne, mais cela viendra. J'espère que vous recevrez de meilleures nouvelles de Vétheuil et que Hoschedé se décidera à venir vous voir, il me tarde bien de savoir ce que vous déciderez pour l'avenir, car il faudra bien à mon retour que nous nous occupions de trouver quelque chose. Faites donc tout votre possible pour décider Hoschedé à venir vous voir.
Surtout ne vous tourmentez pas par trop et ne vous fatiguez pas non plus, je souhaite bien pour vous et pour Marthe que Caroline soit revenue prendre son service.
Vous ne me dites pas si vous avez fait l'envoi à Faure, n'y manquez pas car je le lui ai annoncé dès hier, j'ai également écrit à Durand-Ruel pour avoir de l'argent, car je crois que j'en vais dépenser pas mal ici et je veux vous venir un peu en aide pour la fin du mois, mais je vous recommande bien d'aller à l'économie, car si la politique continue comme cela, la vente des tableaux s'en ressentira.
Adieu, chère Madame, croyez bien que je pense sans cesse à vous, embrassez bien les enfants pour moi, mes amitiés à Marthe, pour vous mes meilleures pensées.
Votre

Claude Monet.

Document original.

308. À P. DURAND-RUEL

Vendredi, hôtel Continental, Le Havre, [26 janvier 1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je suis obligé de faire un appel de fonds, j'ai dû payer avant de quitter Poissy et suis arrivé ici avec bien peu de chose en poche et il me faut lundi payer ma semaine d'hôtel.
Je compte donc sur votre obligeance.
Jusqu'ici je n'ai pas été favorisé par le temps, mais je ne perds pas mon temps: si je ne puis peindre, j'observe et je mûris ce que je veux faire et il faut espérer qu'après ces bourrasques le temps va se remettre au beau.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 244-245 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

309. À P. DURAND-RUEL

Le Havre, 28 janvier 83

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je m'empresse de vous accuser réception des 200 francs dont je vous remercie infiniment.
Le temps aujourd'hui paraît s'améliorer et j'ai pu un peu travailler. Sous quelques jours je vous enverrai les dimensions de mes toiles pour faire faire les cadres.
Recevez mes compliments.
Votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 245 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

310. À ALICE HOSCHEDÉ Hôtel Blanquet, Etretat, le 31 janvier [1883]

Chère Madame,

Me voilà à mon tour privé de vos nouvelles, car je suis parti du Havre trop tôt pour recevoir votre lettre qui ne m'arrivera que demain matin, cela me rend bien triste et je ne cesse de penser à vous, à vos ennuis et à ce que vous allez m'apprendre. J'espère que vous aurez suivi mon conseil d'aller à Paris. Enfin demain je saurai tout cela.

Je comptais écrire aux enfants, mais ici le courrier est de meilleure heure qu'au Havre et comme j'ai à annoncer mon changement de séjour à Durand ainsi qu'à mon frère qui devait venir me voir au Havre, ce sera pour demain.

Je vous dirai que je suis très content d'être venu ici, c'est vraiment admirable et je crois que je vais faire de très bonnes choses, ce sera peut-être moins nouveau que ce que je voulais faire au Havre, mais c'était impossible avec le temps qu'il a fait. Ici je me suis [mis] de suite à travailler, j'ai mes motifs à la porte de l'hôtel et même un superbe de ma fenêtre. Si je n'ai pas trop de variations de temps, je pourrai faire une petite station au Havre dès que j'aurai fini ici, mais cela dépend de ce que je vais faire, si cela marche bien, je ferai peut-être mieux de bien travailler ici et je ferai une autre fois ce que je voulais faire au Havre.

Ici je suis très bien et à bon marché, ce qui est différent de l'hôtel Continental, mais je crois qu'aussitôt mon dîner terminé je n'aurai qu'à me coucher. Je vous recommande de m'adresser les journaux, car ici il n'y en a pas.

Embrassez bien tous les enfants pour moi, mes amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées, tout mon cœur,

Votre

Claude Monet.

Document original.

311. À P. DURAND-RUEL Etretat, 31 janvier [1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Ne pouvant parvenir à faire ce que je voulais au Havre par l'effroyable temps qu'il fait, et étant venu ici en promenade, je me suis décidé à m'y installer, car c'est superbe et j'y puis travailler plus facilement même par mauvais temps. Ainsi j'espère faire de bonnes choses; ce ne sera peut-être pas si varié que ce que je voulais faire, mais ce n'était pas possible à faire par ce temps.

L'exposition de Boudin est-elle ouverte? Je serai bien aise de savoir si cela s'annonce bien et si les affaires reprennent un peu malgré cette épouvantable politique.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 245.
Archives Durand-Ruel.*

312. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 1^{er} février [1883]

Chère Madame,

J'ai reçu vos deux lettres ce matin et je vois que vous n'êtes pas plus avancée, qu'au contraire la situation devient de plus en plus alarmante pour Hoschedé, mais cela ne peut rester ainsi cependant. Aussi vous conseillerais-je de lui demander quelle somme il lui faudrait pour avoir les vêtements que l'on lui détient à Paris et, si cela était possible, de lui fournir la somme, car certainement plus cela ira, plus la situation à Vétheuil s'aggravera et il est hors de doute qu'il ne peut se tirer d'affaires en y restant ainsi et puis, il faut absolument avoir une conversation avec lui. Voilà mon avis, je crois qu'il est bon. Demain je vous enverrai un billet de cent francs.

J'ai admirablement travaillé aujourd'hui, je suis très content, il fait du reste un temps superbe bien qu'un peu froid. Je compte faire une grande toile de la falaise d'Etretat, bien que ce soit terriblement audacieux de ma part de faire cela après Courbet qui l'a faite admirablement, mais je tâcherai de la faire autrement, je ferai aussi des bateaux dans le but d'une autre grande toile, enfin je pioche et serais satisfait, si je ne vous savais tous ces soucis et si vous n'étiez loin de moi.

Les petits sont très mignons de m'avoir écrit, je suis enchanté de les savoir sages, embrassez-les bien fort pour moi ainsi que les grands, j'écris à Germaine, demain sera le tour des garçons, mes amitiés à Marthe, pour vous mes plus tendres pensées,

Votre

Claude Monet.

Document original.

313. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], ce 2 février 83

Chère Madame,

Je vous envoie ci-inclus le billet de cent francs que je n'ai pu vous envoyer hier vu l'heure avancée, je vois d'après vos lignes de ce matin qu'il arrivera à point. Je m'arrangerai pour vous en envoyer deux ou trois cents pour le 10 pour M. Tabary.

Je suis bien désolé de vous savoir si triste et bien que, comprenant tous vos soucis, je voudrais vous voir moins découragée. Il faut absolument arriver à voir Hoschedé, plus cela ira plus vous vous ferez un monstre de cela, à moins que vous pensiez mieux de laisser les choses au hasard, car certainement le mois d'avril arrivera et il sera peut-être à Vétheuil et peut-être sans être venu vous voir, mais je trouve qu'il faut arriver à le repêcher de là et à avoir avec lui une conversation sage et sérieuse.

Quant à moi ne vous inquiétez pas, je ne cesse de penser à vous, vous pouvez être sûre de mon amour, ayez un peu de courage, cette absence ne sera pas longue, je travaille le plus que je peux, comme je vous le disais hier, je suis très

content d'être ici et j'espère arriver à faire quelque chose de bien, en tout cas j'apporterai des masses de documents pour faire de grandes choses à la maison. Aujourd'hui il paraît vouloir faire bien mauvais, grand vent, heureusement je puis me mettre à l'abri.

Je viens de recevoir un mot de mon frère qui vient passer la journée de dimanche avec moi et probablement me relancer pour que je m'arrête à Rouen au retour, mais cette fois je n'en aurai pas le temps.

A demain, chère Madame, je vais à la poste et de là m'installer et tâcher de bien travailler.

Tous mes baisers aux enfants et à vous les meilleurs, mes amitiés à Marthe.

Je vous aime, n'en doutez jamais et ne perdez pas courage.

Votre

Claude Monet.

Document original.

314. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 3 février [1883]

Chère Madame,

Deux mots en hâte. Je reviens de travailler, de bien travailler même et je pars au-devant de mon frère qui arrive ce soir. Il me tarde bien de savoir si vous avez enfin de meilleures nouvelles de Vétheuil et comment votre proposition a été prise.

J'ai écrit à Jean que j'allais écrire à M. Labarrière, j'ai pensé à cela pour vous éviter de lui parler vous-même de sa note, je pourrais en lui écrivant lui dire que dès mon retour il sera soldé; dites-moi si je dois le faire ou bien vous vous décidez à le faire demander, car ce malheureux Jean ne peut boire éternellement de l'huile, s'il se sent tout à fait bien. J'ai aussi oublié de vous demander si la caisse est revenue de chez Faure, car il m'avait écrit qu'il l'envoyait et nos canards, lui ne m'en parle jamais.

Je suis heureux de savoir tout le monde bien portant et je vois que les petits se disposent à fêter le carnaval. Ce diable de photographe nous fait bien attendre. Je suis bien curieux de voir tous ces petits visages.

Vous avez raison de m'envier, vous ne pouvez vous faire une idée de la beauté de la mer depuis deux jours, mais quel talent il faudrait pour rendre cela, c'est à rendre fou. Quant aux falaises elles sont ici comme nulle part. Je suis descendu aujourd'hui dans un endroit où je n'avais jamais osé m'aventurer autrefois et j'ai vu là des choses admirables, aussi suis-je bien vite revenu chercher mes toiles, enfin je suis très content et je regrette seulement d'avoir perdu mon temps au Havre, aussi me faut-il diablement travailler pour arriver à temps près de vous comme je vous l'ai promis et pour être prêt pour mon exposition.

Voilà la voiture qui m'attend, il me faut arrêter là ma causerie. Je vous envoie toutes mes pensées, puissent-elles vous reconforter, mes baisers aux enfants et mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

315. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 4 février [1883]

Chère Madame,

Quelle journée admirable et que les enfants ont dû en être heureux.

Je voudrais bien que ce temps puisse durer un peu, car aujourd'hui je n'ai pu en profiter autant que si j'étais seul, mon frère ayant eu un mal terrible à me suivre dans des chemins à travers la falaise, j'ai même dû lui donner la main comme à une dame sans quoi il serait resté à moitié chemin, pris de vertige; j'ai donc dû lui réserver mon après-midi et je viens de le mettre en voiture, mais que de belles choses je vois et pourrai-je jamais en faire le quart avec si peu de temps, enfin quand cela va bien, je ne doute de rien, aussi je me promets une rude journée demain, si je puis avoir le même temps.

Le pays est aujourd'hui des plus mouvementés et je vous promets que le carnaval y est curieux. Tous les jeunes marins, et ils sont nombreux, sont déguisés dans des costumes insensés.

J'aurais cependant mieux aimé voir les petits qui, certes, devaient être plus jolis.

J'aurais voulu vous envoyer un peu plus d'argent pour vos paiements de la semaine, mais je ne peux pas, je vais écrire à Durand-Ruel pour un mois et selon qu'il m'en donnera plus ou moins vous en aurez bonne part, ne vous désolerez pas, vous savez que, loin ou près, je pense à vos soucis.

Je travaille et suis content, c'est un grand point, mais je serais bien plus content encore si je pouvais voir avec vous toutes ces belles choses, vous montrer ce que je fais et avoir votre impression, car je n'ai qu'une crainte, c'est que ces nouvelles choses ne soient pas aussi différentes de mes autres choses que ce que je devais faire au Havre. C'est là ma grande préoccupation, mais je ne puis ne pas me laisser séduire par ces admirables falaises, enfin vous verrez tout cela.

Embrassez bien tous les enfants petits et grands, mes bonnes amitiés à Marthe et pour vous les meilleures de moi.

Votre

Claude Monet.

Document original.

316. À P. DURAND-RUEL Etretat, 5 février [1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je viens vous demander de bien vouloir faire un envoi de 300 francs à Poissy à l'adresse de M^{me} Hoschedé pour *vendredi prochain*. J'espère que cela vous sera possible et que j'y puis compter.

Je travaille beaucoup; le temps s'est heureusement tout à fait mis au beau et je vais rattraper le temps que j'ai perdu au Havre.

Je pense que l'exposition Boudin est ouverte, car ici impossible d'avoir des journaux (*Le Petit Journal* seul se vend ici, aussi je ne sais pas ce qui se passe à Paris).

Quand vous aurez un moment à perdre, vous serez bien aimable de me renseigner un peu. Je voudrais savoir combien j'ai encore de temps à moi, et à quelle date *dernier délai* doit ouvrir mon exposition.

Quand je serai près de mon départ, je vous prierai de m'envoyer encore de l'argent car le petit peu que vous m'avez adressé au Havre m'a servi à payer mon séjour.

Enfin d'ici là j'espère avoir de vos nouvelles et je compte sur vous pour les petits envois à Poissy d'ici à vendredi.

Le mois n'ayant que 28 jours, je suppose que l'exposition Boudin durera jusqu'au 28 et alors je commencerai vers le 5 ou le 10. Enfin indiquez-moi le dernier délai, car il me faut être rentré au moins une dizaine de jours avant l'ouverture. Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « *Archives...* », 1939, t. I, p. 246 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

317. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le 5 février [1883]

Chère Madame,

Votre lettre de ce matin m'a fait bien de la peine, je suis navré de vous voir vous laisser abattre de la sorte, comment pouvez-vous penser que je suis perdu pour vous et que vous ne me reverrez jamais. Ne craignez pas cela, je pense à vous sans cesse et je vous reviendrai avec bien du bonheur, vous avez assez de soucis sans en imaginer d'autres. Il faut vous distraire et profiter de ce beau temps, quelle idée avez-vous de rester ainsi enfermée ?

Quant à Vétheuil¹, il faut à tout prix que vous trouviez le moyen d'avoir une entrevue, ou bien il faut prévenir que, autrement, vous serez obligée de vous adresser à moi pour chercher une maison, proposez au besoin de lui envoyer l'argent nécessaire pour venir à Poissy.

J'ai écrit à Durand pour de l'argent, dès sa réponse je vous en enverrai, mais je vous en supplie ne vous démoralisez pas ainsi et ayez confiance et surtout confiance en moi. Je ne resterai pas indéfiniment ici, vous savez bien que mon temps est limité et que je serai bien heureux de revenir près de vous, mais il faut que je travaille, heureusement cela va bien et le temps est tout à fait au beau, donc un peu de patience encore. Embrassez bien ces chers petits que j'aurais bien voulu voir dans leur déguisement. Ils sont tous bien portants, c'est un grand point. Embrassez-les tous, mes amitiés à Marthe et pour vous mes meilleures pensées.

Courage et comptez sur moi,
Votre

Claude Monet.

¹ Ernest Hoschedé, l'époux d'Alice, est en villégiature d'hiver à Vétheuil.

Document original.

318. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le 7 février [1883]

Chère Madame,

Hélas, voilà mon beau soleil parti, de la pluie toute la matinée, je suis désolé, car avec une séance ou deux je finissais plusieurs études et, pour comble de malheur, j'en avais abîmé une très bien commencée et je comptais bien aujourd'hui la remettre à son état primitif. Mais qui sait si ce beau temps reviendra. Bref cela m'a rendu tout triste, j'ai passé en revue mon ouvrage de ces jours derniers et il me semblait que tout cela était mauvais, enfin j'ai gagné vos idées noires, enfin il faut reprendre courage et me mettre aux effets gris. Comme vous le dites, il y eut aujourd'hui quinze jours que je vous ai quittée, il y a aujourd'hui huit jours que je suis ici et que je travaille, si le temps me paraît long d'être loin de vous, il me paraît court quand je songe au travail et à ce que je veux faire et cependant si vous voyiez ce que j'ai pu faire pendant ces huit jours, vous seriez étonnée. Si ce n'était ces études commencées par soleil, je préférerais le temps gris, car il me serait plus *commode* ou *comode* je ne sais plus, pour faire différentes études renseignements en vue d'une grande chose, si toutefois j'ai le temps de la faire à mon retour.

Je vous ai dit combien j'étais las hier soir, je pensais me coucher de très bonne heure, mais j'ai dû faire carnaval avec les patrons de l'hôtel, c'est-à-dire manger des crêpes et des beignets traditionnels puis, après, aller voir les masques et je vous assure que c'est chose curieuse, tous les pêcheurs jeunes et vieux sont déguisés dans les costumes les plus drôles, toutes les filles déguisées aussi et tout ce monde danse en rond sur la place, mais un rond de deux à trois cents personnes et avec des chansons, enfin c'était à voir et je ne le regrette pas.

Je vais écrire à Paul, mais je pourrai sans doute vous envoyer pour mercredi un lot de tourteaux et de tout petits homards, ils sont excellents en ce moment et je suis sûr que cela fera plaisir aux enfants. J'y joindrai des crevettes pour vous.

Ne vous inquiétez pas pour le dix, j'ai écrit à Durand de vous faire l'envoi directement pour perdre moins de temps et je suis sûr qu'il n'y manquera pas; bien que je sois à recevoir encore une lettre de lui, je voudrais pourtant bien savoir s'il est un peu plus content et si l'exposition Boudin marche bien.

J'attends de ses nouvelles et selon ce qu'il me dira pour l'ouverture de mon exposition, je vous fixerai la date de mon retour qui ne sera pas éloignée rassurez-vous, du reste soyez certaine que j'ai bien envie d'être près de vous et le temps me semble bien long.

Je comprends votre pensée et je reconnais votre bon cœur pour cette pauvre M^{me} Delahaye, quelle triste fin, mais mieux vaut pour elle que ce soit fini, car elle devait bien souffrir.

J'embrasse bien les enfants, toutes mes amitiés à Marthe, pour vous mes plus tendres pensées.

Votre

Claude Monet.

Document original.

319. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le 8 février [1883]

Chère Madame,

Vous avez dû recevoir ce matin un envoi de 300 francs de Durand-Ruel. Un de ses employés m'écrit pour m'en prévenir et me faire savoir que l'exposition Boudin sera close le 25 courant et la mienne doit ouvrir le 1^{er}; on me prie de revenir le plus tôt qu'il me sera possible pour m'occuper du choix de mes tableaux. Je crois donc que mon voyage aura été inutile, car il me faut renoncer à faire une grande toile; du reste le temps est tout à fait revenu au mauvais. Je suis donc très troublé par cette exposition qui ne sera pas comme je l'aurais voulu. Enfin je vais faire tous mes efforts pour arriver à faire trois ou quatre toiles, mais j'ai bien peur et, en tout cas, ce sera encore dans les mêmes formats.

Je ne sais si cette exposition Boudin a donné à Durand les résultats qu'il en attendait, mais je ne puis avoir un mot de lui. L'employé qui m'écrit ne me dit rien naturellement, il ne m'envoie pas d'argent pour moi de sorte qu'il me faut de nouveau le relancer.

Donc mon retour aura lieu au plus tard pour le 20. J'aurai huit jours pour m'occuper de l'exposition. Naturellement je ne repasserai pas par Le Havre et ne m'arrêterai pas à Rouen. D'ici là je vais travailler à outrance.

Je suis très content que cet argent vous soit parvenu, vous voilà donc en règle pour M. Tabary, ne manquez pas d'accuser réception à Durand.

J'espère que l'indisposition de Marthe n'est que passagère et qu'elle est mieux à présent. Il serait peut-être utile de prendre une bonne à tout faire, surtout si nous devons rester un peu de temps à Poissy, ce qui me paraît inévitable, d'abord à cause du peu de temps que nous aurions d'ici au mois d'avril, et puis, parce que je ne dois et ne puis rien faire en fait de location sans qu'il y ait eu une entente avec Hoschedé et, comme il est malheureusement à craindre que vous ne serez pas plus avancée au mois d'avril qu'à présent, je vais m'assurer de pouvoir prolonger notre séjour à Poissy. Ce n'est pas drôle, je le sais, mais je préfère cela que d'être obligé de me séparer de vous et, certainement, à vous laisser dans de grands embarras.

Vous pourriez peut-être même bien faire part de cela à Vétheuil, peut-être alors obtiendriez-vous un résultat de cette façon. Je crois donc qu'il est utile de se procurer une bonne, car en effet Marthe et vous aussi devez être très fatiguées, mais que tout cela ne vous fasse pas voir tout en noir.

Je vais revenir bientôt et nous verrons à faire pour le mieux. Embrassez bien les enfants, miens et vôtres, mes amitiés à Marthe et prenez mes plus tendres caresses pour vous et dites-vous bien que je vous aime.

Votre

Claude Monet.

Document original.

320. À P. DURAND-RUEL

Etretat, 9 février [1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je vous remercie de l'envoi que vous avez adressé à Poissy, mais je suis désolé d'être aussi pressé par le temps pour mon exposition, j'ai eu tant de mauvaises journées qu'il me faut bon gré mal gré renoncer à mon projet de grandes toiles. Cela n'est pas possible. Je travaille beaucoup, je me donne beaucoup de mal pour avoir tout au moins trois ou quatre toiles nouvelles.

Je compte revenir pour le 20. Pensez-vous que ce soit suffisant? Dès le 1^{er}, je me mettrai à votre disposition; du reste, je m'occupe de m'assurer certains tableaux que je veux emprunter. Je n'en dors pas, tant cela me préoccupe.

J'ai envie de demander à Pourville le *Portrait du cuisinier*; c'est une esquisse curieuse, et puis *La Galette*. Qu'en pensez-vous? Je vous demande de vouloir bien m'envoyer un billet de 500 francs dans le courant de la semaine prochaine, car je suis absolument à crédit depuis que je suis à Etretat.

Mille amitiés et à bientôt.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « *Archives...* », 1939, t. I, pp. 246-247 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

321. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le 10 février [1883]

Chère Madame,

Quel terrible temps et que vous avez dû penser à moi et me plaindre et, malheureusement, cela m'a l'air de devoir durer. Je suis tellement préoccupé que je n'en dors plus; aussi cette nuit, tout en pensant à cette satanée exposition, j'entendais la pluie cingler et me voyais perdu. Cependant, je n'ai pas perdu ma journée: j'ai pu m'installer dans une annexe de l'hôtel d'où l'on a une vue superbe sur la falaise et sur les bateaux. J'ai donc travaillé toute ma journée de cette fenêtre, regrettant bien de ne pas m'être mis là plus tôt, car j'aurais tranquillement pu faire des choses superbes. Enfin, il y a toujours des péripéties.

J'ai quatre études: que des bateaux, des bateaux qui ne servent pas du tout l'hiver. Pof, voilà qu'aujourd'hui, à cause du mauvais temps, on remonte tous ces bateaux; il va donc falloir que je change tout cela. Enfin, malgré tout, je travaille et vous serez certainement surprise de ce que j'aurai pu faire en si peu de temps. Le grand point est d'arriver à en finir trois ou quatre pour pouvoir les exposer.

Faure, auquel j'avais écrit pour savoir s'il avait bien fait l'expédition, m'écrit qu'en effet il vient seulement de la faire; il est enchanté de me savoir ici et me demande d'être le premier à voir ce que je vais rapporter. Voilà qui est bien embarrassant et il va falloir qu'aussitôt rentré, je lui termine les deux toiles que j'ai encore à lui livrer, car il serait capable de vouloir des vues d'Etretat en place. S'il en veut, il faudra qu'il les paie.

Ce malheureux Jean doit être bien désolé et je l'entends se plaindre de ne pouvoir scier; mais je vois que c'est plus sérieux que M. Labarrière ne l'avait dit d'abord. Il faut donc qu'il soit bien raisonnable et qu'il se soigne bien. Je voudrais lui écrire, mais j'ai, chaque jour, tout un courrier à faire et vous savez ce que c'est pour moi. Dès que j'aurai de l'argent, je lui enverrai les 50 francs que je lui confisquai ce terrible jour.

J'espère que la promesse que l'on vous a faite sera tenue, mais je ne le croirai que lorsque ça aura eu lieu.

J'avais écrit à M. Coqueret pour avoir l'adresse de M. Serveau auquel je veux demander un tableau. J'en donnais la raison à cet idiot, en lui disant que j'étais désireux d'avoir de suite cette adresse. Il a compris que je faisais une exposition à Etretat et m'a écrit qu'il aurait voulu venir la voir avec M^{me} Coqueret, mais que, vu l'époque, cela lui est impossible. Est-il assez bête; du reste voilà sa lettre, cela vous fera rire un instant.

Je suis enchanté de savoir Marthe rétablie; dites-lui mille choses aimables pour moi. Je pense que Blanche et Suzanne travaillent toujours comme des petits anges; voici du reste le moment des fameux examens qui approche.

Embrassez bien tout ce petit monde et prenez pour vous mes meilleures caresses.

Votre

Claude Monet.

D'ici quelques jours je vous prierai de me faire l'envoi de la caisse qui a servi pour Faure, car j'ai plus de toiles que je n'en ai apporté, mais je vous prévendrai quand il faudra l'envoyer.

Document original.

322. À L.-N. SERVEAU

Etretat, 10 février 1883

Monsieur,

Je désire faire très prochainement une exposition à Paris. En dehors des choses nouvelles que je veux montrer, je désire montrer également quelques-uns de mes tableaux qui, étant chez des amateurs, n'ont jamais été vus du public. Vous avez de moi une vue de *Vétheuil* avec ciel d'orage que je serais très heureux d'avoir pour cette exposition. Voulez-vous me rendre le service de me la prêter, je vous en serai très reconnaissant. Dans ce cas vous voudriez bien l'expédier à mon nom chez M. Durand-Ruel, marchand de tableaux, 1, rue de la Paix à Paris. Inutile d'y envoyer le cadre, je m'en procurerai un. Je vous serai très obligé de me répondre de suite à Etretat, où je suis pour quelques jours, car il me faut envoyer la liste de ce que j'expose pour le catalogue. L'exposition doit ouvrir le 1^{er} mars pour finir le 25 mars; aussitôt je vous enverrai votre tableau et je ne manquerai pas de vous faire envoyer une lettre d'invitation pour le jour d'ouverture.

Recevez, Monsieur, mes civilités distinguées.

Claude Monet,
chez M. Durand-Ruel,
1, rue de la Paix

Document original (P. A., France).

323. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le 11 février [1883]

Chère Madame,

Je suis décidément navré, il fait un temps épouvantable, impossible de travailler dehors. J'ai voulu essayer ce matin et n'ai réussi qu'à me faire tremper. Il fait une tempête terrible. La mer est montée tellement haut qu'elle a fait beaucoup de ravages et tous les bateaux que j'avais commencés sont bouleversés, changés de place. Je ne sais si je pourrai seulement arriver à terminer une seule chose, justement à cause de ce dérangement des bateaux. Je vous assure que je suis bien ennuyé, car c'était délicieux à faire. J'enrage, car je me donne beaucoup de mal. J'ai commencé plusieurs choses de ma fenêtre au cas où cette tempête durerait, mais c'est que, pendant cela, le temps marche. Enfin, je suis très inquiet et d'une humeur massacrant, aussi votre petit bout de lettre, écrit si à la hâte, ne m'a pas mis beaucoup de baume au cœur. Vous êtes donc rentrée à des heures indues que vous n'avez pu me consacrer un quart d'heure, ou bien les distractions de Paris vous ont-elles absorbée? J'espère, du moins, une bonne et longue lettre, car cela me fait du bien et j'étais tout triste aujourd'hui.

J'aurais bien aimé que vous vissiez l'exposition Boudin pour savoir si cela n'est pas trop mal arrangé. J'ai beau écrire à Durand, je ne puis obtenir la moindre réponse pas plus que d'argent, cela ne me paraît pas bon signe.

J'écris ce soir à Pourville pour que l'on vous envoie du poisson mercredi; mais, par ce coup de vent, je doute qu'il y en ait. Ici, depuis deux jours, les pêcheurs ne vont plus à la mer. Enfin, je vais toujours demander leurs toiles, puisque vous ne m'avez pas donné votre avis à ce sujet.

Adieu, vilaine coureuse (c'est pour rire). Je vous aime, voilà, et suis jaloux que vous passiez votre temps autrement qu'avec moi, et je voudrais savoir tout ce que vous avez fait à Paris et où vous êtes allée.

Embrassez bien tous les enfants, mes amitiés à Marthe et toutes mes caresses pour vous.

Votre

Claude Monet.

Document original.

324. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le 12 février [1883]

Chère Madame,

De la pluie encore, il est écrit que je n'arriverai pas à terminer une seule chose et, cependant, ce n'est pas faute de me donner du mal et de me faire du mauvais sang et, cependant, que de belles choses et comme je vois que je pourrais faire de bonnes choses. Ainsi, depuis que je travaille de ma fenêtre, j'ai fait une grande pochade qui est très bien, je crois, comme pochade, mais

impossible à terminer ni même à exposer. Vous verrez cela, c'est une chose à faire une grande toile. Voilà ma dernière semaine, fasse le Ciel que j'en puisse bien profiter. Je commence à être très fatigué, car, depuis que je suis ici, je ne cesse de travailler et aussi de me creuser la cervelle.

J'ai reçu une lettre de M. Serveau qui doit envoyer son tableau chez Durand. De ce dernier toujours pas de nouvelles; je lui écris de nouveau, car j'ai bien des choses à lui dire.

Je vois que vous êtes toujours dans les mêmes inquiétudes que je partage bien et, pendant mes nuits sans sommeil, car je ne dors plus, je songe à tout cela, et, comme vous, chère amie, il me semble impossible d'être séparés. C'est pourquoi je vous disais que, si la question du déménagement devait amener quelque catastrophe, il vaudrait mieux rester dans cet affreux Poissy plutôt que d'être séparés. Mais qui sait, peut-être au contraire, que, de cette entrevue, si elle a lieu, sortira une meilleure solution; car comment peut-il songer à vous installer avec lui dans la situation qu'il s'est faite. Ne désespérons donc pas.

Cette pauvre Marthe n'a vraiment pas de chance et je la plains bien, il me tarde de revoir les enfants et suis content de les savoir tous bien portants.

Je n'ai toujours pas le temps d'écrire à Jean. Je voudrais, si vous en avez un assez grand nombre, qu'il m'envoie une photographie de Mimi que j'ai promise à un ami du Havre qui m'a rendu un portrait, c'est-à-dire une pochade que j'ai faite de Jean, il y a treize ou quatorze ans, justement à Etretat lorsque nous y habitons.

N'oubliez pas, car je voudrais lui demander autre chose s'il y a moyen et j'attends de lui écrire en lui envoyant Mimi.

Adieu, chère Madame, ne vous découragez pas, et pensez bien que je vous aime et qu'il me serait impossible de vivre sans vous.

Mes baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

325. À P. DURAND-RUEL

Etretat, 12 février [1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je n'ai décidément pas de chance: le temps est affreux et j'aurai bien du mal à terminer quelque chose; ce n'est cependant pas faute de travailler et de me donner du mal. C'est d'autant plus regrettable que j'avais pu faire des choses très bien, vous en jugerez par ce que je vous rapporterai. Peut-être même reviendrai-je après l'exposition afin de tirer parti de ce que je ne pourrai terminer.

Vous recevrez sans doute quelques toiles que j'ai empruntées pour l'exposition et que j'ai fait expédier chez vous. Toujours sans nouvelles de vous, j'espère que cela marche assez bien et que vous pensez à ce que je vous ai demandé. Je suis très curieux de savoir si vous êtes satisfait de l'exposition Boudin et si elle vous a donné quelque heureux résultat.

J'ai un service à vous demander. J'aurai besoin d'un cadre de 40 pour Poissy, à mon retour, pour voir et terminer au besoin des choses que j'ai faites de cette toile; voudriez-vous m'en céder un? si oui, veuillez m'en prévenir, je le ferai prendre chez vous par le messenger de Poissy.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 247.

Archives Durand-Ruel.

326. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le 13 février [1883]

Chère Madame,

Que je suis fâché de vous avoir fait de la peine et que je regrette ma maladresse! Pouvez-vous supposer que c'est un reproche que je voulais vous faire? Pardonnez-moi donc ma mauvaise plaisanterie et ne m'en voulez plus.

Il est très tard et je n'ai que bien peu de temps à vous donner, cela veut dire que j'ai bien travaillé, voilà qui va vous faire plaisir; je suis content aussi, mais cette belle journée sera-t-elle suivie de beaucoup d'autres? Ah, j'aurais le cœur gros d'abandonner des choses si bien commencées! J'ai dû laisser de côté les études grises. Enfin, je ne puis dire que cela.

J'ai pincé un terrible rhume de cerveau, ce qui me gêne bien, car je suis obligé, à toute minute, de poser mon pinceau pour prendre le mouchoir; c'est éternel.

J'ai reçu une lettre de Pourville, de M^{me} Eugène. Vous recevrez le poisson mercredi et aussi les toiles que j'ai demandées.

Je suis obligé de vous quitter, voilà l'heure de la poste. Embrassez bien les gosses pour moi, mes amitiés à cette pauvre Marthe à laquelle je souhaite meilleure santé.

Mille bonnes caresses pour vous et surtout ne m'en voulez plus.

Votre

Claude Monet.

Toujours sans nouvelles de Durand.

Document original.

327. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le 14 février [1883]

Chère Madame,

Croyez-vous que ce n'est pas à rendre fou d'avoir un temps pareil. De la pluie toute la journée, quand, hier, j'étais remonté par ce beau soleil et je crois bien que je serai obligé de revenir passer une dizaine de jours ici fin mars, afin de ne pas perdre tout ce que j'ai entrepris. Mais ne vous alarmez pas, si j'avais du beau temps pour mes derniers jours, je pourrais peut-être me tirer d'affaire.

J'ai enfin reçu des nouvelles de Durand. Il est très content du résultat de l'exposition Boudin et en a vendu pas mal. Il me dit que je peux ne venir que le 23 ou 24, mais je viendrai avant, le 20 ou 21 au plus tard, car j'aurai fort à faire pour cette exposition, car il veut ouvrir le 28, par invitations. Il m'annonce un envoi d'argent d'ici quelques jours.

J'espère que, demain, vous m'annoncerez qu'enfin, vous avez eu la visite si longtemps promise. Je vous remercie bien de vos fleurs et de votre bonne pensée. Je suis enchanté de savoir Marthe en voie de guérison et vous félicite de vous être décidée à prendre un peu l'air, mais il ne faut pas vous fatiguer, vous auriez dû faire faire cette besogne des canards.

Je vais vous charger encore d'une commission, c'est d'envoyer le messenger chez Durand-Ruel pour y prendre un cadre dont je vais avoir besoin dès mon arrivée. C'est convenu avec Durand, il n'y a qu'à l'envoyer de suite.

Je pense que vous recevrez demain votre poisson. De mon côté, je vous ferai un envoi demain pour vendredi, si toutefois le temps le permet; cela fera le bonheur des enfants, car les crabes et homards sont très bons en ce moment et je vous assure que je m'en régale. Décidément, on est bien mieux traité dans ces endroits l'hiver que l'été.

A bientôt, je vous envoie mes meilleures pensées, mes baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

328. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le 15 février [1883]

Chère Madame,

Ce matin, ne voyant pas de journaux avec votre lettre, je me figurais que j'allais apprendre la visite annoncée; mais je vois que vous êtes toujours dans l'attente. Vous me dites qu'il a fait beau hier à Poissy, vous êtes mieux partagée que moi, car il continue à faire un temps épouvantable. J'ai voulu profiter d'une embellie, j'ai été traversé jusqu'à la chemise et je doute que mes vêtements sèchent avant plusieurs jours. Bêtement j'avais laissé mon caoutchouc.

Je suis bien désolé, car je n'ai plus que bien peu de jours et vous pensez que ce n'est pas le tout d'avoir le temps voulu, il faut encore que le soleil ou le temps gris coïncide avec la marée qu'il me faut basse ou haute selon mes motifs.

Je vous ai fait expédier un panier de homards, étrilles et tourteaux. Je voulais y joindre [lacune], mais les pêcheurs n'en ont pas apporté; ce sera pour une autre fois.

Il faut que Marthe regarde dans son livre pour voir la façon de les cuire. Les étrilles et tourteaux doivent être morts avant de les cuire; s'ils étaient encore vivants, mettez-les dans l'eau douce. Les homards, eux, demandent à être cuits vivants, ils y tiennent même beaucoup. C'est toute la pêche d'un seul pêcheur. J'ai eu le tout pour huit francs; ce n'est pas cher, n'est-ce pas?

J'espère bien que demain vous allez m'apprendre du nouveau, et de bonnes nouvelles.

Je vous quitte, car j'ai une très longue lettre à écrire à Durand pour lui donner toutes sortes d'instructions concernant l'exposition.

Pour le *Portrait de Paul*, vous avez sans doute raison, je n'avais pensé à cela que pour faire diversion. Enfin, je verrai l'effet que cela me fera en le revoyant. Embrassez bien les enfants et dites bien aux petits que je vais être bientôt là.

Je pense bien à leur rapporter quelque chose, mais ici il n'y a pas l'ombre de joujou. Je leur rapporterai pour qu'ils s'en achètent à Poissy, mais s'ils continuent à être bien sages.

Mes amitiés à Marthe, pour vous, chère Madame, mes meilleures pensées.

Votre

Claude Monet.

Document original.

329. À P. DURAND-RUEL

Etretat, 15 février [1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,

J'ai été bien aise d'apprendre que vous étiez satisfait de l'exposition Boudin. Espérons qu'il en sera de même pour la mienne. Ici je me fais bien du mauvais sang, car il fait de plus en plus mauvais et j'aurai bien du mal à apporter quelque chose de terminé. J'ai cependant des choses très bien de commencées.

Je compte partir le 21, car je veux choisir moi-même quelques toiles chez Faure et chez M. de Bellio, cependant, si vous pouviez vous procurer l'adresse d'un monsieur Delhius — il a deux natures mortes qui seraient bonnes à montrer. Ce monsieur habitait jadis, à ce que je crois me rappeler, au coin de la rue Chauchat et de la rue Lafayette, tâchez de le dénicher, car en arrivant j'aurai fort à faire.

Il y a aussi le neveu, gendre ou fils de M. Basch, qui a une jolie petite figure qu'il serait très bon d'avoir, vous pouvez sans [doute] vous en renseigner; je sais que celui-ci habitait Nantes. D'un autre côté je viens de recevoir un mot du peintre Michel Lévy dont le frère a une bonne vue de Rouen qu'il met à ma disposition. Il faudrait faire demander à Lévy (25, boulevard de Clichy) où et quand vous pourrez faire prendre ledit tableau. Ensuite, je voulais vous dire autre chose, mais ne me rappelle plus quoi. Si cela me revient, je vous écrirai à nouveau. Recevez mes meilleurs compliments et à bientôt.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

J'ai prévenu à Poissy que le messenger passe rue de la Paix prendre le cadre. Je retrouve mon idée. Tâchez de voir, si cela ne vous ennue pas, le tableau qu'a de moi M. Hayem, j'en ai un bon souvenir et ce serait une note à part. S'il vous paraît bien, demandez-lui de bien vouloir me le prêter.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 248.

Archives Durand-Ruel.

330. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le 16 février [1883]

Chère Madame,

Je suis furieux, désolé, navré. Il fait un temps superbe qui justement paraît devoir durer, et j'ai travaillé comme une brute, perdant tout ce qu'il y avait de bien dans mes études; tout cela à cause des pêcheurs qui, encore une fois, ont rangé leurs bateaux et les ont changés de place. Et moi, bêtement, j'ai voulu faire le changement et je suis arrivé à détruire ce qui m'avait donné tant de mal à faire. J'aurais bien mieux fait de prendre des toiles blanches.

Je viens de rentrer et de voir mon œuvre. Je suis désolé, car, maintenant, il me faut renoncer à toutes mes toiles à bateaux. Je vais terminer, si je puis, deux ou trois bêtes de motifs à falaises. Si je ne me retenais, je laisserais tout en plan et je partirais. Du reste, je crois que je suis las de travailler sans cesse et de lutter comme cela avec les changements de temps. Si j'avais le loisir de me reposer seulement une journée ou deux, je suis sûr que je ferais de meilleure besogne; mais je n'ai plus que trois ou quatre jours, il me faut aller jusqu'au bout.

J'espère que votre indisposition se sera passée avec un peu de repos et que vous ne recommencerez plus pareille besogne. Laissez là le jardin et promenez-vous un peu.

J'espère que mon envoi est arrivé à bon port et que les enfants se seront bien régalés.

A bientôt, je puis le dire à présent, car le jour du retour est proche. Je ne sais comment je partirai, car, d'ici, le voyage est terriblement long. Il faut deux heures en voiture pour aller trouver la station du chemin de fer, et, si je veux prendre un train qui me dépose à Poissy, j'en aurai pour huit heures; ou bien, il faut que je fasse une station de deux heures à Rouen, mais cela me ferait arriver trop tard. Enfin, je verrai et vous préviendrai.

Embrassez bien fort les enfants, mes amitiés à Marthe et pour vous mes meilleures pensées,

Votre

Claude Monet.

Document original.

331. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le 17 février [1883]

Chère Madame,

Je voudrais pouvoir vous donner de meilleures nouvelles et vous dire que je suis à peu près satisfait sinon content, mais je ne dirais pas la vérité. Certes, j'ai beaucoup travaillé encore aujourd'hui et j'en suis las et de corps et d'esprit, mais je ne fais rien de bon, je gâte tout, c'est à croire que je suis enguignonné, car j'avais bien commencé.

Je crois que je veux trop faire, je sens la date du départ et je veux travailler quand même, quand il me faudrait me reposer un peu et prendre mon temps; sans cette satanée exposition je pourrais rester quelques jours de plus et je serais arrivé à faire de très bonnes choses.

J'attends l'argent promis par Durand, car il me faut songer à partir et, si cela ne va pas mieux, je partirai plus tôt, mais ne sais toujours pas à quelle heure j'arriverai à Poissy. Pour profiter du train express qui part du Havre à 6 heures 52, il me faut partir d'ici à 4 heures et demie du matin pour aller prendre à Beuzeville, autrement je prends le train omnibus en partant d'ici à 7 heures et demie du matin pour arriver à 3 heures 37 à Poissy; c'est dur aussi et cependant je ne veux pas arriver dans la nuit. Il se peut donc que je parte le soir pour coucher à Rouen et partir de bonne heure pour arriver avant le déjeuner, cela me couperait le voyage en deux et ce serait moins fatigant, donnez-moi conseil.

J'espère que vous aurez votre visite demain, autrement il serait absolument nécessaire que vous alliez à Paris coûte que coûte.

Embrassez bien les enfants pour moi, mes amitiés à Marthe, pour vous mes constantes et meilleures pensées.

Votre

Claude Monet.

Document original.

332. À P. DURAND-RUEL

[Etretat], 18 fév. [1883]

Mon cher Monsieur Durand,

Vous seriez bien aimable de m'envoyer de suite les 500 francs. Je suis si dégoûté du temps qui persiste à être pitoyable que je voudrais partir mardi ou mercredi, car ce n'est pas une journée de plus qui me permettrait de terminer mes études et je vais avoir bien à faire en rentrant.

Avez-vous pu réussir mes commissions.

Je compte sur votre envoi.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

333. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le 18 février [1883]

Chère Madame,

Je n'ai pas eu le courage de travailler aujourd'hui, la boîte est restée fermée. J'avais l'esprit troublé à la pensée de cette journée et de ce que vous m'allez annoncer. J'ai passé toute ma journée dans une tristesse absorbante. Je viens de faire une promenade énorme et j'espère que la fatigue me forcera à dormir, car il me tarde d'être à demain matin.

Les enfants ont dû être bien heureux de voir leur père et je veux espérer que la journée se sera bien passée pour tout le monde.

J'attends toujours de l'argent et, si j'en reçois d'ici mardi, je partirai sans doute le jour même, à moins que je ne reprenne courage. Mais à quoi bon, pour une ou deux journées, et puis, je vais être si affairé dès mon arrivée.

Vous le voyez, je suis bien découragé et je ne puis vous le cacher. Ne manquez pas de me dire ce que vous aurez décidé, mais dites-moi toute la vérité.

Embrassez bien les enfants, mes amitiés à Marthe, pour vous mes meilleures pensées.

Votre

Claude Monet.

Document original.

334. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le 19 février [1883]

Chère Madame,

Pardonnez-moi de vous avoir tourmentée avec ma dépêche, mais je suis dans un tel état depuis quelques jours que je suis bouleversé et comme fou. Je sens bien que je vous aime plus que vous ne le supposez, plus que je ne croyais moi-même. Vous ne pouvez savoir ce que je souffre depuis dimanche matin, dans quelle anxiété j'étais d'avoir des nouvelles; vous pouvez alors juger de mon état quand, ce matin, j'ai reçu vos quatre lignes qui m'en disent certes plus que quatre pages détaillées. Je les ai bien lues et relues vingt fois chaque; je fonds en pleurs; est-ce donc possible, faut-il me faire à cette idée de vivre sans vous? Je sais bien, cependant, que je ne puis rien et ne dois rien dire contre ce que vous avez décidé hier, il me faut me soumettre n'ayant aucun droit, mais je suis malheureux, bien malheureux. Rien ne me fait. Bonnes ou mauvaises sont mes toiles, cela m'est bien égal. L'exposition est le moindre de mes soucis, c'est un coup de foudre que j'ai reçu dans ces quatre lignes, je suis atterré. Dans votre dépêche vous me dites de venir de suite; voulez-vous donc me quitter de suite? Que vous a-t-on dit, mon Dieu, que votre résolution soit prise ainsi?

Je veux partir bien loin, m'étourdir, me fatiguer, que suis-je? Puis-je avoir cœur à quelque chose?

J'ai voulu faire semblant d'aller travailler, essayer même, mais mes affaires sont restées à côté de moi sur le galet, sans que je songe seulement à ouvrir ma boîte; je restais à regarder bêtement les vagues, souhaitant que la falaise m'écrase.

Voilà ma pauvre chérie bien aimée, voilà dans quel état est celui qui, dites-vous quelquefois, ne vous aime plus comme autrefois.

Je serais déjà parti, mais je n'ai pas d'argent, j'ai télégraphié à Durand. En recevrai-je demain? Je ne sais. Je ne puis donc vous dire si je viendrai demain ou après, une dépêche vous prévendra. Si je pars demain, ce serait pour arriver à 11 heures et demie à Paris et à 1 heure et demie à Poissy.

Ecrivez-moi toujours, si je pars votre lettre me sera retournée.

Je vous aime, je puis bien vous le dire encore, n'est-ce pas.

J'embrasse les enfants, mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

335. À ALICE HOSCHEDÉ

Etretat, le 20 février [1883]

Chère Madame,

Je suis bien chagrin de votre dernière ligne, c'était votre fête et c'est moi qui ai seul manqué. Me pardonnez-vous? Vous savez que je ne suis pas l'homme des dates et Jean aurait dû au moins m'en prévenir. Je comprends alors combien doublement la fête était complète dimanche.

Vous m'avez mal compris, ma dépêche ne voulait pas dire que je ne voulais plus remettre les pieds à Poissy; mais votre lettre ne disait pas si on était encore à Poissy ou non, ni quand on devait partir. Votre silence ce matin encore, à cet égard, me fixe. Je serais venu vous voir de suite si j'avais eu l'argent, mais je tiens à ne pas me rencontrer avec M. Hoschedé.

Je comprends tout ce que vous me dites au sujet des enfants, c'est un sacrifice qu'il serait mal de vous demander. Quand je ne songe qu'à vous et moi, je trouve impossible de vivre l'un sans l'autre. Bref, il faut avant tout que je sache ce que vous avez dit et décidé, puis je déciderai de mon chef.

La vérité est que je souffre bien, que je veux vivre de toutes mes forces et que l'idée d'une séparation me rend fou.

Mes paquets sont prêts, je partirai demain matin, car Durand m'annonce son envoi pour demain sans faute. J'irai à 7 heures et demie à la poste pour partir de suite, j'arriverai à Poissy à 3 heures 37. Si Durand me faisait faux bond, je télégraphierais.

Malgré mon chagrin, quelle joie pour moi de penser que je vais vous voir. Si vous saviez quelles terribles journées je viens de passer.

A demain, je vous aime, mille baisers.

Document original.

336. À P. DURAND-RUEL

[Poissy, 5 mars 1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Vous allez me trouver bien ennuyeux et surtout bien difficile, bien exigeant, mais c'est qu'en dehors du four de mon exposition, qui est incontestable à présent, je souffre dans mon amour-propre et je tiens à montrer mes tableaux dans les meilleures conditions possibles, afin que les quelques personnes qui viennent voir mes toiles puissent les juger convenablement. Bref, je viens réclamer de vous qu'il soit mis des stores dans le salon du fond, car le soleil donnant sur les tableaux empêche totalement de les voir et je sais qu'aujourd'hui ils n'étaient pas posés (il était de toute importance que cela soit fait dès les premiers jours). Je regrette bien aussi qu'il ne vous soit pas possible d'exposer de mes toiles rue de la Paix, cela eût été pratique en ce moment, et vous pouviez trouver parmi les toiles que vous avez des choses possibles à exposer. Ce ne sont pas des reproches que je vous adresse, M. Durand, je sais votre courage et votre foi en nous; non, ce que je vous dis est dans notre intérêt commun et nous eussions bien mieux fait d'ajourner mon exposition que d'ouvrir ainsi. Vous voyez autrement que moi ou ne voulez pas voir, mais pour moi cette exposition est une catastrophe. Pourrons-nous continuer ainsi, puis-je encore vous demander de l'argent, je ne sais, je vois tout en noir.

Excusez-moi, mais faites poser des stores, cela c'est par respect pour mes tableaux.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Poissy, lundi soir.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 249.
Archives Durand-Ruel.*

337. À P. DURAND-RUEL

[Poissy], mardi 6 mars 83

Cher Monsieur Durand,

Je reçois votre lettre et vous remercie des paroles encourageantes que vous m'adressez. J'admire votre foi et votre confiance, mais sans les partager. Je trouve que lorsque l'on s'adresse au public et que l'on répond par le silence et l'indifférence, je trouve que cela est un insuccès. Je fais quant à moi fort peu de cas de l'opinion des journaux, mais il faut bien reconnaître qu'à notre époque, on ne fait rien sans la presse, et je vous affirme que si les camarades dont vous me parlez trouvent le silence des journaux de peu d'importance pour moi, je vous certifie qu'ils sauront bien s'assurer de leur concours quand le tour de leur exposition viendra, et ils auront raison, car il est hors de doute que cela excite la curiosité publique et, pour ma part, il n'est pas une personne qui ne me parle de ce silence et ne le déplore. Il n'y a plus rien à y faire à présent. Je souhaite pour vous et pour moi que quelques amateurs soutiennent cela à un quart de succès, succès d'amis, mais ce n'est pas encore cette fois un bien grand pas de fait, et pour ma part je serai très rebelle pour longtemps à de nouvelles tentatives.

Comme je vous l'ai écrit hier, je suis bien inquiet et je n'ose vous parler d'argent, et cependant j'en ai un terrible besoin en ce moment. Je suis effrayé de la quantité de toiles que vous avez de moi: si vous ne les vendez pas, est-il possible de vous encombrer davantage? Je suis effrayé et bien inquiet car enfin on ne peut vivre sans argent.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 250.

Archives Durand-Ruel.

338. À P. DURAND-RUEL

[Poissy], 7 mars 83

Cher Monsieur Durand,

Si vous le pouvez, vous m'obligerez bien de me faire envoyer de suite un peu d'argent car je suis tout à fait gêné et ne puis attendre. Je ne tiens pas à venir à Paris en ce moment, je n'y pourrai que constater mon insuccès et voir des gens me causant de cela, les uns avec joie, les autres le déplorant. Je préfère rester dans mon coin avec mes soucis, car vous avez beau dire et vouloir me remonter, je ne vois pas les choses comme vous, et je suis certain que cette fatale exposition me retardera au lieu de m'avancer d'une ligne. Car vous avouerez que s'il ne nous faut compter que sur les gens de goût, ce sera long et il vaudrait mieux renoncer à la lutte; voyez le peu de progrès fait depuis que nous sommes sur la brèche. Je ne doute pas que les prochaines expositions ne vous soient plus profitables; mes amis auront l'avantage de profiter de l'expérience faite à mes dépens, et [je] le souhaite bien pour vous et pour eux. Quant à moi, je suis très touché de cette indifférence à laquelle je n'étais pas habitué. Lorsque dans les journaux nous étions critiqués, insultés souvent, on savait bien nous dire que cela prouvait notre valeur, qu'autrement on ne s'occuperait pas de nous. Alors que penser aujourd'hui de ce silence?

Ne croyez pas que j'aspire à voir mon nom dans les journaux. Je suis bien au-dessus de cela et je me moque de l'opinion de la presse et des soi-disant critiques d'art, tous plus bêtes les uns que les autres. Non, au point de vue artistique cela ne change rien, je sais ma valeur, et suis plus difficile pour moi que n'importe qui. Mais c'est au point de vue commercial qu'il faut voir les choses. Et ne pas reconnaître que mon exposition a été mal annoncée, mal préparée, c'est ne pas vouloir voir la vérité. Il fallait à tout prix s'assurer d'avance le concours de la presse, car même les amateurs intelligents sont sensibles au plus ou moins de bruit que font les journaux. Je n'ai pas, croyez-le bien, l'ambition d'être populaire et n'aspire pas à faire le bruit des aquarellistes et autres, mais je trouve que nous ne sommes pas assez connus, et que l'on ne voit pas assez nos tableaux. Par conséquent, faisant de temps en temps une exposition, il était de toute nécessité de le faire bien savoir. Mais je dois bien vous ennuyer avec mes lamentations. Il me faut finir ma trop longue lettre comme je l'ai commencée: en vous reparlant d'argent dont on ne peut se passer... tout en vous priant de m'envoyer de suite un peu, il m'en faudrait un peu plus pour la semaine prochaine. J'ai depuis quelque temps ajourné des paiements. Si je ne m'exécute, je vais avoir bien des ennuis. 1500 francs me donneraient la tranquillité. Pourriez-vous me les donner d'un seul coup pour le courant de la semaine prochaine.

Si vous ne le pouviez pas, je serais obligé de vendre à l'un ou à l'autre, et certes cela serait, je crois, mauvais d'être obligé de solliciter les amateurs, en ce moment surtout. Vous comprendrez mon inquiétude et combien je suis désireux que vous puissiez me donner cette somme.

Excusez cette longue lettre et ne m'en voulez pas de mon abattement.

Votre dévoué

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 250-251-252 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

339. À P. DURAND-RUEL

[Poissy], Villa Saint-Louis, 8 mars 83

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Ce n'est pas mardi l'ouverture de l'exposition japonaise, mais demain lundi. C'est donc demain que je viendrai en revenant de Vernon vers 5 heures et demie. J'espère qu'il vous sera possible de me remettre ce que vous m'avez promis, devant retourner le mardi à Vernon pour terminer et arrêter ma maison.

A demain, votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

340. À P. DURAND-RUEL [Poissy], Villa Saint-Louis, 19 mars [1883]

Cher Monsieur Durand,
Obligé d'envoyer un dessin à Paris, je profite de mon commissionnaire pour vous demander ce que vous m'avez fait espérer pour aujourd'hui, vous priant aussi de me dire s'il y a quelque chose de neuf à l'exposition. Vous pouvez remettre les fonds au porteur.

Votre tout dévoué Claude Monet.

Remettez également les mesures [illisible].

Document original. Archives Durand-Ruel.

341. À UN JOURNALISTE Villa Saint-Louis, Poissy

Monsieur,
C'est seulement aujourd'hui que je lis votre bienveillant article paru dans le *Journal de Paris*¹ sur mon exposition.

Permettez-moi donc, bien que tardivement, de vous en témoigner tous mes remerciements. J'y suis doublement sensible que bien peu parmi les critiques ont le courage de me défendre, ou du moins d'écrire ce qu'ils pensent. Mais comme vous le dites si bien, il faudrait d'abord apprendre à voir la nature, alors on pourrait voir et comprendre ce que nous voulons faire.

Mille fois merci, Monsieur, et croyez à mes meilleurs sentiments.

Votre bien dévoué Claude Monet.

21 mars 83.

¹ Le *Journal de Paris* ne consacre aucun article à l'exposition de Monet. Quatre lignes dans une chronique de J. de Tarade, *Au cercle des Mirlitons*, parue le 4 mars 1883, ne justifient pas les remerciements qui s'adressent peut-être à Foucaud du *Gaulois*.

M.L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 79.

Manuscrits Bibliothèque du Louvre.

342. À PH. BURTY Villa Saint-Louis, Poissy, 22 mars 83

Mon cher Burty,

Il y a bien longtemps que je voulais vous offrir quelque chose de moi en souvenir des articles que vous m'avez consacrés dès mes débuts. J'aurais préféré que vous puissiez choisir vous-même, mais, toujours éloigné de Paris, il vous est difficile de vous absenter. Acceptez donc la petite toile que je vous envoie, c'est peu de chose, comme une sorte de croquis à l'huile mais qui vous plaira, j'espère.

Je me suis permis l'autre jour de vous écrire au sujet du compte rendu que vous désiriez faire de mes expositions et pour lequel vous m'aviez demandé des renseignements, parce que votre article pouvait être utile à ma cause ainsi qu'aux efforts que fait depuis si longtemps M. Durand-Ruel pour faire arriver notre peinture.

Si vous ne m'en aviez pas témoigné l'intention, je ne me serais pas permis, croyez-le, de solliciter de vous cet article, comprenant qu'avant tout le critique doit être libre de parler ou de se taire, de critiquer ou de louer.

Je pense que des circonstances vous ont empêché de mettre votre désir à exécution et je le regrette sincèrement.

Croyez-moi, mon cher Burty, votre tout dévoué Claude Monet.

M.L. Proietti, « Lettère di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 80.

Manuscrits Bibliothèque du Louvre.

343. À E. BERGERAT [Poissy, c. 26 mars 1883¹]

[Il le remercie pour un article aimable et courageux inséré dans Le Voltaire.]

¹ Monet semble avoir écrit 25 mars, date erronée, l'article d'Emile Bergerat ayant été publié dans *Le Voltaire* du lundi 26 mars 1883.

Charavay, n° 135.

344. À P. DURAND-RUEL [Poissy], 5 avril 83

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je reçois votre lettre et suis bien désolé de ne rien recevoir, car je suis absolument sans un sou; je n'aurais même pas pu venir aujourd'hui à Paris, faute d'argent; mais je suis d'autant plus désolé que je ne puis rien faire. Je comptais me mettre aujourd'hui en campagne pour trouver une maison, car dans dix jours il nous faudra quitter Poissy. Tout cela me rend bien soucieux, car pendant ce temps je ne travaille pas du tout, cela depuis longtemps et j'en suis las. Si j'étais installé dans un endroit fixe, je pourrais au moins peindre et faire contre [mauvaise] fortune bon cœur, mais il nous faut partir, n'ayant encore rien terminé. Cela me tourmente au-delà du possible, en présence du peu d'argent que vous pouvez me donner. Que faire? Je n'en sais vraiment rien. Cependant il me faut vous parler franchement, quoi qu'il m'en coûte, et je vous demande de me répondre de même.

Je viens de faire mes comptes de ce que j'ai à payer ici pour partir et de ce qu'il nous faut tant pour déménagement, installation nouvelle, y compris location, qu'il faut toujours payer d'avance. Cela monte à 4000 francs en dehors des 500 francs que vous m'annoncez pour demain. Vous sera-t-il possible de me donner cela en deux fois: 2000 pour le 10 courant et 2000 pour le 14, veille de notre départ. J'ai grand-peur que non. Alors que me restera-t-il à faire, si ce n'est de m'adresser à Faure qui, victorieux, m'enverra peut-être promener. Je vous assure que je suis bien inquiet et je voudrais tant me remettre au travail. Envoyez-moi donc ce que vous me promettez pour demain et dites-moi bien franchement si ce que je vous demande est dans la mesure du possible pour vous et si j'y puis compter. Dites-moi aussi si, une fois installé, je pourrai compter sur vous, car je voudrais arriver à ne plus être ainsi toujours en route,

ce qui est une énorme perte de temps qui m'empêche de travailler. Je voudrais, une fois installé, ne venir à Paris qu'une fois par mois à date fixe. J'attends anxieusement votre réponse. Si vous ne pouvez pas, je tâcherai de me retourner pour le mieux et comme je pourrai, en somme.

Demain et après, je me mets en route jusqu'à ce que j'aie trouvé pays et maison à ma convenance.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Document original. Archives Durand-Ruel.

345. À P. DURAND-RUEL [Poissy], 6 avril 1883

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je viens de recevoir votre lettre et le mandat de 80 francs. Je suis très fâché de vous tracasser ainsi, mais le temps presse et j'ai absolument besoin d'être fixé, autrement je n'aurai jamais le temps de me retourner. Votre proposition de billets me paraît impossible et pour vous-même je crois que cela n'est pas bon; et avant tout je ne veux pas que vous vous mettiez dans l'embarras. Répondez-moi donc sans faute ce soir et catégoriquement, si vous ne pouvez pas il faudra bien que je me mette en campagne et que je trouve ailleurs.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

P.-S. — Je pars pour Vernon.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 253.

Archives Durand-Ruel.

346. À P. DURAND-RUEL Villa Saint-Louis, Poissy

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je suis encore à Poissy, mais dans les paquets jusqu'au cou. Toute la semaine nous allons être en déménagement, je viens donc vous prier de ne pas manquer de me faire parvenir les deux autres mille francs comme c'est convenu. Peut-être viendrai-je à Paris mardi, mais rien n'est moins sûr. Je suis continuellement sur la route de Vernon et ne puis par conséquent pas savoir à l'avance ce que je ferai le lendemain, c'est pourquoi je vous demande de me faire cet envoi de suite, si vous le pouvez.

Tout cela va faire bien de l'argent que je vous devrai, mais une fois installé j'espère faire des chefs-d'œuvre, car le pays me plaît beaucoup.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Ce 15 avril 83.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 253-254.

Archives Durand-Ruel.

347. À P. DURAND-RUEL [Poissy], dimanche 22 avril [1883]

Cher Monsieur Durand,

Mon affaire avec la propriétaire s'est enfin terminée sans procès, mais grâce surtout à la menace que je lui ai faite de la poursuivre. Seulement elle exige une indemnité de 200 francs. J'aime donc mieux la payer et m'en aller bien vite. Je commande ma voiture pour demain, mais il me faut vous demander sans faute pour demain 1500 francs. Je viendrai dans la journée pour cela.

Je suis dans les paquets jusqu'au cou, mais suis très content de ce résultat, car j'avais bien peur d'un procès qui aurait pu traîner en longueur.

A demain.

Tout à vous,

Claude Monet.

Document original. Archives Durand-Ruel.

348. À P. DURAND-RUEL [Poissy], dimanche matin, 29 avril [1883]

Mon cher Monsieur Durand,

Notre déménagement n'est pas encore terminé. Depuis huit jours, il n'est sorte de difficultés que je n'ai eue. Enfin, je pars ce matin pour Giverny avec quelques-uns des enfants. Mais nous sommes tellement à court d'argent que Mme Hoschedé ne peut partir et il faut qu'elle quitte la maison demain avant dix heures. Je viens donc vous prier de remettre au porteur un ou deux billets de cent francs, selon que cela vous sera possible, et de m'en adresser autant à moi directement à Giverny, par Vernon, Eure, car nous serons là sans un sou. Je compte bien sur vous.

Excusez-moi bien auprès de Pissarro, car dans tout cela il m'est impossible de songer venir à Paris avant d'être installé et je vous assure que cela m'ennuie bien. Qu'il ne m'en veuille pas.

Merci d'avance.

Tout à vous,

Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 254 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

349. À P. DURAND-RUEL Giverny, 1^{er} mai [1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,

J'apprends à l'instant la terrible nouvelle de la mort de notre pauvre Manet. Son frère compte sur moi pour tenir un des cordons. Il me faut être à Paris demain soir et me faire faire un habit de deuil.

Si ma lettre ne se croise pas avec une de vous contenant de l'argent, je compte absolument sur votre obligeance pour m'adresser de suite à Giverny un mandat télégraphique payable à Vernon. Je compte bien sur vous.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

J'écris à Auld-Reekie le tailleur de la rue des Capucines, pour qu'il me fasse un habit pour jeudi matin. Voulez-vous me rendre le service d'y passer et de vous assurer qu'il sera fait pour jeudi matin. En cas contraire, je vous demande de m'en prévenir par dépêche à Giverny, par Vernon.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 254 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

350. À P. DURAND-RUEL Giverny, 2 mai [1883]

Cher Monsieur Durand,
Je reçois votre lettre contenant un billet de cent francs. Je pars demain matin, première heure. Serai chez vous, rue de la Paix, 9 heures et demie. Compte sur vous pour avoir un peu d'argent. J'en aurai besoin de suite pour payer habit. Je suis bien chagrin de la perte de notre pauvre Manet.

Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

351. À P. DURAND-RUEL [c. jeudi, 3 mai 1883]

Cher Monsieur Durand,
J'espérais vous revoir au boulevard de la Madeleine. J'ai dû repartir sans *un sou* dans ma poche. Je vous supplie donc de ne pas manquer de m'envoyer demain un billet, 300 ou 400 francs. Nous nous sommes installés mais sans la moindre provision et sans argent. Je compte sur vous n'est-ce pas ?

Tout à vous, Claude Monet.
Paris, 6 h^{res} soir.

Document original, Archives Durand-Ruel.

352. À P. DURAND-RUEL Giverny, 7 mai 83

Cher Monsieur Durand,
Je ne vous ai pas accusé réception de votre envoi de 200 francs que j'ai reçu samedi, parce que j'attendais l'autre envoi que vous m'annonciez pour le lendemain. N'ayant rien reçu, je pense et vous demande de ne pas manquer de me l'adresser sans faute pour demain, au cas où il ne se croiserait pas avec cette lettre. Je sais que tout cela fait bien de l'argent que je vous demande, mais nous rattraperons cela vite, dès que je vais être tout au travail.

On ne se doute pas combien il faut de choses quand on s'installe à nouveau. Je devais conduire ce matin mon fils à sa pension de Vernon, mais devant payer sa pension trois mois d'avance, je suis obligé d'attendre que vous m'envoyiez de l'argent. Je suis enchanté du pays et j'espère qu'une fois installé vous m'y viendrez voir.

Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

353. À P. DURAND-RUEL Giverny, 12 mai 83

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je m'empresse de vous accuser réception de votre lettre contenant un billet de 500 francs dont je vous remercie.

Tout à vous, Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

354. À DURET Giverny, 20 mai 1883

... Je suis dans le ravissement, Giverny est un pays splendide pour moi.
[*Mais il n'a pas encore travaillé, trop occupé à s'installer*]
... j'avais tant de choses, des toiles par centaines, qu'il m'a fallu beaucoup de temps.

[*Il voudrait être renseigné sur ce qui se passe à Paris*]
... en fait d'art. L'exposition Pissarro marche-t-elle et Durand est-il content ? Vous me direz aussi l'effet obtenu par notre exposition à Londres.

[*Enfin il voudrait savoir à qui il doit rendre*]
... une somme d'argent que Manet m'avait prêtée.

Vente, Drouot, Paris, 6 mai 1966, n° 181.

355. À P. DURAND-RUEL Giverny, 31 mai 83

Cher Monsieur Durand-Ruel,
C'est encore moi qui viens vous relancer. Je sais cependant qu'aujourd'hui est jour d'échéance pour vous, mais c'est que je ne puis me passer d'argent. Je vous avais demandé l'autre jour 300 à 400 francs, mais, vu le retard, j'en aurai besoin de plus. Comme je vous l'ai dit, ici, on n'a pas de crédit et sans argent on est bien embarrassé, d'autant plus que les premiers mois sont toujours plus coûteux quand on arrive dans un pays. Je compte donc bien sur vous pour me faire un envoi sérieux par retour du courrier.

J'espère que l'exposition Sisley s'est ouverte avec succès. Qu'il veuille bien m'excuser de ne pas m'y trouver, mais cela m'est assez difficile en ce moment. Je devais même venir à Paris voir Duret avant son départ et j'ai peur que cela me soit impossible. J'ai tant perdu de temps depuis plusieurs mois qu'il faut que je me rattrape.

J'attends impatiemment de vos nouvelles.
Votre tout dévoué Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 255 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

356. À P. DURAND-RUEL [Giverny], 5 juin 83

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 200 francs. Ne manquez pas, je vous en prie, de m'envoyer demain une forte somme. Je ne sais comment me retourner avec d'aussi petites sommes.

J'ai été obligé de me faire construire au bord de la Seine un hangar pour abriter mes bateaux et déposer mes chevalets et toiles. Cette construction est terminée, il me faut la payer, je compte donc bien sur votre promesse. Je n'ai pas voulu vous dire que vous vouliez m'abandonner, mais je croyais qu'en ce moment ce serait au-dessus de vos forces.

Dès que j'aurai quelque chose de bien, je vous l'enverrai. Maintenant je vais pouvoir ne plus penser qu'à la peinture, car j'ai été bien dérangé par l'organisation de mes bateaux : la Seine n'étant pas tout près de la maison il m'a fallu les mettre en sûreté ; puis j'ai eu le jardinage qui m'a un peu absorbé, afin de récolter quelques fleurs pour peindre dans les mauvais jours.

Enfin tout cela est fini, je ne vais plus quitter mes pinceaux et je pourrai vous donner des choses qui vous plairont.

En attendant, je vous demande de ne pas m'oublier, car la tranquillité est la première chose pour bien travailler.

Votre tout dévoué Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 255 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

357. À PISSARRO Giverny, [juin 1883]

Mon cher ami,
Vous savez sans doute que je ne suis pas venu à Paris depuis plus d'un mois, j'avais pensé pouvoir y venir pour l'inauguration de l'exposition Sisley, mais j'ai tant perdu de temps depuis plusieurs mois, que j'ajourne encore mon voyage.

Je viens donc vous demander de me donner quelques nouvelles au sujet des affaires, de celles de Durand ainsi que des nôtres, car j'ai beau en demander à Durand, ses lettres sont rarement longues et il n'y répond pas positivement. Vous qui allez plus fréquemment à Paris et qui voyez beaucoup de monde, vous devez savoir ce qu'il en est. Vous seriez bien aimable de me renseigner un peu et de me dire ce qu'il en est au juste, car, éloigné et solitaire, on se tourmente quelquefois à tort.

Enfin, quel est le résultat de nos expositions ? Avez-vous vendu, vous ou Durand. Et à Londres ? Je ne vous cache pas que j'ai un peu d'inquiétude non pas pour l'avenir, si j'étais certain que Durand puisse tenir, mais pour le présent, et pour Durand lui-même, car je vois qu'il a bien du mal à donner de l'argent en ce moment ; dites-moi donc votre avis.

Comment va l'exposition Sisley ? Il me semble que par le temps magnifique qu'il a fait, le monde a dû fuir Paris.

En m'écrivant, dites-moi aussi vers quelle époque vous allez à Paris, afin que si j'y puis aller, nous puissions nous y rencontrer.

Je suis très content d'être ici, pays superbe ; et vous, avez-vous trouvé ?
Poignée de main de votre vieil ami Claude Monet.

*Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 105.
Document original.*

358. À P. DURAND-RUEL [Giverny], ce 10 juin 83

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu hier votre lettre chargée contenant 200 francs. Je vous en remercie, mais comme je vous le disais dans ma dernière lettre, ces petites sommes ne me servent qu'à patienter un peu, car, pendant cela, mes besoins s'accumulent.

Vous terminez votre lettre en me recommandant de travailler. A vous parler franchement, ces soucis et ces inquiétudes perpétuelles me découragent et je ne puis rien faire.

Je sens que j'ai fait une sottise de me fixer si loin. J'en suis désespéré. Vous me dites que vous me ferez un envoi demain lundi, mais si l'on vous remet encore, que faire alors ? Je vous en prie, parlez-moi franchement.

Tout à vous, Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 256 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

359. À P. DURAND-RUEL Giverny, 12 juin [1883]

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 300 francs.
Il ne faut pas m'en vouloir de me laisser aller au découragement. J'ai toujours peur et de vous ennuyer et puis, comme je vous l'ai dit, que mes demandes d'argent soient une charge pour vous.

J'ai certainement confiance en vous et je sais tout votre dévouement à notre cause. Je vous assure que je n'en ai jamais douté et je serais désolé que vous croyiez le contraire. Si je me décourage facilement, vous savez aussi que je me remonte de même.

Votre tout dévoué Claude Monet.

En m'envoyant votre prochain envoi, tâchez de me donner mon compte.
*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 256 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu hier votre lettre contenant un mandat-poste de cent francs, dont je vous remercie. Je vois que vous avez bien des ennuis. Je souhaite bien que vous puissiez réussir dans vos nouvelles combinaisons. J'espère aussi qu'enfin vous allez pouvoir recevoir ce que vous attendez depuis si longtemps et que demain, si ce n'est aujourd'hui, vous pourrez m'envoyer de l'argent, car vous n'imaginez pas comme je suis gêné. Pour comble de malheur, il y a eu, ces jours derniers, un vol commis à la poste de Vernon et M^{me} Hoschedé a perdu un billet de 200 francs qui lui était adressé par lettre recommandée. Nous avons bien du mal et je compte toujours sur un envoi sérieux pour nous remettre à flot.

Amitiés et compliments de votre tout dévoué
Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 256-257 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

Cher Monsieur Durand,
J'étais dehors hier à l'heure du facteur et ce n'est que ce matin que je puis avoir votre lettre chargée contenant un billet de mille francs dont je vous remercie bien ainsi que du mandat-poste de cent francs, que j'avais reçu avant-hier.

Je tâcherai selon votre désir de vous terminer quelques anciennes toiles, mais croyez-vous qu'il soit bon de nous colporter tant que cela en province et à l'étranger, tant que nous ne serons pas plus admis que cela à Paris? Votre idée d'entente avec Petit me paraît être plus pratique, mais voudra-t-il jamais se prêter à cela? Enfin il faut espérer.

Je tâcherai de vous apporter quelque chose ou de vous l'envoyer, mais je voudrais bien avoir mon compte afin de savoir au juste où j'en suis avec vous comme argent.

Compliments de votre tout dévoué
Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 257 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

Cher Monsieur Durand,
Je reçois votre lettre. Je suis très bien portant, fort heureusement. C'est donc par pure paresse d'écrire que j'avais un peu négligé de donner de mes nouvelles à mon frère, mais je viens de réparer ma faute.

Je travaille, mais pas comme je le voudrais, et cela me rend toujours de méchante humeur après moi.

Le pays est superbe et jusqu'à présent je n'ai pas su en tirer parti. J'ai du reste été si longtemps sans peindre que forcément il me faut gâter quelques toiles avant d'en réussir, et puis il faut toujours un certain temps pour se familiariser avec un pays nouveau. Aussi ne faut-il pas désespérer si je ne vous envoie rien. Je suis difficile, et ce que je vous donnerai n'en sera que mieux. Êtes-vous un peu plus content et avez-vous conclu quelque arrangement avec Petit?

Puis-je aussi vous demander un peu d'argent. J'aurais besoin pour samedi prochain de 300 francs. Je serais bien content si vous pouviez me les adresser le vendredi pour que je les reçoive le samedi matin sans faute.

Je vous demande même de vouloir bien m'envoyer le détail de mon compte.

Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué
Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 257-258 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous accuse réception de votre envoi de cent francs et vous prie de ne pas manquer de m'envoyer une assez grosse somme, car je suis tout à fait en retard ici et fort gêné. Je compte donc bien sur vous pour le commencement de la semaine, le plus tôt possible.

Tout à vous,
Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs, que j'ai reçu hier et je viens vous demander si vous le pouvez de vouloir bien m'adresser tout de suite cent francs. J'avais compté sans une petite tuile qui m'est survenue et j'ai dû donner aussitôt ce que j'ai reçu de façon que je suis sans le sou. Vous me ferez donc bien plaisir en m'envoyant cela par retour du courrier.

Merci d'avance.
Tout à vous,
Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 200 francs dont je vous remercie. Je compte bien sur vous pour la semaine prochaine, 500 francs. Si vous le pouvez, envoyez-les vendredi, afin que je les reçoive le samedi matin.

Je vous enverrai prochainement les vues d'Étretat, vous pouvez y compter.

Je réclame aussi mon compte.

Tout à vous,
Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 258 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu votre envoi de 200 francs. Je vous remercie mais serai bien aise si, comme vous me le dites, vous pouvez m'envoyer 500 pour mardi.

Cette semaine, sans faute, vous recevrez une caisse de tableaux. Il fait très mauvais depuis quelques jours et j'en profite pour travailler à l'intérieur et vous finir le plus de toiles possible, mais cela n'est pas aussi facile que vous pensez, tenant avant tout à vous donner des choses dont je sois satisfait.

Enfin vous en recevrez toujours un certain nombre, car il faut que, tout en vous demandant de quoi vivre, je me rattrape et me libère de ce que je vous dois.

Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué
Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 258 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

Cher Monsieur Durand,
J'envoie ce soir à Vernon pour vous être expédiée demain une caisse contenant sept tableaux dont ci-joint le détail. Je vous ai fait un peu attendre, mais je vous dirai que ces retouches qui n'ont l'air de rien faire sont bien plus difficiles qu'on croit, et j'ai eu beaucoup de mal. Enfin j'espère que vous serez satisfait de cet envoi. J'ai suivi votre conseil et j'ai pu faire d'assez bonnes choses de toiles que je considérais perdues. J'aurais voulu vous envoyer quelque chose d'ici, mais le temps a été trop mauvais. D'ici huit à dix jours, je vous enverrai d'autres toiles. Je préviens mon marchand de couleurs de faire porter chez vous des toiles blanches que vous voudrez bien faire mettre dans ma caisse et me la retourner aussitôt, en l'adressant à mon nom en gare de Vernon... Je compte bien recevoir un envoi d'argent pour demain samedi.

Compliments de votre tout dévoué
Claude Monet.

<i>Coucher de soleil à Etretat, l'hiver</i>	600 [francs]
<i>Étretat</i>	600
<i>La Manneporte (Étretat)</i>	600
<i>Bateaux de pêche (Étretat)</i>	500
<i>Gros temps (Étretat)</i>	500
<i>Un parc de pêche (Pourville)</i>	600
<i>Marée montante près Pourville</i>	600

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 259 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu votre envoi de 200 francs dont je vous accuse réception. J'espérais mieux, car vous m'aviez promis 500 francs pour mardi passé. Si vous pouvez me faire cet envoi demain ou après, vous me rendez service.

Quant à la caisse elle n'a pu partir hier comme je vous l'avais écrit, parce qu'au moment de signer l'une des toiles, j'ai fait quelque retouche maladroite qu'il m'a fallu réparer.

Elle partira demain lundi de bonne heure, vous la recevrez sans doute le soir ou mardi matin.

Je vous recommande d'y faire attention, car une ou deux toiles seront fraîches encore.

Tout à vous,
Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 259-260 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu ce matin votre envoi de 500 francs dont je vous remercie. J'ai aussi reçu la caisse de toiles.

Il fait un temps affreux, c'est désolant, cependant j'espère bien vous faire un envoi de tableaux d'ici quelques jours. Je compte faire une petite excursion de quelques jours sur la Seine, j'y compte faire quelque chose.

Votre tout dévoué
Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 260 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

370. À P. DURAND-RUEL Giverny, 21 août 83

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de deux cents francs dont je vous remercie.
Je n'ai pas encore pu vous faire un envoi de tableaux, parce que mes toiles sont de tailles différentes, et par conséquent difficiles à mettre dans une seule caisse. J'attends donc quelques jours encore.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

371. À P. DURAND-RUEL Giverny, 26 août 1883

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs que j'ai reçu hier.
Je travaille beaucoup par ce beau temps, aussi ne vous impatientez pas trop. J'espère pouvoir terminer un certain nombre de toiles d'ici peu et je vous les apporterai sans doute moi-même. Je pense aussi à vous terminer quelques toiles d'Étretat, je le ferai à la première journée de temps pluvieux. Enfin je pense à tout ce que vous me demandez.
Mille amitiés.
Votre tout dévoué Claude Monet.
*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 260 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

372. À P. DURAND-RUEL Giverny, 2 septembre 1883

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs mais je regrette bien que vous ne soyez pas venu me les apporter vous-même, vous auriez vu ce que j'ai en train et le mal que je me donne. Comme je vous l'ai déjà écrit, il vous faut un peu de patience ayant beaucoup de choses de commencées. Tout cela se terminera à peu près en même temps et je pourrai vous faire un envoi sérieux. Je fais des fleurs, mais cela me donne beaucoup de mal. Enfin je travaille à force et j'espère bien arriver à un bon résultat.
Tout à vous, Claude Monet.
*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 260-261 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

373. À P. DURAND-RUEL Giverny, 6 septembre 1883

Cher Monsieur Durand,
Voilà une série de mauvais temps qui va un peu me retarder pour terminer mes paysages, mais ne vous désolés pas trop, car je travaille quand même, me sentant dans une bonne veine. Je crois être parvenu à comprendre de quelle façon je devrais faire vos panneaux de salle à manger. Je viens d'en faire plusieurs du plus grand, qui, j'espère, vous plairont et si le mauvais temps persiste j'en veux faire une bonne partie. Jusqu'à présent je n'avais pas compris comment je devais les faire et cela ne me disait rien, je l'avoue. Maintenant vous pouvez être sûr de les avoir tous pour la fin de la saison. Si vous pouvez disposer de votre journée, dimanche, je serais très content de vous montrer tout cela; je dis dimanche ou un autre jour si cela vous va mieux. Répondez-moi donc par un petit mot et de toute façon tâchez de me faire un envoi de fonds pour samedi matin, jour de paye.
Tout à vous, Claude Monet.
*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 261 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

374. À DE BELLIO Giverny

Mon cher Bellio,
Vous n'ignorez pas que je n'ai pas mis les pieds à Paris depuis plus de quatre mois. Je vous avais écrit, il y a déjà un bon bout de temps, que j'espérais venir vous voir sous peu, mais esclave du travail et surtout du temps, qui n'a pas toujours pitié du pauvre peintre, je suis toujours à Giverny. Je pensais cependant venir à Paris ces jours-ci et voilà que la pluie m'empêche de terminer quelques toiles que je voulais apporter à Durand. Mon voyage est donc retardé encore. Aussi viens-je vous dire que je ne vous oublie pas et vous demander de vos nouvelles.
Votre tout dévoué Claude Monet.
6 sep^{bre} 83.
*R. Niculescu, «G. de Bellio, l'ami des impressionnistes», in: «Revue roumaine d'Histoire de l'Art», t. I, n° 2, 1964, p. 251.
Archives Durand-Ruel.*

375. À P. DURAND-RUEL Giverny, 23 septembre 1883

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs que j'ai parfaitement reçu samedi, j'ai aussi reçu la caisse de vases. Bien qu'ils soient un peu grands, je pense pouvoir m'en servir car depuis votre visite j'ai surtout travaillé dehors par ce beau temps. Je me donne beaucoup de mal, mais je suis toujours bien loin de ce que je voudrais faire.
Je compte venir bientôt à Paris. Je vais cette semaine m'occuper de nettoyer et de signer les toiles que je vous destine et je vous les apporterai.
Amitiés de votre tout dévoué Claude Monet.
*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 261-262 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

376. À P. DURAND-RUEL Giverny, 28 sep^{bre} 83

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 300 francs, en date du 27 courant.
Je vous remercie.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

377. À P. DURAND-RUEL Giverny, 18 oct^{bre} 83

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs que je viens de recevoir, mais je vais être obligé de vous en redemander pour après-demain, samedi, jour de paie. Comme vous savez, j'espérais recevoir les 300 francs d'aujourd'hui samedi passé, car j'étais rentré de Paris sans le sou. Donc si c'est possible, je compte encore sur vous pour m'adresser 200, sinon 300 demain pour les recevoir samedi matin.
Comme vous dites, il a fait très beau pendant quelques jours, mais je n'en ai pas profité. Je me suis tant et tant acharné après vos panneaux que cela m'absorbe et que je ne puis faire autre chose, et cela me donne un mal de tous les diables. Depuis mon retour, j'en ai fait six que j'ai dû détruire, un seul à mon goût a survécu. J'en suis malade, mais il faut que je m'en sorte car je ne pourrai rien faire d'autre en même temps.
Il se peut que j'aie aussi à Rouen dimanche. Mon frère, auquel je promets depuis si longtemps d'aller le voir, a vu Pissarro et m'attend ces jours-ci. Peut-être alors nous rencontrerons-nous chez Pissarro.
Ne vous impatientez pas trop. Je me donne beaucoup de mal et vous aurez tous vos tableaux bientôt. L'important c'est qu'ils soient bons, n'est-ce pas?
A bientôt, peut-être à dimanche à Rouen. En tout cas, j'attends votre lettre pour samedi.
Votre tout dévoué Claude Monet.
*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 262 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

378. À P. DURAND-RUEL Giverny, 30 oct^{bre} 83

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 300 francs que j'ai reçu ce matin, ainsi que de celui de samedi dernier de 300 francs également. Je vais vous faire un envoi de tableaux d'ici quelques jours. Je travaille à vos panneaux qui me donnent bien du mal.
En hâte, tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

379. À P. DURAND-RUEL Giverny, 7 nov^{bre} 83

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous annoncer que je vous enverrai vendredi prochain, c'est-à-dire après-demain, une caisse de tableaux que vous recevrez le samedi. Je compte sur vous pour samedi, car je suis tout à fait à sec. Aussi, si vous le pouvez, vous serez bien aimable de me faire un envoi plus fort à la fin de la semaine prochaine. J'espère venir à Paris et vous apporterai les nouveaux panneaux que j'ai finis.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

380. À P. DURAND-RUEL Giverny, 9 novembre 1883

Cher Monsieur Durand,
Ainsi que je vous l'ai annoncé, vous recevrez demain une caisse de tableaux dont ci-inclus la liste. J'espère qu'ils seront à votre goût.
Ils sont un peu frais, je vous recommande d'y faire attention.
Votre tout dévoué Claude Monet.

N° 1. Paysage sur la côte à Varengeville	600 francs
N° 2. Aiguille d'Étretat (marée basse)	500
N° 3. Église de Vernon	600
N° 4. Le bord de l'eau à Vernon	500
N° 5. Côte de N.-D.-de-la-Mer au bord de la Seine	600
N° 6. Paysage à Port-Villez	500
N° 7. Soleil couchant (Étretat)	600

*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 262-263.
Archives Durand-Ruel.*

381. À P. DURAND-RUEL Giverny, 10 nov^{bre} 83

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 300 francs dont je vous remercie. Si vous pouvez m'en envoyer un peu au commencement de la semaine, vous me rendrez bien service, car j'ai à payer quelques petites choses en retard et des achats d'hiver. Tâchez donc, vous serez bien aimable.
Vous avez dû recevoir mes tableaux. Pour les autres panneaux, je vous les apporterai sans faute à la fin de la semaine ou un peu plus tard au commencement de l'autre. Mais n'en faites pas placer avant que je ne vienne, désirant choisir ceux qui doivent aller ensemble à chaque porte.
Votre tout dévoué Claude Monet.
*L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 263 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

382. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 21 nov^{bre} 83

Cher Monsieur Durand,

Je vous accuse réception de votre lettre chargée contenant 500 francs ainsi que de l'envoi de 100 francs que vous m'avez fait samedi dernier. Je vous en remercie beaucoup.

Je travaille toujours comme un acharné aux panneaux, j'ai dû encore recommencer un, mais je suis plus satisfait aujourd'hui, aussi y avais-je gagné une telle migraine que je n'ai pas la force d'en écrire plus long.

Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 263 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

383. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 1^{er} déc^{bre} 83

Cher Monsieur Durand-Ruel,

J'ai reçu ce matin votre lettre chargée contenant la somme de trois cents francs dont je vous remercie.

Je voudrais pouvoir vous répondre que tous vos panneaux sont terminés, mais malheureusement je ne fais pas ce que je veux, quoique me donnant beaucoup de mal. Tous les grands sont finis, ce qui est le principal, j'en ai même fait deux de plus au cas où un ou deux ne s'harmoniseraient pas avec l'ensemble; mais pour arriver à faire ces six panneaux combien en ai-je fait que j'ai dû effacer! plus de vingt, peut-être trente. Je m'occupe des petits à présent et j'espère que cela ira mieux, quoique ceux que j'ai faits soient à recommencer. Quant aux autres tableaux, j'aurai bientôt fini de les retoucher. Il me tarde bien d'être sorti de tout cela, car voilà un siècle que je n'ai travaillé sur nature en plein air. Je suis bien aise de savoir que ce que je vous ai envoyé a du succès, mais moi j'ai de plus en plus de mal à me satisfaire et j'en arrive à me demander si je deviens fou ou bien si ce que je fais n'est ni mieux ni plus mal qu'auparavant, mais simplement que j'ai plus de difficulté aujourd'hui à faire ce que je faisais jadis facilement. Cependant je trouve que j'ai raison d'être plus difficile. Enfin je vous apporterai tout cela l'autre semaine, probablement le lundi en huit, dans une dizaine de jours *sans faute*. Mais que cela ne vous empêche pas de me venir voir si vous en avez le temps.

Votre tout dévoué Claude Monet.

P.-S. — Il paraît que Pissarro a joliment bien travaillé à Rouen.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 264 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

384. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 4 déc^{bre} 83

Cher Monsieur Durand,

J'ai oublié dans ma dernière lettre de vous demander de me renvoyer ma caisse à tableaux dont je vais avoir besoin quand je viendrai vous apporter d'autres toiles. Soyez donc assez aimable pour me la faire expédier de suite par grande vitesse *en gare de Vernon*.

Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

385. À P. DURAND-RUEL

Giverny, 8 déc^{bre} 83

Cher Monsieur Durand,

J'ai reçu ce matin votre envoi de 200 francs. Je compte venir à Paris *mardi* matin avec deux ou trois caisses de tableaux. Prévenez-en Pissarro que je serai très heureux de trouver encore à Paris.

Obligé de payer avec ce que vous m'avez envoyé, je vous serai très obligé de m'envoyer un billet de cent francs ou même de 50 par retour du courrier afin que je puisse partir *mardi* matin.

À bientôt.

Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 264-265 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

386. À DE BELLIO

[Paris], dimanche 16 déc^{bre} [1883]

Mon cher Bellio,

Je viens vous demander un service. Excusez-moi tout d'abord de ne pas venir moi-même, mais nous partons Renoir et moi ce soir pour Gênes et il m'a fallu aller embrasser mes enfants avant de partir.

Bref, voilà de quoi il s'agit. Je vous ai souvent parlé d'un bon ami à moi, M. Théodore Billecocq, dont vous avez connu l'oncle lorsqu'il était consul à Bucarest. Il vient d'avoir tous les malheurs. Il a perdu sa femme et failli mourir lui-même. Seul et sans fortune, il se trouve à la veille d'être forcé d'entrer à l'hôpital pour se faire opérer d'un phlegmon à la cuisse. J'ai pensé que vous voudriez bien en souvenir de son oncle et pour moi dont il est l'ami, lui donner votre avis sur son mal. Je vous en serai très reconnaissant. C'est un garçon charmant et fort intelligent. J'espère donc que vous lui ferez bon accueil s'il se présente chez vous de ma part.

Mille amitiés et à bientôt. Je serai de retour pour le Nouvel An.

Tout à vous, Claude Monet.

R. Niculescu, « G. de Bellio, l'ami des impressionnistes », in: « Revue roumaine d'Histoire de l'Art », t. I, n° 2, pp. 251-252.
Archives Durand-Ruel.

387. À P. DURAND-RUEL

Giverny

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Excusez-moi d'être parti si précipitamment l'autre jour, mais j'étais exténué et impatient d'arriver chez moi. Ce n'est que dehors que je me suis aperçu que je vous quittais sans seulement vous souhaiter bonne année. Recevez donc mes meilleurs vœux et espérons que cette année amènera des meilleurs résultats pour nous, que la foi et le courage que vous ne cessez de nous témoigner seront couronnés de succès. Enfin bonne et heureuse année et merci de votre soutien et de l'encouragement que vous me donnez.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

1^{er} janvier 84.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 267.
Archives Durand-Ruel.

388. À P. DURAND-RUEL

Giverny, [12 janvier 1884]

Cher Monsieur Durand-Ruel,

J'ai dû ce matin vous prier par dépêche de vouloir bien m'envoyer 300 francs pour demain, ayant beaucoup de choses à payer sur lesquelles je ne comptais pas et, malgré ce que j'ai reçu de vous depuis mon retour, je me trouve à sec, ces réclamations étant venues se joindre aux nécessités de fin d'année. Je compte donc bien sur votre obligeance pour demain.

Je vous demanderai également de me réserver un billet de 500 francs pour *mercredi* que je viendrai prendre à Paris, ayant décidé de partir de suite pour l'Italie. Je veux passer un mois à Bordighera, l'un des plus beaux endroits que nous ayons vus dans notre voyage. De là, j'espère bien vous rapporter toute une série de choses neuves.

Mais je vous demande de ne parler de ce voyage à *personne*, non pas que j'en veuille faire mystère, mais parce que je tiens à *le faire seul*. Autant il m'a été agréable de faire le voyage en touriste avec Renoir, autant il me serait gênant de le faire à deux pour y travailler. J'ai toujours mieux travaillé dans la solitude et d'après mes seules impressions. Donc gardez le secret jusqu'à nouvel ordre. Renoir, me sachant sur le point de partir, serait sans doute désireux d'y venir avec moi et ce nous serait tout aussi funeste à l'un qu'à l'autre. Vous serez sans doute de mon avis. Donc à mercredi ou jeudi matin au plus tard et, en attendant, envoyez-moi 300 [francs]. Merci d'avance.

Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 267-268 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

389. À P. DURAND-RUEL

[Giverny], 13 janvier 1884

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Je viens de recevoir votre envoi de 300 francs dont je vous remercie.

Je n'ai guère pu travailler depuis mon retour avec ces allées et venues à Paris, et puis j'aurai à mettre de l'ordre ici dans toutes mes toiles. J'ai bien pensé à vous terminer quelques anciennes choses, mais je n'en vois plus qui vailent la peine d'être finies. C'est de nouvelles choses que je veux vous donner à présent et j'espère bien que dans ce beau Midi, je vais pouvoir faire de meilleures choses. J'avais rapporté quelques branches d'oranger avec leurs fruits pour vos panneaux, mais elles se sont fanées, je les ferai là-bas.

Je pensais recevoir le relevé de mon compte afin de mettre tout cela en ordre avant mon départ; si c'est possible de me l'adresser demain, cela me fera plaisir.

Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 268-269 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

390. À P. DURAND-RUEL

[Paris, 17 janvier 1884]

Mon cher Monsieur Durand,

Je vous adresse une ligne de la gare, regrettant bien de ne pas vous avoir vu avant mon départ. J'aurais bien des choses à vous dire...

Je vous écrirai dès mon arrivée pour vous dire où je suis installé. Je pars rempli d'ardeur, il me semble que je vais faire des choses épatantes.

Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 269.

391. À P. DURAND-RUEL

[Pension anglaise], Bordighera, 23 jan^{ier} 84

Cher Monsieur Durand,

Je n'ai pu vous écrire plus tôt, car j'ai eu en arrivant ici, toute sorte d'ennuis, et j'ai cru un moment que je n'arriverai pas à me caser; il y a maintenant beaucoup plus de monde que lorsque nous sommes venus avec Renoir. J'avais d'abord cru trouver mon affaire dans un hôtel bien situé, mais à l'heure du repas je me suis trouvé le seul Français, il n'y avait que des Allemands; à aucun prix je n'y serais resté. Je me suis donc mis de nouveau à la recherche d'un gîte, et c'est à grand-peine que j'ai pu trouver quelque chose de convenable. Où je suis, ce sont les Anglais qui dominent, car les Français ne passent guère la frontière. Bref, je suis installé et j'ai commencé de travailler hier. Les débuts sont toujours médiocres, mais certainement je pourrai rapporter des choses intéressantes, car c'est de toute beauté et le temps est superbe.

Je compte faire un séjour de trois semaines environ ici et autour, dans un autre endroit, afin de rapporter des choses variées. Ici je vais m'attacher aux palmiers et aux aspects un peu exotiques. Ailleurs je ferai de l'eau, de la belle eau bleue. Vous avez dû voir Gœtschy qui fait une brochure. Je compte sur votre obligeance pour lui laisser faire quelques photographies de mes tableaux; si je puis en avoir une ou deux des toiles qu'il ne reproduira pas, j'en ferai des croquis; tâchez donc de m'en envoyer quelques épreuves. L'exposition Manet marche-t-elle à souhait et êtes-vous content de la tournure des affaires? J'aurais voulu vous voir au sujet de la vente Manet, je suis très désireux d'avoir quelque chose de lui, une esquisse, quelque chose d'artistique. Ne pouvant y être, voudriez-vous acheter quelque chose pour moi, vous me rendrez service, car j'y tiens beaucoup, si c'est dans mes prix. Donc deux choses: je vous remercie d'avoir envoyé les 300 francs à M^{me} Hoschedé, vous serez bien aimable de lui envoyer encore cette semaine les 300 francs. La semaine prochaine, je vous en demande pour moi ici, ayant eu de gros frais de voyage, changement d'hôtel, etc., excédent de bagages avec toutes mes caisses de tableaux et, le comble, frais d'entrée à la douane italienne pour mes toiles et couleurs. Enfin, je voudrais payer ma pension chaque semaine ici. Je compte donc sur vous.

Je vous envoie mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Mes amitiés s'il vous plaît à Renoir, Pissarro, Sisley, lorsque vous les verrez.

P.-S. — Avez-vous des relations à Marseille? Il y a ici un M. Moreno de Marseille qui habite une propriété merveilleuse mais dont l'accès n'est possible qu'avec recommandation. Si vous pouvez m'avoir cela, je serai bien content.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 269-270 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

392. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 24 janvier 84

Chère Madame,

J'ai reçu à midi votre lettre du 22, c'est-à-dire d'avant-hier, mardi. Je me console en pensant qu'à présent, vous devez avoir reçu plusieurs lettres de moi, et, comme je ne manque pas un seul jour de vous écrire, vous en recevrez donc chaque jour.

Me voilà tout à fait au travail, quatre toiles sont commencées; il s'agit donc de les finir et d'en refaire quatre autres et ainsi de suite. Il fait toujours un temps magnifique, quoiqu'il y ait eu quelques nuages aujourd'hui, et ce soir la mer fait un terrible vacarme, quoique le ciel [soit] rempli d'étoiles.

Les habitants soupirent après la pluie; il n'a pas plu depuis le mois de septembre; espérons que leurs souhaits ne se réaliseront pas avant mon départ.

Ce que vous me dites de votre fatigue ne m'étonne pas, car on s'habitue à ne plus marcher, mais il faut quand même vous y remettre et reprendre cette habitude qui est la meilleure chose à la campagne. Je fais, moi, un métier de chien et n'épargne pas mes pas; je monte, puis redescends et remonte ensuite. Entre chaque étude, comme repos, j'explore chaque sentier, toujours curieux de voir du nouveau; aussi, le soir venu, j'ai mon compte. Je dîne bien (car je me félicite d'être venu à une pension anglaise), je fais ma petite causerie habituelle avec vous, je me mets au lit et, béatement, les mains croisées, je pense à Giverny, guignant d'un œil mes toiles pendues au mur, puis, un peu de lecture et, crac, je dors pour ma nuit.

Je suis bien heureux de savoir mon petit Mimi gai et gentil avec vous; je serais, moi aussi, très heureux de lui faire faire quelques tours de force; nous nous rattraperons au retour, et puis je rapporterai le beau temps et nous ferons de bonnes promenades. Ne vous laissez pas aller au noir. Voilà déjà huit jours, aujourd'hui, que je suis parti; soyez raisonnable et pensez qu'il me faut travailler à force pour Durand. Vous serez d'ailleurs la première heureuse, si, ce qui n'est pas douteux, je rapporte bon nombre de bonnes choses.

Ce que vous me dites de Jean, de ses engelures, est vraiment désolant, car, enfin, il n'a pas fait froid; que pourrait-il faire?

Comme je vous l'ai dit hier, j'ai écrit à Durand pour qu'il vous envoie 300 [francs] et aussi un peu à moi, mais je me désole en pensant que, ma lettre mettant deux jours à lui parvenir, il vous aura peut-être déjà fait l'envoi, mais moindre; cela sera réparable, la traite Peral n'étant que pour le 31. Ne manquez donc pas de m'aviser aussitôt de la somme que vous recevrez, afin que j'avise, car, dans ma solitude du soir, je fais mentalement mes petits comptes et je pense à tout; tenez-moi donc bien au courant de vos besoins et de vos dépenses; tâchez de ne rien laisser en retard, tout est là.

Merci aux enfants de leur bon souvenir, je les embrasse. Mes bonnes amitiés à Marthe. Pour vous, chère Madame, tout ce qu'il y a de bon en moi. Conservez les petits de mes baisers, les grands ce serait trop de besogne. Mes meilleures pensées encore, et à demain. J'espère qu'ayant eu de mes nouvelles, vous allez dormir sans trop de pensées noires.

Votre

Claude Monet.

Document original.

393. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 25 janv. 84

Chère Madame,

Admirable journée, plus beau temps que jamais; aussi ai-je bien travaillé à mes quatre toiles. Je serais donc enchanté, si votre lettre ne me chagrinerait pas, car je vois que vous êtes souffrante et que Jacques se laisse prendre peur; cela est absurde et j'espère que vous allez lui remonter le moral. Qui est-ce qui m'a fichu un traqueur comme ça. J'espère au reste que, demain, je vais recevoir de meilleures nouvelles.

La lettre que vous m'envoyez est, en effet, de mon propriétaire d'Argenteuil auquel je dois encore plus que je ne pensais; il a toujours mon tableau à ma disposition, contre paiement s'entend; il réclame même un tableau que, dit-il, je lui aurais promis, lorsque j'ai quitté Argenteuil; il ne perd pas la carte, le cher homme. C'est égal, je voudrais bien rentrer en possession de mon grand tableau.

Vous avez une singulière idée de penser que je m'occupe des jeunes miss anglaises et surtout qu'elles s'occupent de moi. Je ne cours aucun danger, soyez-en sûre, et vous pouvez quand même compter sur ma fidélité. Je désirerais bien être près de vous, mais je suis ici pour travailler et ne m'occupe que de cela.

Si vous tenez à savoir la composition des habitants de mon hôtel, la voici: 13 personnes à table. J'ai fait le treizième en venant, et tout le monde en a fait la remarque, car chez les Anglais, quand on est treize, il paraît que la première personne qui se lève de table doit mourir dans l'année, de sorte que personne ne veut se lever seul; chaque soir, c'est la même chose.

J'ai près de moi deux sœurs, vieilles filles (anglaises, bien entendu) qui doivent être très superstitieuses; l'une fait de la peinture et parle un peu français, de sorte qu'elle me cause volontiers; la vérité c'est qu'elle *me rase*. Puis une autre vieille dame anglaise avec une sœur de charité anglaise qui a une binette extraordinaire, on dirait M^{me} Auger de Vétheuil. Puis un couple de gens âgés allemands; deux dames américaines, la mère et la fille, cette dernière fort jolie et mise d'une façon extraordinaire: elle ne quitte pas un énorme chapeau genre Rembrandt ou quelque chose de ce genre, mais grand comme un parasol, en peluche rouge écarlate; elle déjeune et dîne avec; et enfin deux couples de peintres anglais, dont un, de parents français, a une femme française très bien. Tout ce monde parle anglais; après le dîner, les hommes restent un moment pour fumer, et l'on cause français. Voilà, chère Madame. Je me suis dispensé du déjeuner à table d'hôte afin de perdre moins de temps; je déjeune seul avant.

Il me faut écrire à Renoir. A demain donc, et donnez-moi de meilleures nouvelles. Embrassez bien les petits et les grands, mes amitiés à Marthe, pour vous les meilleures.

Votre

Claude Monet.

Document original.

394. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 26 janv. 84

Chère Madame,

J'espérais avoir de meilleures nouvelles aujourd'hui, et voilà qu'elles sont plus mauvaises. Il ne faut donc pas hésiter, s'il le faut, à garder les enfants à la maison; cela est trop grave pour risquer d'en avoir un de malade, et il ne faut pas attendre que l'un d'eux le soit pour prendre un parti, d'autant mieux que les Dubois chercheront toujours et quand même à cacher la vérité. Qu'ils aient une grande quantité de devoirs à faire: ils sont assez grands pour comprendre que ce n'est pas un congé et qu'ils doivent travailler quand même. Cela est certainement très inquiétant; aussi ai-je eu une terrible frayeur, quand, à dîner, ce soir, on est venu m'apporter une dépêche. J'en ai heureusement été quitte pour la peur: c'était M. Bruno, le chasseur de Lavacourt, que j'ai rencontré à Terminus Hôtel. Comme il a beaucoup de relations à Marseille, je lui avais écrit pour qu'il me procure une lettre de recommandation pour un M. Moreno, un Marseillais, qui a ici une propriété merveilleuse, mais chez lequel il est très difficile d'entrer depuis que les visiteurs ont cassé et pris des fleurs de grand prix. Il doit donc me faire avoir la permission en question.

Votre lettre me chagrinerait encore parce que vous me faites des reproches que je ne mérite pas. Je vous ai priée de me tenir au courant de vos comptes, c'est surtout parce que je suis toujours inquiet, lorsque je ne suis pas près de vous, de savoir si vous n'êtes pas dans l'embarras. J'avais, comme je vous l'ai écrit, pensé à écrire à Durand, et j'espère qu'il ne vous aura pas fait faux bond. De mon côté, selon ce qu'il m'enverra et ce que j'aurais à payer ici pour ma semaine, je tâcherai de vous en envoyer un peu, si vous êtes trop à court. C'est un ami qui vous parle, et non un associé. Je voudrais vous dire combien je suis triste, moi aussi, de cette séparation.

Lorsque j'ai fini ma journée de travail et que je me vois seul dans une triste chambre d'hôtel, je ne cesse de penser à vous, et, si cela se pouvait, je payerais cher pour passer une soirée près de vous; mais vous savez bien cela, comme je sais aussi ce que vous pensez; c'est donc mal de douter ainsi toujours de moi. Si je suis heureux de travailler dans ce beau pays, allez, mon cœur est à Giverny toujours et toujours, n'en doutez jamais, n'est-ce pas? Et pardonnez-moi de vous laisser seule avec tous vos soucis.

Vous avez cependant bien de gentils visages, la gaieté, les rires avec vous, moi pas. Je travaille, c'est ma grande joie pour moi, mais c'est là tout à quoi je pense.

Aujourd'hui, j'ai encore plus travaillé: cinq toiles, et demain, je compte en commencer une sixième. Ça marche donc assez bien, quoique ce soit bien difficile à faire: ces palmiers me font damner; et puis les motifs sont extrêmement difficiles à prendre, à mettre dans la toile; c'est tellement touffu partout; c'est délicieux à voir. On peut se promener indéfiniment sous les palmiers, les orangers et les citronniers et aussi sous les admirables oliviers, mais quand on cherche les motifs, c'est très difficile. Je voudrais faire des orangers et des citronniers se détachant sur la mer bleue, je ne puis arriver à les trouver, comme je veux.

Quant au bleu de la mer et du ciel, c'est impossible.

J'espère pour demain de bonnes nouvelles, une bonne lettre sans reproches.

A demain donc; recevez mes plus tendres pensées, mes baisers pour distribuer à tous; à Marthe, mes amitiés.

Votre

Claude Monet.

Je dis votre, car c'est la vérité.

Document original.

Chère Madame,

Votre lettre de ce matin m'a fait plaisir; je vois que mes lettres vous font bien voir combien je pense toujours à vous; une seule chose me tourmente cependant, c'est de vous savoir souffrante. Je serais heureux d'apprendre que ces vilaines douleurs s'en sont allées. Quant à ce pauvre Jean, je suis désolé à la pensée de ses pauvres mains, car il doit bien souffrir.

J'espère que votre samedi ne s'est pas trop mal passé, et il me tarde de savoir quelle détermination vous avez prise pour les enfants; mon avis, je vous l'ai dit, est qu'il vaut mieux les garder que de risquer la maladie.

Je n'ai pu travailler aujourd'hui, le temps s'est tout à fait gâté; j'ai été réveillé dans la nuit par un épouvantable tapage, aussi par la pluie et le vent; impossible de mettre le nez dehors; on ne peut se faire une idée de cette pluie, des millions de robinets, de fontaines; les paysans doivent être heureux, mais, moi, je suis navré de ne pouvoir travailler. D'un côté, on me dit que jamais ce temps-là ne dure; d'autre part, que cela peut durer un mois, cela se voit quelquefois. A deux heures, la pluie a enfin cessé, mais non le vent, un vent formidable, et les nuages qui cachaient les montagnes se sont dissipés; alors ça a été un spectacle inoubliable pour moi, peut-être plus beau que l'adorable temps calme des autres jours, toutes les montagnes couvertes de neige à la cime; car, quand il pleut en bas, c'est de la neige sur ces énormes hauteurs; alors le soleil là-dessus, des nuages à la moitié des montagnes, et la mer toujours et même plus bleue encore; non, cela ne peut se décrire. Quant à le peindre, il n'y faut pas songer, ce sont des effets de trop courte durée et qui ne peuvent se retrouver.

Enfermé et malheureux dans ma chambre depuis le matin, je restais abruti à ma fenêtre devant ce spectacle. Quel malheur que vous ne soyez pas là pour voir cela! A ce moment les deux peintres anglais m'ont fait demander si je voulais être des leurs pour une excursion dans les montagnes; j'ai naturellement accepté, ce qui a un peu fait diversion à ma vie muette et solitaire, et nous avons fait une promenade merveilleuse, à travers des chemins impossibles, dans des ravins, où, abrités du vent, le soleil nous brûlait. Nous avons visité trois petits villages italiens perdus dans les montagnes, Borghetto, Sasso et Valbona; autant de pays, autant de merveilles, mais trop éloignées pour aller les peindre. Bref, bonne et mauvaise journée. Ce soir, le vent souffle toujours, mais le ciel est rempli d'étoiles. Si la pluie ne revient pas, je travaillerai quand même en tâchant de trouver quelque endroit abrité.

Je suis toujours sans nouvelles de Durand, j'espère en recevoir d'un jour à l'autre. Rien de nouveau à part cela. Comme vous le pensez, j'ai passé ma matinée à regarder mes toiles commencées, et je puis dire que je ne suis pas mécontent. Que le temps me favorise, et je rapporterai de bonnes choses, j'espère.

Embrassez bien fort Mimi et Bébi (*sic*), sans oublier Germaine, Suzanne et Blanche et les grands garçons; mes amitiés à Marthe. Pour vous mes plus douces pensées.

Votre

Claude Monet.

J'espère bien que vous serez parvenue à éviter le voyage aux Andelys, mais vous avez droit à être indemnisée de votre déplacement.

Document original.

Chère Madame,

Ce sont de bien mauvaises nouvelles que vous m'envoyez ce matin et je suis désolé à la pensée de tous vos ennuis; en ce moment, vous êtes sans doute bien fatiguée de votre voyage aux Andelys; n'allez au moins pas être malade vous-même et ne vous laissez pas abattre surtout. Pour les enfants, je vous en prie, faites ce que je vous ai dit, il le faut absolument.

Je suis rassuré sur la question d'argent, puisque Durand, dont j'ai reçu une lettre, me dit vous avoir adressé 300 francs, mais il n'a pu me faire un envoi à moi, j'avais omis de lui donner mon adresse; il me dit vous l'avoir demandée, et j'espère que les fonds ne tarderont pas à venir; il m'a écrit à tout hasard à Bordighera, et sa lettre m'est arrivée.

J'espère que M. Love vous aura prescrit quelque préservatif contre la maladie, car je ne puis vous dire combien cela m'inquiète, moi aussi; ne manquez donc jamais de m'écrire, car un jour sans lettre me tourmenterait bien.

Le temps est revenu splendide, une chaleur étouffante comme au mois d'août; c'est vous dire que j'ai travaillé tout le jour et que ça marche. Je serai si content si je puis rapporter toute une série de choses vraiment bien. Mes chers bébés sont si gentils; cela me rend si heureux, quand vous me dites que Mimi fait votre joie, vous si bonne pour lui.

Une chose, par exemple, qui m'est très désagréable, c'est de savoir que Marie est encore là; il faut absolument la faire partir. Si elle est encore là, c'est qu'évidemment ils ont leur idée. N'attendez donc pas que ce soit impossible.

J'espère qu'avec les 300 francs de Durand et vos 150 francs, vous aurez pu vous tirer d'affaire. Pour samedi prochain, il faudra s'arranger pour payer un trimestre à M. Dubois. J'ai la note de Jean, j'en ferai le compte et j'espère qu'avec encore 300 francs de Durand et un peu de moi, s'il le faut, cela sera possible. J'ai, après cela, bien des choses personnelles que j'ajourne toujours, auxquelles il faudra que je pense après. Enfin, tout cela s'arrangera et ce n'est rien, en somme; si vous êtes tous bien portants, là est le principal, et, à mon retour, nous tâcherons de bien nous amuser, de faire de belles promenades *en yole*, nous aurons bien gagné tous les deux de faire une bonne balade. Non pas que j'aie à me plaindre, moi, d'être ici, je ne suis que malheureux d'être séparé de vous.

Mille et mille tendres pensées pour vous et embrassez bien fort les enfants; mes amitiés à Marthe; à demain.

Votre

Claude Monet.

Document original.

Cher Monsieur Durand-Ruel,

J'ai parfaitement reçu votre lettre. Voici mon adresse: Pension Anglaise à Bordighera, et je recevrai avec plaisir les fonds annoncés. Je vous remercie de l'envoi à M^{me} Hoschedé, dont je reçois de très fâcheuses nouvelles: il y a, depuis longtemps déjà, une épidémie de fièvre typhoïde à Vernon qui s'aggrave beaucoup, on a fait évacuer les troupes, et il devient imprudent de laisser les enfants à Vernon. M^{me} Hoschedé est naturellement très inquiète, moi absent surtout, et je ne le suis pas moins. Enfin il faut espérer qu'à Giverny, au bon air, tout se passera bien. Vous me direz dans une prochaine lettre si vous pouvez penser à moi pour un *Manet*. Je voudrais bien aussi que vous me donniez l'adresse de Dubourg, le doreur; j'ai besoin de cadres que je tiens à trouver prêts à mon retour.

Puis, avez-vous pensé à une recommandation pour ce M. Moreno, de Marseille? Il y a chez lui les plus beaux palmiers de Bordighera, des motifs superbes. J'ai écrit à Renoir et je ne fais pas mystère de mon séjour ici; je tenais seulement à y venir seul, pour être plus libre avec mes impressions. C'est toujours mauvais de travailler à deux.

Je suis très content de trouver le pays chaque jour plus beau et je pioche du matin au soir; vous serez donc content de moi, je l'espère.

Recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Pension Anglaise.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 271.
Archives Durand-Ruel.

Chère Madame,

Je suis désolé que vous ayez été un jour sans lettre; ce n'est pas moi qui suis fautif, croyez-le; chaque soir je fais mon courrier et, le lendemain matin, aussitôt réveillé, je le fais mettre à la poste qui est trop éloignée pour que j'y puisse aller moi-même. J'ai donc de nouveau recommandé que mes lettres soient bien régulièrement mises à la poste, pour que pareille chose ne se renouvelle pas.

Je suis comme vous et je serais bien malheureux d'être un jour sans lettre; ici il y a plusieurs distributions, tandis que, dans notre pauvre Giverny, il faut attendre au lendemain des nouvelles qui sont à attendre à Vernon. J'éprouve les mêmes pensées que vous, lorsque je reçois de vous des lettres qui ont trois jours de date, mais il faut en passer par là. Ne vous laissez jamais aller à de mauvaises pensées sur mon compte. Je suis tout à vous, je vous aime, ne pense qu'à vous et n'ai jamais la pensée de vouloir ne plus vous aimer. Connaissez-moi donc et ne doutez jamais.

Je suis enchanté de savoir Jacques bien portant ainsi que tout le monde et il me tarde de savoir comment se sera passé votre voyage aux Andelys.

Il fait un temps merveilleux et je voudrais bien pouvoir vous envoyer un peu de soleil. Je travaille comme un forcené à six toiles par jour. Je me donne terriblement de mal, car je n'arrive pas encore à saisir le ton de ce pays; par moments, je suis épouvanté des tons qu'il me faut employer, j'ai peur d'être bien terrible, et cependant je suis bien en dessous; c'est terrible de lumière. J'ai déjà des études qui ont six séances, mais c'est tellement nouveau pour moi que je ne puis arriver à terminer; mais le bonheur ici c'est de retrouver chaque jour son effet et de pouvoir poursuivre et lutter avec un effet. Aussi suis-je enfiévré par ce que je fais et il me tarde toujours d'être au lendemain pour mieux faire.

Je n'ai pas encore reçu de Durand; ce sera sans doute pour demain. J'écris ce soir à Caillebotte qui doit me trouver bien singulier, ne lui ayant pas donné signe de vie depuis mon premier voyage ici; je le prévins que les canards lui seront envoyés samedi pour être rendus à Argenteuil le dimanche, qu'il ait à les faire chercher à la gare. Donc vous les expédiez sans faute samedi en allant au marché (adressez à M. Caillebotte en gare d'Argenteuil, Seine-et-Oise).

A propos de mon frère auquel j'ai écrit il y a plusieurs jours, vous ne m'avez jamais dit si vous aviez reçu votre beurre de Rouen et si vous étiez satisfaite. Oui, je lui ai écrit et suis étonné qu'il n'ait pas eu ma lettre; du reste, chaque soir, après vous avoir écrit, je fais une autre lettre et, vous savez combien cela m'est pénible, quand ce n'est pas à vous que j'écris.

Mes plus tendres pensées et mille baisers à distribuer aux enfants; mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

Chère Madame,

C'est moi qui, aujourd'hui, suis sans nouvelles de vous; je ne veux pas m'en inquiéter, pensant que votre voyage aux Andelys vous a sans doute fait manquer l'heure du courrier, et, cependant, il me tarde bien de savoir comment se sera passé votre voyage.

Heureusement du reste, j'ai reçu la lettre de Jean qui m'a fait bien plaisir; je lui répondrai certainement demain ou après, car j'ai, chaque soir, plusieurs lettres à écrire et j'avoue que ce soir je suis las et à bout de forces. Depuis le jour jusqu'au coucher du soleil, je n'ai pas cessé de peindre, ne prenant que juste le temps de déjeuner; j'ai maintenant huit toiles que je mène de front, toujours avec beaucoup de difficultés, mais qui arriveront certainement à bien.

Oui, je me sens très fatigué et vous ne m'en voudrez pas, pour ce soir, d'abréger mon bavardage quotidien, car mes yeux se ferment et je n'aurai pas besoin d'avoir recours aux journaux. Je vais me mettre au lit, souffler ma bougie et m'endormir en pensant à Giverny où j'aimerais bien vivre.

Je suis toujours sans lettre de Durand.

J'espère que vous êtes toujours bien tous et vous envoie toutes mes tendresses et mes baisers à partager aux enfants; mes amitiés à Marthe.

Votre Claude Monet.

Document original.

400. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 31 janvier [1884]

Chère Madame,

Combien je suis inquiet: deux jours sans nouvelles; il est 6 heures. J'espérais en rentrant trouver une lettre, rien, et celle de Jean est de dimanche. Que se passe-t-il et pourquoi me laisser supposer mille choses inquiétantes? Je vous écris à la hâte, pour que ma lettre parte plus tôt, et je cours la porter à la poste. Qu'il me tarde d'être à demain pour savoir ce qui vous est arrivé!

Aujourd'hui il a fait temps gris, et, bien que ce soit rare, j'ai tout de même mis de nouvelles choses en train, mais je me fiche bien de cela en ce moment; je veux de vos nouvelles, je ne sais que penser.

Je n'ai que le temps de courir à la poste.

Mille baisers pour tous; amitiés à Marthe; mes plus douces pensées pour vous.

Votre Claude Monet.

Toujours pas de lettre de Durand.

Document original.

401. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 1^{er} février [1884]

Chère Madame,

J'ai enfin de vos nouvelles: deux bonnes lettres, une ce matin et une ce soir, en revenant de travailler; elles m'ont fait doublement plaisir, car j'étais dans une grande inquiétude. Si j'appelle Jacques un traqueur, c'est pour lui remonter le moral et parce qu'on ne doit jamais avoir peur pour soi, surtout un homme, et c'est un homme à présent; mais c'est justement parce que je suis loin de ceux que j'aime que j'ai peur pour eux, et je souhaite que vous n'ayez pas à regretter toutes ces allées et venues dans Vernon; enfin, vous êtes tous bien, Dieu merci. Vous seulement devez être, il me semble, bien souffrante pour parler d'aller consulter M. Love. J'espère qu'un peu de repos vous remettra, car ce voyage a été une terrible corvée, d'après votre récit; certes, j'aurais voulu vous voir toutes les deux au tribunal.

Voilà encore demain, samedi, votre jour de corvée, et je ne puis vous envoyer d'argent étant toujours sans nouvelles de Durand, ce qui commence à bien m'ennuyer; pourvu qu'il ne manque pas de vous envoyer à vous; du reste, je le lui ai recommandé et serait étonné qu'il y manque. Je vais être un peu ennuyé ici, car pensant recevoir, j'avais demandé le compte de ma semaine échue lundi dernier; on me l'a remis, et, fort heureusement, ça n'est pas cher et j'avais juste assez pour payer, 76 francs; vous voyez que je ne fais pas de folies, je suis à sec et attends anxieusement de Durand. Aussitôt je vous enverrai ce que je pourrai pour la pension Dubois. Quant à ce que vous me dites pour le cidre mauvais, eh bien! qu'ils boivent du champagne ou de l'eau claire!

Cependant, je vous enverrai demain une lettre pour le marchand de pommes pour lui demander deux pièces, et, en attendant, que l'on tâche de s'habituer à celui qui est à la cave. Quand je l'ai goûté, il ne m'a pas semblé sentir le pourri à ce point-là. Enfin, n'étant pas là, c'est à vous de faire pour le mieux.

Pour les canards, j'espère que vous aurez fait l'envoi à Caillebotte.

Il a fait beau aujourd'hui mais gris; c'est, du reste, tout aussi joli. Je travaille sans désemparer, et maintenant ce que je fais est beaucoup mieux; je vois les motifs où je ne les voyais pas les premiers jours; enfin, ça marche plus facilement; aussi je trouve mes premières études très mauvaises; elles ont été péniblement faites, mais elles m'ont aussi appris à voir.

J'ai à vous gronder pour toutes les folies de votre imagination. Pourquoi donc toujours vous creuser et vous tracasser à plaisir? N'avons-nous pas assez d'être momentanément séparés? Oui, c'est vrai: j'ai tout le plaisir pour moi, le travail, le pays, le soleil, mais c'est tout; il n'y a pas de ladies ni de chapeaux Rembrandt qui me tracassent. Allez, et sachez donc une fois pour toutes que vous êtes toute ma vie avec mes enfants et qu'en travaillant je ne cesse de penser à vous. Cela est si vrai qu'à chaque motif que je fais, que je choisis, je me dis qu'il me faut les bien rendre pour que vous voyiez où j'ai été et comment cela est; mais il n'y a de bonheur pour moi qu'avec vous, et je le voudrais plus complet. N'ayez plus donc de ces vilaines pensées qui vous font mal. Dites-vous que je travaille, que cela est bon pour moi et patientez. Faites des provisions d'amour pour le retour et surtout, quoi qu'il arrive, ne me laissez jamais un jour sans lettre. Songez que moi aussi, dans ces cas-là, j'ai aussi une tête qui se monte et un cœur qui s'inquiète; mais je dis des bêtises, c'est-à-dire, je dis mal ce que j'éprouve.

Je vous aime, vous le savez, je vous le répète, n'en doutez plus jamais et embrassez pour moi toute la marmaille.

Mes amitiés à Marthe. Pour ce que je puis vous envoyer de moi, mes plus douces pensées.

Votre Claude Monet.

Je vous ferai observer que vous n'affranchissez pas suffisamment vos lettres et que je paie une forte surtaxe.

Document original.

402. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 2 févr. 84

Chère Madame,

Encore une journée sans lettre de vous; cela m'attriste toujours lorsque, rentrant de travailler, je n'ai pas à lire vos chères nouvelles. Sans doute j'aurai deux lettres demain, mais il me faut attendre, et ce n'est pas la même chose. Malgré soi, mille pensées vous envahissent. Je n'ai pas reçu non plus de nouvelles de Durand: cela m'inquiète et pour vous aussi. J'ai reçu une lettre de mon frère et une de Renoir; il me dit que Durand vient de céder sa location du boulevard de la Madeleine à un grand couturier; c'est une bonne affaire, et

nous voilà, j'espère, débarrassés pour le moment d'expositions. Il me dit aussi qu'à propos du discours de Pailleron, Wolff a fait un article très bien, prenant carrément la défense des jeunes et des révolutionnaires en art, disant que, pour avoir leurs voix et se faire bien venir des académiciens, il est de mode de s'en prendre aux impressionnistes; enfin, il paraît qu'il s'est montré; il me dit aussi que l'exposition Manet a très bien marché.

Il fait toujours un très joli temps. Que j'ai donc bien fait d'entreprendre de nouvelles toiles, car j'avais perdu trois bonnes journées à attendre le soleil; c'est du reste très beau; je suis maintenant à la tête de quatorze toiles; c'est bien travailler, j'espère; il y aura évidemment du bon et du mauvais dans tout cela, mais ce sera toujours intéressant à rapporter.

J'ai envoyé ce soir une dépêche à Durand, car je ne puis rester ainsi; je vais me trouver sans un sou en poche; j'ai chaque jour à payer mon porteur de toiles et je vais avoir de nouveau à payer une semaine d'hôtel. Je voudrais aussi vous envoyer pour les pensions.

J'espère que tous les enfants sont bien portants, que les miens sont toujours sages et qu'ils ne vous donnent pas trop de mal.

Embrassez-les tous bien fort pour moi; mes amitiés à Marthe; toutes mes pensées pour vous.

Votre Claude Monet.

Je suis absolument sans nouvelles de Goetschy et de la fameuse brochure. Merci pour les journaux.

Document original.

403. À DURET Bordighera, 2 février 1884

Mon cher Duret,

Je n'ai pu aller vous serrer la main avant mon départ m'étant subitement décidé.

Je suis installé dans un pays féérique. Je ne sais où donner de la tête, tout est superbe et je voudrais tout faire; aussi j'use et gâche beaucoup de couleurs, car il y a des essais à faire. C'est toute une étude nouvelle pour moi que ce pays et je commence seulement à m'y reconnaître et à savoir où je vais, ce que je peux faire. C'est terriblement difficile, il faudrait une palette de diamants et de pierreries. Quant au bleu et au rose, il y en a ici.

Enfin, je pioche, je rapporterai des palmiers, des oliviers (c'est admirable, les oliviers), et de là mes bleus.

J'ai vu que l'exposition Manet avait très bien marché, vous devez être encore bien occupé, car voilà le moment terrible, la vente. Je regrette bien de ne pas être là, cela m'inquiète et je voudrais bien savoir comment cela va marcher. Vous serez bien aimable, si vous avez un moment, de me donner des nouvelles, d'y joindre un catalogue avec les prix, si cela n'est pas abuser de votre obligeance.

Tous mes souhaits pour la réussite.

Amitiés de votre tout dévoué

Claude Monet.

Pension Anglaise à Bordighera.

Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, 99, Ms 73.

404. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 3 févr. 84

Chère Madame,

Comme vous, j'ai reçu aujourd'hui deux bonnes lettres pour n'en recevoir peut-être pas demain, mais bienheureux de vous savoir tous en bonne santé. Vous avez dû recevoir des lettres de moi, pleines d'inquiétude de votre silence, mais, quand vous les receviez, j'étais déjà rassuré sur votre compte, nos réponses mettant tant de temps à nous parvenir.

Je n'ai pas encore reçu de lettre de Durand, mais, ce soir, il me télégraphie qu'il m'a fait un envoi aujourd'hui et qu'il va acheter pour moi un Manet. Pourvu qu'il ne vous ait pas fait attendre. Je recevrai donc sa lettre après-demain, mardi; aussitôt et selon ce que je pourrai, je vous ferai un envoi pour la pension. Faites donc des économies sur ce que vous avez, car le plus que je pourrai faire sera 200 francs, et il faut absolument payer la pension. Songez que vous n'avez jamais eu autant que depuis mon départ: 300 francs de Durand chaque semaine. Je sais que vous faites pour le mieux, mais il faut surtout faire pour ce que l'on a, et c'est énorme ce que j'ai reçu de Durand depuis peu de temps. Chaque semaine, c'est une chose de payée, un trou de bouché, mais on en voit toujours à l'horizon, et je ne puis parvenir à donner à des créanciers qui me réclament depuis si longtemps. Vous me dites de ravoir mon tableau d'Argenteuil, je le voudrais bien, mais il ne s'agit pas que de vouloir; j'ai de nouveau promis à Caillebotte de lui adresser cette semaine pour Fournaise et je ne puis pas y manquer.

Mais tout cela manque de gaieté, et ce n'est pas pour vous tourmenter que je vous le dis. Je travaille toujours comme un forcené, très entraîné et très content de moi; je fais des progrès, et mes premières toiles sont bien mauvaises à côté des dernières. Maintenant je sens bien le pays, j'ose mettre tous les tons de rose et bleu¹; c'est de la féerie, c'est délicieux, et j'espère que cela vous plaira. Il a fait aujourd'hui une journée sans pareille de calme et de chaleur. Je souhaite bien qu'à Giverny vous ayez un peu de beau temps pour vous promener et vous distraire un peu avec toute votre marmaille. Que je voudrais les voir et les embrasser! Que je voudrais aussi être près de vous! Que ce serait doux après de bonnes journées de travail comme celle-ci de pouvoir causer autrement que par la poste qui met quatre et cinq jours à vous rapporter les réponses souhaitées! Enfin il nous faut patienter, nous nous rattraperons.

Mille baisers pour tous, mes amitiés à Marthe, pour vous le meilleur de moi.

Votre Claude Monet.

Si mes petites fleurs arrivent pas trop fanées, elles sont très jolies, il y en a partout dans les champs.

¹ Interprétation d'un passage difficile à déchiffrer dont une autre lecture donne: «les tons terre et rose et bleu».

Document original.

Chère Madame,

Ce que je craignais s'est réalisé: deux lettres hier et rien aujourd'hui. Je vous recommande donc de faire votre possible pour faire partir les vôtres toujours par le même courrier, et, de mon côté, je vais aussi m'arranger pour cela, car c'est bien ennuyeux de rester un jour sans nouvelles.

Toujours un temps merveilleux et je travaille de plus en plus fiévreusement. Je suis très las ce soir et [ai] un fort mal de tête, mais une bonne nuit va réparer cela.

J'ai reçu, par l'entremise de M. Bruno, une lettre d'un monsieur de Marseille, pour ce M. Moreno qui a une si belle propriété ici. J'en suis bien content et vais, dès demain, m'y présenter. Je vais sans doute trouver là de bien belles choses à faire. Il va donc falloir que je termine bien vite ce que j'ai commencé pour faire une nouvelle série.

J'ai si peu travaillé que je vais manquer de couleurs, et vous savez ce que j'en ai emporté.

Il fait un clair de lune admirable que je vois de ma fenêtre, car je ne sors jamais le soir, cela ne m'est pas arrivé une seule fois depuis que je suis ici; j'ai tellement pris l'habitude de me mettre, le soir, à causer avec vous, et puis je me mets à l'aise, je fais ma petite exposition des toiles auxquelles j'ai travaillé dans la journée; enfin ma vie est des plus réglées.

J'espère que vous êtes tous toujours bien portants, que votre indisposition n'a pas eu de suite et qu'enfin tout va pour le mieux pour vous. C'est demain que je dois recevoir de Durand, demain donc que je pourrai sans doute vous envoyer quelque chose, le plus que je pourrai.

Je pense avoir des nouvelles de la vente Manet. J'ai écrit une masse de lettres à Duret, Bellio, Caillebotte, etc., les priant de me renseigner. J'y pense bien souvent et regrette bien de ne pas y être, car, comme vous le dites, tout cela va disparaître et nous n'en verrons plus que de loin en loin. Ce qui me console, c'est la promesse de Durand de m'acheter quelque chose.

Pensez à ce que je vous dis pour les lettres; soignez-vous et ne vous fatiguez pas outre mesure pendant l'absence de Marie.

Mille baisers à partager aux enfants, mes amitiés à Marthe, pour vous mes constantes pensées et le meilleur de votre

Claude Monet.

Document original.

REÇU LETTRE — PRIÈRE ENVOYER 300 GIVERNY — URGENT — MONET

Document original, Archives Durand-Ruel.

Chère Madame,

Ce matin, j'ai reçu deux lettres de vous, une datée du 2 et l'autre du 3; toutes deux m'arrivent en même temps; il est donc urgent de tenir compte de l'heure du départ, et alors nous recevrons l'un et l'autre régulièrement nos lettres.

La lettre de Durand m'est arrivée par un autre courrier, et, comme j'étais naturellement au travail, il m'a fallu, ce soir, l'aller chercher à la poste; il paraît être très affairé et ne m'envoie que 300 francs, me disant que si j'en veux davantage, de le lui écrire et me demandant s'il faut vous envoyer et combien. Vous devez penser combien cela me désole; aussi n'ai-je fait qu'un bond au télégraphe pour lui dire de vous envoyer de suite 300 francs et je vais lui écrire pour que ce soit régulier. Je garde donc seulement cent francs pour moi et vous en envoie 200, puis la note des fournitures de Jean; faites pour le mieux et obtenez de M. Dubois un reçu qui soit clair. Mais, hélas, je me désole en pensant au temps que vous allez rester sans argent.

J'ai aussi regretté, l'autre jour, de vous dire toute ma peine de ne pas avoir de nouvelles de vous et je vois que cela, à votre tour, vous a tourmentée. Qu'il soit donc bien entendu entre nous que pas de nouvelles sont de bonnes nouvelles, mais cependant, n'usons pas de ce système, n'est-ce pas? C'est si bon d'avoir son petit courrier chaque jour.

Vous avez raison, je travaille peut-être un peu trop, vous savez comment je suis, lorsque je suis bien en train; mais vous ne m'avez jamais vu à l'œuvre, quand je suis seul ainsi au loin: je ne me donne pas une minute de répit, tant j'ai peur de revenir bredouille, ou, enfin, de ne pas rapporter grand-chose. Mais il me faut faire une raison. Aussi, aujourd'hui, ai-je pris une heure de congé pour aller faire ma visite à M. Moreno, ce qui ne m'a pas empêché de travailler à cinq études. J'ai été admirablement bien accueilli par ce monsieur, qui avait été prévenu de son côté par la personne qui m'a envoyé une lettre pour lui; je suis désigné, dans cette lettre, comme un des artistes les plus distingués de Paris, et donc on me reçoit comme tel, mais il faudra voir les binettes quand ils verront ce que je fais. Bref, promenade délicieuse dans les plus petits recoins de cette propriété sans pareille. C'est à regretter d'avoir commencé d'autres études; un jardin comme cela ne ressemble à rien, c'est de la pure féerie, toutes les plantes du monde poussent là en pleine terre et sans paraître soignées; c'est un fouillis de toutes les variétés de palmiers, toutes les espèces d'oranges et de mandarines... [la fin manque].

Document original.

Cher Monsieur Durand,

J'ai reçu votre lettre contenant 300 francs dont je vous remercie. Je vous ai envoyé une dépêche vous priant d'en envoyer de suite autant à Mme Hoschedé qui les espérait recevoir samedi dernier et qui s'est trouvée, je le crains bien, dans l'embarras. J'espère donc que vous aurez fait cet envoi aussitôt et vous

serai très obligé de le faire chaque semaine pour le samedi. Pour samedi prochain, si cela vous gêne, ne le faites que de 200 francs mais ne l'oubliez pas, malgré celui que vous ferez au reçu de ma dépêche.

Pour moi, quand vous le pourrez, d'ici une huitaine, envoyez-moi un billet de 500.

J'ai reçu une excellente lettre de recommandation pour M. Moreno dont j'ai reçu le meilleur accueil. J'ai une clé pour entrer dans sa propriété quand bon me semble et il y a là, comme je m'en doutais, les plus belles choses que l'on puisse voir.

Je travaille de plus en plus et mieux qu'au commencement. Enfin je suis content et vous serez satisfait.

Mille amitiés, votre tout dévoué

Claude Monet.

P.-S. — Vous avez oublié de me donner l'adresse de Dubourg. Et puis de mon côté, j'ai aussi oublié que M. Troisgros, mon marchand de couleurs, m'avait demandé avant mon départ si vous pouviez lui donner une ou deux valeurs de 500 francs. Cela m'était sorti de l'esprit et il est sans doute venu vous trouver.

Puis, deuxième post-scriptum, on m'avait promis le relevé de mon compte. Enfin je demande toujours bien des choses.

Cl. M.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 271-272 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

C'est une journée bien différente que j'ai passée aujourd'hui, journée sans travail aucun; mais, ce matin, j'ai cru que j'allais être malade; j'avais du reste passé une très mauvaise nuit: contrairement à mon habitude, j'ai eu tout le temps des cauchemars, voyant tous mes tableaux faux de ton, puis les apportant à Paris, où tout le monde m'avouait n'y rien comprendre. J'étais désespéré; Durand n'en voulait pas et je maudissais ce voyage.

Je me suis donc levé de grand matin avec un terrible mal de tête et, comme il me fallait aller moi-même à la poste pour faire partir votre lettre chargée, je suis sorti avant mon déjeuner. Arrivé à la poste, on me dit qu'en Italie, on n'accepte pas les lettres dont la valeur était déclarée. Il me fallait donc remonter à l'hôtel pour refaire l'enveloppe et ses cachets; de là, je le crains, un retard pour l'arrivée de ladite lettre. Cela me désole d'autant plus qu'à la poste, on me remet votre lettre et que j'apprends votre terrible situation, sans argent. Heureusement, j'avais eu l'idée hier de télégraphier à Durand. Je remonte donc chez moi, désolé de ce contretemps et aussi de ce retard qui me faisait manquer une étude, et, avec cela, un mal de tête de plus en plus fort. Je déjeune, attribuant cela à ma sortie à jeun. Bref, me sentant absolument mal, je renonce à ma matinée et je flâne tout doucement comme un rentier.

A l'heure du déjeuner, je me sens décidément trop patraque pour travailler et je décide de me reposer tout le jour; et j'ai bien fait, c'était un [mot manquant] et une tension d'efforts de tous ces jours. Ce soir, je me félicite d'avoir pris ce petit congé et me sens plus gaillard pour demain. Ce soir, à dîner, tout le monde m'a dit qu'hier, j'avais très mauvaise mine, que je travaillais trop, que j'avais tort de rester trop au soleil, d'autres qu'il ne fallait pas rester dehors, passé une certaine heure, que le climat était traître et pernicieux aux gens bien portants; bref, un tas de bêtises. J'étais évidemment fatigué, comme je le sentais depuis plusieurs jours, et voilà tout.

J'ai donc pris une bonne voiture et me suis fait conduire à Menton: une promenade de plusieurs heures et délicieuse, Menton adorable et des environs merveilleux. Je suis allé jusqu'au cap Martin, endroit renommé, situé entre Menton et Monte-Carlo; j'ai vu là deux motifs que j'irai certainement faire à mon retour, car ils diffèrent totalement d'ici, où la mer ne joue pas un grand rôle dans mes études.

Cela m'a fait le plus grand plaisir de me sentir en France, j'y ai acheté du bon tabac caporal et des cigarettes, puis quelques fleurs que vous recevrez par la poste, pour que vous voyiez bien que, partout et toujours, vous êtes avec moi et que je ne vous oublie pas. Je vous ai aussi adressé un télégramme pour vous faire prendre patience, et enfin, j'ai trouvé là *Le Figaro* me donnant des nouvelles de la vente Manet; vous les connaissez sans doute: première vacation, 72000 francs... [la fin manque].

Document original.

Chère Madame,

Voici les photographies promises; elles vous donneront toujours une idée du pays en attendant mes croûtes.

J'ai reçu ce matin votre lettre datée du 5; vous êtes toujours dans l'ennui et j'en suis tout malheureux, car, si j'étais là, ce ne serait pas ainsi: j'aurais avisé. Pardonnez-le-moi donc. J'espère du reste qu'à cette heure vous êtes rassurée et que vous avez reçu de moi ou de Durand; heureusement, l'argent de Mme Rémy vous est arrivé à point. Je me suis remis au travail ce matin, mais j'ai été tout mal à l'aise pendant toute la journée. Ce soir, je me sens mieux. J'ai eu tout le temps mal à la tête et comme de la fièvre; aussi ai-je travaillé avec plus de sobriété, car c'est évidemment dû à la surexcitation du travail. Je suis content de ma journée; j'ai commencé quelque chose chez M. Moreno et j'espère bien finir plusieurs études cette semaine, quoique j'aie bien du mal à les quitter, voyant chaque jour plus clair. Je ne sais quel effet tout cela vous fera, mais c'est bien terrible et le bleu joue un grand rôle dans tout ce que je fais.

Aujourd'hui, je travaillais à un sous-bois d'oliviers par temps gris: tout est bleu, et cependant c'est ainsi.

Ces pauvres bébés trouvent que je suis longtemps dans mon Italie; il me semble à moi aussi qu'il y a un siècle que je ne les ai vus, et cependant les journées passent terriblement vite pour moi; j'en suis épouvanté, quand je pense à tout ce que j'ai à faire et à finir; et cependant, outre ce que je veux

faire ici, je tiens absolument à m'arrêter, ne fût-ce que quelques jours à Menton pour y faire ce que j'ai vu hier au cap Martin. Ce sont deux motifs absolument exceptionnels à faire du même endroit en se retournant.

Je suis aujourd'hui sans nouvelles de la vente Manet, mais j'espère recevoir demain une lettre de l'un ou de l'autre qui me donnera quelques détails.

Je suis bien fâché de savoir que Jacques est encore souffrant; quels que soient ces rhumatismes, vous feriez peut-être bien, en effet, si vous le pouvez, de le mener à M. Love. Ce qui est bien ennuyeux aussi, c'est que Rémy ait ce bobo; car cela doit augmenter votre besogne à vous et à Marthe, et elle ne doit plus avoir le temps de faire ses vocalises, ni de chanter *Près de toi, c'est la vie et loin de toi c'est mourir!!!* Et Blanche fait-elle toujours de la peinture, et vais-je la trouver en progrès? Jacques fait-il aussi de jolis dessins? Quant à Jean, c'est toujours l'infatigable chasseur, je le vois d'ici, mais, avec tout cela, il ne trouve toujours pas sa vocation; et dire qu'il va bientôt être soldat! J'espère bien qu'il m'écrira encore et qu'il va m'annoncer qu'il a le maximum de bons points.

Embrassez-les tous bien fort; mes amitiés à Marthe; pour vous mes plus douces pensées, tout mon cœur, tout moi.

Votre

Claude Monet.

Document original.

411. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 8 février 84

Chère Madame,

Votre lettre que j'ai reçue ce matin m'a rendu bien malheureux et je maudis d'avoir parlé de ces terribles questions d'argent qui, toujours, vous font tout prendre au pire et en noir. Je ne me fâche pas et ne vous crois pas fâchée; je suis malheureux de vous savoir de la peine et c'est assez. Une chose me console, c'est que mes lettres suivantes ont dû effacer cette fâcheuse impression; vous devez y voir que je n'ai qu'une pensée et qu'un désir, celui de vous éviter des ennuis.

Laissez-moi vous dire seulement que vous m'avez mal compris ou bien que je m'explique mal, et c'est plutôt cela. Je n'ai jamais voulu vous dire que vous dépensiez trop et que vous feriez des folies, j'ai insisté sur l'argent que j'avais reçu de Durand ces temps derniers et sur les sommes que j'avais données pour la maison depuis un mois, tout cela à propos de la pension qu'il faut bien arriver à payer.

Ce que vous me dites de vos privations m'est très pénible, et quand je parle d'économies, je ne prétends pas que vous vous priviez, cela me ferait de la peine. J'ai beau espérer une meilleure lettre pour demain, j'ai peur, car je vous vois embarquée dans de telles pensées que je n'ose l'espérer, et cela va me démoraliser complètement. Comme je vous le dis, je ne compte que sur l'impression de mes lettres qui ont dû, pourtant, vous laisser voir que vous êtes ma vie et tout [mon] bonheur. Puissiez-vous le voir et le croire une bonne fois.

Je me suis mieux porté aujourd'hui, quoique très assombri par cette lettre, et, par là-dessus, la pluie est venue m'interrompre cet après-midi. Ce soir, il fait beau, espérons que demain sera bon pour moi sous tous les rapports.

Je n'ai pas reçu d'autres nouvelles de la vente Manet; à ce propos, je voulais déjà vous prier d'écrire à ce Bonneau pour moi et lui dire qu'étant absent, il cesse de m'envoyer les articles sur Manet, qui sont du reste tous les mêmes; n'y manquez donc pas, car il doit y en avoir pour une jolie somme.

Vous serez bien aimable aussi de vous informer du nom et de l'adresse du marchand de pommes, le cousin Singeot vous la donnera, et lui écrire qu'il fasse deux pièces de cidre à 30 francs et une à 40 du plus fort pour mélanger avec ce qui vous restera chez le fermier, en lui disant que c'est à la condition qu'il répondra et se chargera du mélange, comme il me l'a promis du reste, et qu'il répondra de suite à quelle époque il l'apporterait, afin d'être en mesure pour le payer.

Maintenant, si vous trouvez ce cidre mauvais, n'écrivez pas et faites alors comme vous jugerez le mieux. Quant à Delabrosse, je lui enverrai dès que j'aurai reçu de Durand.

C'est toujours les comptes et les affaires qui reprennent, hélas!

Embrassez bien les enfants et, vous, sachez que je vous aime et que je vous adore.

Mille bons baisers.

Votre

Claude Monet.

Document original.

412. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 9 fév. 84

Chère Madame,

Comme je vous le disais hier soir, vous voilà tout à fait lancée dans des idées noires, folles, absurdes. Je m'y attendais, mais votre lettre me peine au-delà du possible. Que vous ai-je fait ou que se passe-t-il qui vous pousse à me parler ainsi? Est-ce l'exemple de l'héroïne de Zola qui vous hante, ou bien avez-vous quelque impérieuse raison de famille qui vous oblige à me parler d'une séparation, vous qui m'aimez tant et moi qui ne pourrais plus vivre sans vous? Vous voulez une réponse, vous vous soumettez d'avance et trouverez bien ce que je déciderai, me dites-vous? Eh bien, ce que je décide, ce que j'exige, c'est que vous ne m'écriviez plus de pareilles lettres qui me font du mal, vous devez le penser. Si ces mêmes paroles venaient de moi, ne souffririez-vous pas?

J'exige donc que tu m'aimes comme je t'aime. Puissent les baisers que je t'envoie effacer ces vilaines pensées. Je t'aime, je te voudrais là et te supplie de me répondre par une bonne lettre pleine de caresses. Mais que de temps avant que vous ne répondiez! Non, vous ne savez pas ce que de telles lettres m'attristent, moi si anxieux de vous lire, quand je rentre du travail.

Je suis tout à fait bien, c'est-à-dire que je ne ressens plus de maux de tête, et c'est certainement grâce au peu de repos que j'ai pris. J'ai du reste peu travaillé aujourd'hui. M. Moreno m'a envoyé hier le mot ci-joint; je n'ai pu lui refuser, car il est on ne peut plus gracieux pour moi.

Donc, à deux heures aujourd'hui, il est venu me prendre dans sa voiture et nous sommes allés à Ospedaletti: concert assez intéressant, chanteuse italienne, entracte: pris des glaces au bord de la mer sur la terrasse du casino. Ospedaletti est une station nouvelle, fondée par une société française sur un pied de luxe insensé. Revenus à 5 heures chez M. Moreno, avons fait un tour de jardin, quel jardin! et il m'a fallu goûter à je ne sais combien d'espèces d'oranges, de mandarines, de dattes mûries là, des jujubes, etc.

Ainsi cette journée m'a un peu distrait et aussi reposé, mais, revenu dans ma petite chambre, j'ai relu votre lettre; ce serait si bon de trouver de bonnes paroles, des expressions de bonheur, des promesses de caresses, mais je les attends, sinon je n'écris plus. Je reçois vos lettres très régulièrement depuis trois jours, juste depuis qu'elles sont méchantes, je les reçois le surlendemain; ainsi aujourd'hui 9, j'ai eu ce matin votre lettre du 7. J'ai reçu une lettre de Duret que voici, du reste; il paraît satisfait de la vente, mais relativement, ce me semble. Je ne trouve pas cela brillant, car, en somme, aucun amateur connu ou nouveau n'a acheté, et je trouve les prix bien minimes. Pauvre Manet, lui qui parlait toujours par 10 et 20 mille francs!

Au casino d'Ospedaletti, il m'est tombé sous les yeux un article de Wolff que je trouve ignoble; vous le verrez sans doute par Bonneau; c'est très mal pour Durand et pour nous tous. Je crois, moi, que cela ne va pas faire aller nos affaires, ni entraîner les amateurs.

Durand m'a écrit aussi deux mots pour me dire qu'au reçu de ma dépêche, il vous a envoyé 300 francs et me demandant combien il doit m'envoyer ici; il n'avait sans doute pas reçu ma lettre partie en même temps que la dépêche et laquelle lettre lui disait de vous envoyer quand même, pour aujourd'hui samedi, 200, si ce n'était 300 francs. Je lui disais aussi ce que j'attendais de lui ici; j'espère donc que, contre votre attente, vous aurez reçu deux envois.

Ci-joint quelques vues de Bordighera. Avez-vous reçu les fleurs de Menton et sont-elles arrivées fraîches? Je n'ai pas reçu la lettre que vous m'annoncez de Jean; elle ne sera pas partie par le même courrier; ce sera pour demain matin sans doute.

Mais il se fait tard, et il faut se coucher pour bien travailler demain. Vous êtes sans doute couchée à cette heure, 10 heures et demie, avec votre gros bébé câlin et en face de Mimi qui ronfle sans doute. Vous doutez-vous et pensez-vous seulement que chaque soirée je les passe avec vous et que je vous vois tous, ce qui ne m'empêche pas de penser à vous, à tous les autres instants.

Mille baisers pour tous, amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

413. À P. DURAND-RUEL

Bordighera, 9 févr. 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,

J'ai reçu ce matin votre petit mot. Merci d'avoir envoyé de suite les 300 francs à M^{me} Hoschedé. Vous n'aviez sans doute pas encore reçu ma lettre vous priant de m'envoyer environ 500 francs, de vouloir bien faire un autre envoi à Giverny pour aujourd'hui samedi, vous priant de le faire chaque semaine.

Vous me demandez si je suis content à Bordighera. Oui, et je suis de plus en plus dans le ravissement et je travaille beaucoup.

J'attends une lettre de vous, me donnant réponse à mes nombreuses questions et demandes.

Je ne sais si vous êtes satisfait de la vente Manet, mais le peu que j'en apprendis ne me paraît pas favorable. J'attends de plus amples informations.

Je vous envoie mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Pension Anglaise.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 272 (partiellement).

Archives Durand-Ruel.

414. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 10 février 84

Chère Madame,

Deux mots seulement en hâte pour ne pas me coucher sans vous causer un instant.

J'arrive de Monte-Carlo où je suis allé passer quelques heures avec les deux peintres anglais de l'hôtel. Partis d'ici à 4 heures après avoir travaillé, nous avons eu l'idée de dîner là-bas et de risquer quelques pièces de cent sous à la roulette. J'ai d'abord eu beaucoup de chance et j'avais 65 francs de bénéfice; trop gourmand, j'ai voulu atteindre les 100 francs et vous en faire la surprise; je les ai reperdus, plus dix de ma poche; l'heure de notre train étant arrivée, il a fallu rester sur sa perte. Monte-Carlo est toujours un des plus beaux endroits, mais il y a bien du monde.

J'ai reçu votre lettre du 8 et celle de Jean. Je vous écrirai plus longuement demain. J'espère demain recevoir une bonne et gentille lettre de vous.

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe; pour vous, les plus tendres pensées de votre

Claude Monet.

Document original.

415. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 11 février 84

Chère Madame,

Hélas, quelle terrible journée aujourd'hui: il pleut à verse depuis le matin, impossible de mettre les pieds dehors; je suis donc prisonnier dans ma petite chambre. Pas moyen de travailler, et je ne m'amuse pas. Avec cela, le premier courrier ne m'a rien apporté, ce qui n'a pas peu contribué à m'attrister; mais votre lettre de samedi vient de m'arriver; elle me fait plaisir, bien que pleine de tristesse; elle est meilleure, parce que vous ne pouvez faire autrement que de voir toute ma tendresse pour vous, tout mon amour.

Je ne vous en veux nullement et je comprends votre tristesse, surtout avec tous les ennuis et les inquiétudes de la semaine passée, mais je vous en conjure : plus de ces vilaines pensées. Il viendra ce retour, peut-être un peu plus tard que je ne le voudrais, mais viendra. Un peu de patience et de courage, alors le beau temps aussi reviendra et vous serez heureuse, et je vous aimerai tant que vous oublierez ces mauvais jours.

Je suis navré de ce mauvais temps, j'ai toujours peur qu'il ne dure. Déjà, depuis quelques jours, le soleil s'est fait rare. Je viens de passer l'inspection de toutes mes toiles; j'ai encore bien à faire; ce pays, comme je vous l'ai dit déjà, est extrêmement difficile à faire, très long, surtout parce que les grands motifs d'ensemble y sont rares. C'est trop touffu, et ce sont toujours des morceaux avec beaucoup de détails, des fouillis terribles à rendre, et moi, justement, suis l'homme des arbres isolés et des grands espaces.

Comme je vous l'ai écrit hier, j'ai revu avec bien du plaisir Monte-Carlo; là les grandes lignes de montagne et la mer sont admirables et, à part la végétation exotique qu'il y a ici, Monte-Carlo est certainement le plus bel endroit de toute la côte: les motifs y sont plus complets, plus tableaux et, partant, plus faciles à exécuter. Aussi cela me trouble, et, par moments, j'ai peur d'avoir fait une gaffe en venant ici; c'est cependant féérique et séduisant au possible.

Quant au paradis terrestre, au jardin Moreno, vous n'avez rien à craindre, c'est un intérieur terriblement calme. Le fils, un enfant de 12 ans, est extrêmement malade, sa mère ne le quitte pas d'une minute; aussi M. Moreno s'est-il déjà excusé de ne pouvoir me recevoir comme il le voudrait. Sans cette maladie, ce doit être une maison très mondaine; ils ont trois filles mariées à Marseille avec trois [des] plus riches armateurs. Lui est très brave homme, très heureux et très fier de son jardin et de Bordighera qui est son pays et à qui tout le pays appartient.

Je voudrais bien envoyer des mandarines aux babys, mais je n'ose en demander, et cependant Dieu sait s'il s'en perd. Enfin, ils peuvent être sûrs que, si l'occasion s'en présente, je penserai à eux; et en tout cas, quand j'irai passer quelques jours à Menton; je leur ferai, pour sûr, un envoi, car ici il y a cette satanée douane qui augmente tout; et puis, au retour, j'apporterai des provisions, de bonnes choses.

J'espère que Durand vous aura fait un second envoi, comme je vous l'ai dit; je lui récris à nouveau pour cela et en lui recommandant bien de n'y jamais manquer, car je ne peux vous savoir de la peine comme la semaine dernière.

Je suis bien heureux de savoir tous les enfants bien portants, c'est là ma grande consolation et vous êtes bien heureuse de les embrasser. Ils me tourmentent bien quelquefois, et, cependant, je serais bien heureux de les avoir là, près de moi, sur les genoux, voire même sur la tête; mais eux aussi se rattrapent au retour, et vous aussi; cela viendra, et je vais redoubler d'ardeur et tâcher de faire des merveilles.

Pourvu que demain ces vilains nuages soient partis.

Embrassez bien fort les petits et les grands pour moi, mes amitiés à Marthe; pour vous les plus tendres pensées de votre

Claude Monet.

Document original.

416. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 12 fév^{er} 84

Chère Madame,

Pas de lettre, c'est dire une journée bien triste pour moi. Je ne veux pas m'en inquiéter, pensant que le dimanche les enfants n'allant pas à Vernon, c'est votre aimable facteur qui s'est chargé de votre lettre; j'aurai donc sans doute un double courrier demain. Il me tarde bien cependant d'avoir réponse à ma lettre et de vous savoir dans de meilleures dispositions d'esprit.

J'ai reçu votre dépêche hier soir pendant le dîner et, non sans émotion; il était trop tard pour y répondre et ma dépêche est partie ce matin, à l'ouverture du bureau. J'attends d'avoir l'adresse de Bonneau pour lui écrire. En tout cas, du moment que vous avez refusé pour cause d'absence, vous n'avez pas à vous inquiéter autrement.

Après la terrible pluie d'hier, il a fait aujourd'hui un temps splendide, et j'ai travaillé tout le jour avec plus d'ardeur que jamais; mais, mon Dieu, que ce satané pays est difficile; je ne puis arriver à finir mes seules études; je crois toujours que ça va y être, puis, une fois rentré, je vois que ce n'est pas encore cela. Je ne sais si mes toiles plairont, mais elles me donnent bien du mal à faire. Je suis dans l'attente d'une lettre chargée de Durand, mais elle est longue à venir, et j'en ai bien besoin, car vous ayant envoyé 200 francs sur les 300 qu'il m'avait envoyés, j'ai gardé les cent pour moi comme argent de poche et j'ai deux semaines d'hôtel à payer; j'espère que c'est en route. Il me tarde aussi de savoir s'il vous a envoyé et si vous avez pu vous tirer d'affaire et payer ce que vous vouliez. Enfin, il me semble que le courrier de demain va m'apporter toutes sortes de bonnes choses; cela me donnera du nerf et me fera prendre le temps en patience, car il ne faut pas croire que, si je parle de prolonger un peu mon séjour, c'est prémédité; eh non! et croyez bien qu'il me tarde plus que vous ne supposez, que je serai bien heureux de revenir reprendre ma vie de campagne. Il me semble que j'aurai un plaisir énorme à peindre là-bas; et puis vous devez bien penser que le plus beau pays du monde ne remplace pas les joies, voire même les petites misères de notre intimité. Enfin, je ne serai heureux que lorsque je serai près de vous, et ce sera pour longtemps. En attendant, je vous envoie mes meilleures caresses, mes constantes pensées. Embrassez bien tous les enfants, sans oublier mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

417. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 13 fév^{er} 84

Chère Madame,

Encore une belle journée et une bonne journée de travail. Bonne aussi, puisque j'ai reçu de vos chères nouvelles, deux lettres, comme je m'y attendais. Je suis cependant bien contrarié de savoir ce pauvre Jacques aussi patraque et désolé

de savoir que vous n'avez pas encore pu le mener chez M. Love; peut-être depuis votre dernière lettre avez-vous pu le faire, car ce diable de Durand nous fait bien languir. En tout cas, il ne faut pas vous alarmer ainsi; les beaux jours vont venir et il faut espérer que Jacques va vite se remettre. Ce qui doit bien vous déranger, c'est ce panaris de Rémy; que de mal vous devez avoir, toutes! Je suis bien aise de savoir que les fleurs vous sont bien arrivées et qu'elles vous ont fait plaisir. N'est-ce pas que c'est un pays délicieux que celui où, en tout temps, il y a des fleurs semblables; c'est partout un parfum délicieux.

J'ai été aussi heureux de savoir que vous aviez reçu des nouvelles de votre frère; j'y pensais quelquefois et me disais que vous deviez être vraiment inquiète. Enfin, vous savez où il est et qu'il se porte bien, cela a dû être une grande joie pour tous.

J'ai reçu ce soir votre dépêche, l'adresse Bonneau: nouvelle émotion pour moi et toujours juste au moment du dîner. Il n'était pas absolument urgent de me l'envoyer par dépêche, du moment où vous lui aviez écrit et que vous aviez refusé la traite.

Ce soir sont arrivées à l'hôtel quatre vieilles filles anglaises, des types extraordinaires; elles ont bien 250 ans à elles quatre et elles voyagent à pied, tout le long de la côte. Il faut les voir pour se faire une idée de ça. Aussi tout le monde à table n'a pu retenir un fou rire, les Anglais tous les premiers. Si vous pouviez voir cette table d'hôte et ma tête au milieu de ces gens-là, c'est bien comique.

Je suis toujours sans nouvelles de Paris, à l'exception de la lettre de Duret que je vous ai envoyée. Les affaires ont l'air d'être bien mauvaises à Paris, et j'ai grand-peur que la vente Manet et la recrudescence de haine contre notre peinture ne soient bien défavorables à Durand; et, s'il ne vous a pas envoyé à vous comme à moi, c'est qu'il n'a pas pu; mais, si demain je n'ai pas de lettre de lui, je lui télégraphierai.

Mille bons baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

Votre Claude Monet qui vous aime.

Document original.

418. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 14 fév^{er} 84

Chère Madame,

Je suis bien, bien heureux de penser que mes lettres vous font un peu oublier vos ennuis et bien heureux de lire vos chères lettres. Vous êtes allée à Paris aujourd'hui sans doute; vous devez penser si je vous y suivrai par la pensée. J'espère que, le docteur aidant, ce pauvre Jacques va retrouver bien vite la santé et sa gaieté.

Que de mal vous vous faites et comme tout de suite vous mettez les choses au pire! Ne peut-on être souffrant sans pour cela être perdu? J'espère aussi que ce pauvre Bébé est débarrassé de son fameux brouillard. Quant à Jean, j'aimerais en savoir de meilleures nouvelles. Je ne le gronderai pas, parce que vous m'en priez, mais je n'aime pas beaucoup ces liaisons avec des élèves plus âgés que lui. Qu'il travaille et qu'à la récréation, il joue avec les autres. J'espère donc que vos remontrances lui porteront profit et qu'il aura de meilleures notes.

Vous ne me dites pas dans votre lettre si vous avez reçu de Durand et cependant vous dites devoir aller à Paris aujourd'hui; c'est donc que vous avez reçu. Du reste si Hoschedé a un compte ouvert chez un banquier et s'il est si désireux de vous voir, il ne pourra vous refuser son aide; il viendra sans doute à Giverny pour le 19. Que ne suis-je plus près, comme je serais arrivé avant lui! C'est un crève-cœur pour moi. Je voudrais aussi bien savoir ce qu'il avait de sérieux à vous dire.

J'ai encore beaucoup travaillé cette journée, bien que, le soir, le temps se soit de nouveau brouillé, et j'ai peur pour demain.

Les vieilles Anglaises sont la gaieté de la table d'hôte; elles sont tordantes, patantes, comme dirait Jacques. Elles viennent de Biarritz à pied et continuent toute l'Italie. Elles repartent dans quelques jours, et tout le temps elles font leurs petites aquarelles, car il n'y a pas d'Anglaise qui n'en fasse, et ici on ne peut faire un pas [sans en] voir de jeunes ou de vieilles, installées dans tous les coins. Il y en a quelques-unes qui voudraient bien voir ce que je fais, mais elles sont très discrètes et rôdent autour de moi à une grande distance; c'est fort comique, mais je crois que si elles voyaient de près, elles seraient très effarouchées.

Je suis toujours sans nouvelles de Durand; je me donne jusqu'à demain pour lui télégraphier.

Merci de votre bonne lettre, de vos baisers; recevez les miens et dites-vous bien que je vous aime. Embrassez les enfants, mes amitiés à Marthe, et pour vous toujours et toujours, mes pensées les plus tendres.

Votre

Claude Monet.

Document original.

419. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 15 fév^{er} 84

Chère Madame,

Je suis bien content de savoir que Durand vous a enfin fait un envoi; vous êtes plus favorisée que moi, car je suis toujours sans nouvelles de lui. Vous avez donc pu aller à Paris, et il me tarde bien de savoir le résultat de votre voyage, tant pour ce pauvre Jacques, qui n'a vraiment pas de chance, que pour d'autres raisons que vous devinez; mais vous êtes bien à moi, je le sais, et vos bonnes lettres me le disent chaque jour.

Il a fait aujourd'hui une très vilaine journée à se croire en France; que n'en ai-je eu au moins la douce compensation de la passer avec vous! Quel bonheur ce serait pour moi de vous voir, de vous avoir, de vous dire combien je t'aime! Hélas, au lieu de cela, j'ai ragé tout le jour; parti le matin à mon étude et revenu sans avoir pu travailler, et l'après-midi je n'ai pu toucher qu'à une seule toile, tant le temps était variable et triste, un vrai temps du Nord, froid même. Le baromètre baisse et cela m'épouvante; j'ai tant à faire, car ces jours-là je trouve tout ce que j'ai fait affreux et je suis obsédé de la pensée que ça ne

plaira à personne. Ce qui est un fait certain, c'est que, jamais, je n'ai eu tant de mal; j'ai des toiles qui ont des 10 et 12 séances et qui ne paraissent pas avancées, pas une ne sera sortie d'un jet; est-ce un bien, est-ce un mal? Je ne sais; c'est au retour que je pourrai me prononcer.

Je suis heureux de penser que vous avez eu un peu de beau temps et de savoir que déjà vous avez quelques fleurs. Je vois qu'à mon retour il va falloir jardiner avec Bébé et Mimi, que les aides ne me manqueront pas. Je pense bien aussi que, si je retrouve de bons jardiniers, je trouverai aussi des enfants qui savent lire et aussi écrire et qu'ils feront honneur à leur maîtresse.

Vous ne sauriez croire combien je serai heureux de vous voir, de vous entendre, d'être de votre vie. Enfin, quand je ne travaille pas toute la journée, je deviens tout mélancolique; le travail seul me fait oublier un peu, et le temps passe alors autrement. Je l'avoue, je m'ennuie à mourir, j'ai cette chambre d'hôtel en horreur, mais il ne faut pas vous attrister; que le beau soleil revienne demain et je retrouverai mon entrain, mon espoir de retour.

Encore bonsoir de loin, mille bons baisers pour vous et les enfants. Mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

420. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 16 fév^{er} 84

Chère Madame,

C'est aujourd'hui le 19 pour moi, puisque mes vœux, mes pensées vont mettre deux longs jours à vous parvenir; c'est votre fête enfin, et je n'ai cessé d'y penser toute la journée.

J'arrive de Menton où j'ai pu vous envoyer quelques fleurs; je les ai prises moi-même et les ai mises dans leur boîte. J'aurais voulu vous en envoyer de plus belles, mais dans ce pays les fêtes du Carnaval en absorbent beaucoup pour les fameux combats de fleurs. Enfin, vous saurez que j'ai pensé à vous et je sais combien vous aimez les fleurs pour être certain du plaisir qu'elles vous feront. Je ne regrette qu'une seule chose, c'est de n'avoir pu m'arranger pour revenir ce jour-là et vous les donner moi-même. Pardonnez-le-moi donc, recevez toutes mes tendresses, mes baisers, tout mon amour. Vos enfants et les miens sauront par leurs gentilleses et leur gaieté vous faire ce jour heureux, quoique je sois loin; pensez bien qu'à l'heure du dîner (et après aussi) je serai près de vous par la pensée.

Le beau temps m'abandonne, cela me désespère. Aujourd'hui, temps couvert et de la pluie à plusieurs reprises. Le haut des montagnes à Menton était couvert de neige, et, si je n'avais été occupé de vous par ce petit voyage, le temps m'eût paru bien long; malheureusement le temps est mal pris; il vaudrait mieux de la pluie battante: après, il ferait beau.

J'ai profité de mon séjour à Menton pour en explorer une partie des environs et, comme la première fois je suis émerveillé; je souhaite donc doublement le beau temps pour terminer ici et y aller faire quelques études que je crois plus dans mes moyens.

J'ai fait deux rencontres: une très singulière, en wagon, de Vintimille à Menton, un ami de pension du Havre que je n'avais pas vu depuis l'âge de dix ou onze ans et que j'ai reconnu; nous n'avons pu causer que quelques minutes: je descendais à Menton, et lui filait sur Marseille. Puis, j'ai rencontré un des frères Hecht, celui qui est marié; nous nous sommes promenés un moment ensemble, causant du pays et surtout de Manet.

Ce soir, en rentrant, je trouve votre lettre écrite à 6 heures du matin; moins heureux que vous, je n'ai pas rencontré le facteur et j'ai dû partir sans nouvelles; je pensais en rentrant trouver un compte rendu de votre voyage et il me faut attendre à demain. J'espère donc que M. Love vous aura rassurée, que vos idées noires, vos inquiétudes seront tout à fait dissipées et qu'enfin, grâce aux remèdes du docteur, votre pauvre Jacques sera bientôt tout à fait bien. J'espère enfin que vous n'aurez trouvé aucun sujet de tristesse à Paris, mais bon accueil partout.

Je suis encore sans nouvelles de Durand, je le maudis; sachant qu'il vous avait fait un envoi, je m'étais tranquillement pensé qu'il m'en avait fait un aussi et ne lui avais pas télégraphié, comme je le voulais. Aujourd'hui je rentre à sec et ne trouve rien; je la trouve mauvaise.

Ecrivez-moi toujours bien longuement; vous voyez que, de mon côté, je n'y manque pas et vous savez que c'est quelquefois une souffrance pour moi d'écrire, et je me dis souvent, quand je suis dans l'impossibilité de former les mots, que vous ne devez pas pouvoir lire le quart de mes lettres, mais vous, vous n'avez qu'à penser, et cela marche tout seul. Vous pouvez donc m'en mettre plus long; mais je suis bien exigeant, n'est-ce pas? Allons, recevez mille baisers, aimez-moi, comme je vous aime; embrassez toute la jeunesse pour moi, amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

421. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 17 fév^{er} 84

Chère Madame,

Enfin le temps semble se remettre au beau, il a fait une matinée superbe et j'ai bien travaillé. Il a un peu plu après le déjeuner, et, croyant la journée perdue, j'ai accepté une promenade avec les Anglais. Comme ils ne travaillent jamais le dimanche et que leurs femmes vont aux offices, ils m'offrent cela chaque dimanche; ce sont du reste de très gentils garçons, et c'est une distraction aussi pour moi. Nous avons donc fait une promenade merveilleuse. Partis en voiture dans la vallée de la Nervia jusqu'à une petite ville extraordinaire de pittoresque, là, nous nous sommes mis en tête de revenir à pied à Bordighera, en gravissant une énorme montagne qui nous sépare de notre demeure; mais en demandant le chemin qu'il nous faut prendre, les paysans italiens qui nous entourent, comme si nous étions des bêtes curieuses, nous disent que cela n'est

pas possible, si l'on n'est pas du pays, que, si une fois au haut des montagnes, les nuages nous entourent, nous ne distinguerons plus rien et serons dans l'impossibilité de nous diriger; mais, comme nous avions renvoyé notre voiture et que nous l'avions décidé, nous obtenons d'un paysan de nous servir de guide.

Vous dire les belles choses que j'ai vues est impossible; malheureusement tout cela est trop loin et dans des endroits inaccessibles avec l'attirail du peintre. Pendant deux heures et demie nous n'avons cessé de gravir la montagne, 400 mètres de hauteur, et cela, par des sentiers vertigineux; nous avons heureusement été favorisés par le temps et sommes rentrés pour dîner, harassés de fatigue, mais bien contents de tout ce que nous avons vu.

Ce matin je n'avais pas reçu de lettre, mais, en rentrant, j'en trouve quatre, la vôtre, qui m'a tout d'abord effrayé pour mon pauvre Michel et pour votre propre frayeur; il me tarde bien d'être à demain pour savoir s'il est tout à fait remis de cette secousse. Je vois avec peine que vous n'avez pas trouvé partout la gracieuseté que vous espériez, mais cela est compensé par d'autres preuves d'amitié, et vous devez en somme être rassurée sur la santé de votre Jacques. J'ai donc reçu aussi une lettre de mon Jean qui a eu la bonne pensée de me rappeler que c'était votre fête, mais j'avais trop pensé à vous pour l'oublier et j'espère que mes fleurs vous seront arrivées en temps et fraîches.

Ensuite c'est une lettre de Renoir, et une de Caillebotte que je vous envoie plutôt que de vous en raconter le sens, car c'est de Manet qu'ils me parlent.

J'ai bien pensé à vous aujourd'hui, sachant que vous deviez avoir la visite de Hoschedé qui, sans doute, va rester jusqu'à votre fête; je me demandais sans cesse ce que vous pouviez faire et où vous étiez; enfin, je puis le dire, cela me rend malheureux et je préférerais y être pour voir et savoir.

Je suis heureux pour les enfants de savoir qu'ils vont s'amuser et je ne doute pas des parties qu'ils vont faire.

A demain, demain 19. Comme je pense à toi, ma chérie; je t'envoie mes baisers, embrasse les enfants, surtout mon pauvre Mimi; amitiés à Marthe.

A demain.

Claude Monet.

Document original.

422. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 18 fév^{er} 84

Chère Madame,

J'étais à peu près content hier, parce que je voyais le temps se remettre, mais voilà qu'il fait plus mauvais que jamais.

Impossible de songer à travailler, du vent, de la pluie, et avec cela, un froid terrible auquel on n'est pas habitué, à un tel point que j'ai dû faire du feu. Vous dire ce que je m'ennuie et combien je me désespère à la pensée que cela peut durer. S'il en était ainsi, j'effacerais tout ce que j'ai fait et reprendrais le train, maudissant le Midi. Avec cela, pas de lettre de vous, sachant mon pauvre Mimi malade, m'inquiétant et faisant mille suppositions plus tristes les unes que les autres. Justement, vous me disiez dans votre lettre d'hier de ne pas me tourmenter, que pas de nouvelles serait bonnes nouvelles; saviez-vous donc que je n'en recevrais pas et me cachez-vous quelque chose? Je suis très malheureux et je ne résisterai pas à plusieurs journées comme celle-ci.

J'ai reçu de Durand par entremise de Casburn; il ne me dit pas s'il vous a envoyé, il me dit seulement avoir donné mille francs à mon marchand de couleurs. Il faut pourtant que je travaille et que je rapporte quand même des choses bien à ce pauvre Durand; mais quelle déveine s'il allait faire mauvais pendant longtemps! Voilà pas mal de jours où j'ai fait bien peu de choses.

Pourvu que, demain, j'aie de bonnes nouvelles de Giverny, de Mimi, de vous; cela me remettra. Ah! je comprends vos tristesses: aujourd'hui, je pleurerai pour un rien; mais je vais vous faire de la peine, quand c'est moi qui devrais vous remonter. Pardonnez-moi, vous saurez en recevant cette lettre que, si vous m'avez envoyé de bonnes nouvelles, mon chagrin sera passé. Je vous envoie deux photographies du pays que j'ai été voir hier, Dolce Aqua, dans la vallée de la Nervia: elles sont mal prises et ne donnent qu'imparfaitement idée de l'endroit qui est superbe, mais enfin, cela vous intéressera toujours; il y a un pont qui est un bijou de légèreté.

Il fait si froid ici que j'ai pensé à vos pauvres fleurs; j'ai peur qu'elles ne vous arrivent bien malades, à moins qu'il ne fasse chaud en France, pendant qu'il gèle ici, ce qui est possible.

Allons, il me faut vous quitter, j'ai à répondre à Durand et puis je suis trop triste, je me demande si, en ce moment, vous n'avez pas Mimi malade sur vos genoux; qu'il me tarde d'être à demain, comme je vais guetter le facteur; embrassez-le bien pour moi, sans oublier les autres; mes bonnes amitiés à Marthe, pour vous, tout mon cœur.

Votre

Claude Monet.

Document original.

423. À P. DURAND-RUEL

Bordighera, 18 fév^{er} 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,

J'ai reçu aujourd'hui votre lettre du 16 courant contenant un billet de 500 francs. Je vous remercie bien d'avoir remis à M. Troisgros les deux valeurs de 500 francs. Quoique M. Casburn ne m'en dise rien, j'espère que vous n'aurez pas oublié l'envoi à M^{me} Hoschedé. A partir de samedi prochain, vous pourrez très bien n'envoyer que 200 francs.

Je ne suis pas satisfait du tout du temps. Voilà une huitaine de jours qu'il fait très mauvais et aujourd'hui, il fait si froid qu'il m'a fallu faire du feu. J'espère bien que cela ne va pas durer, car il n'y a pas moyen de travailler par ce temps. Ici il faut le soleil. J'en profite pour faire des excursions superbes, mais qui ne m'avancent pas et je ne voudrais pas m'éterniser ici.

Merci encore et mille compliments de votre tout dévoué

Claude Monet.

*L. Venturi, « Archives... », 1939, t. 1, pp. 272-273 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.*

Chère Madame,

Le dix-neuf! C'est vous dire combien je pense à vous ce soir et vous devinez s'il m'est facile de voir en pensée la petite fête, l'arrivée à table, les surprises, les embrassades, les fables des petits qu'ils ont admirablement dites, j'en suis sûr, malgré les gros rhumes. Qu'il me tarde de savoir tout cela en détail. J'ai deux lettres de vous aujourd'hui, enchanté des nouvelles que vous me donnez de Mimi, car je m'inquiétais hier, et je tremblais de recevoir une dépêche; j'étais dans la tristesse, comme vous l'avez vu. Je vois cependant avec peine que vous êtes tous plus ou moins pris, mais sans gravité. Jacques va heureusement mieux, lui, et vous devez être fière de votre docteur.

La pauvre Marthe, seule, est toujours sur les dents et je vois qu'elle n'est pas au bout de ses peines.

De mon côté, j'ai de meilleures nouvelles à vous donner. Le soleil est revenu superbe, mais avec un vent terrible, épouvantable, une tempête avec du soleil; la mer est inimaginable. Figurez-vous la mer agitée de Pourville, mais d'un bleu merveilleux et l'écume comme de l'argent. J'ai voulu en essayer, mais parasol, toiles, tout a été emporté et le chevalet cassé; il m'a fallu battre en retraite, furieux.

J'ai donc pris un grand parti, me rappelant qu'à Dolce Aqua où je suis allé dimanche, on ne sentait pas le vent abrité par les montagnes, j'ai pris une voiture et j'y ai très bien travaillé deux motifs merveilleux. Le pont est adorable et là j'étais au calme et au chaud comme au mois d'août, j'irai donc là tant que ce vent durera, de cette façon je ne perds pas mon temps et ne me tourmente pas. Dès que je m'arrête de travailler, j'ai toujours peur de n'arriver à rien; je m'effraie peut-être à tort.

Je viens d'avoir la visite dans ma chambre de deux peintres anglais qui habitent l'hôtel depuis longtemps; ils désiraient voir ce que je faisais et j'avais dû les prévenir qu'ils seraient peut-être effrayés, mais ils ont paru très épatés, surtout de ce que j'ai fait aujourd'hui en une séance, d'autant plus qu'ils avaient vu l'endroit avec moi dimanche. Ils n'en reviennent pas que j'aie pu faire ces deux motifs dans mon après-midi. Ils sont venus pour me sonder et m'inviter à une exposition qu'organisent les peintres et peintresses anglaises résidant à Bordighera, et il y en a une flotte, ils seraient très désireux qu'un peintre français en soit, malgré leur désir j'ai absolument refusé, prétextant le manque de cadres et c'est une bonne raison.

Je n'ai pas revu M. Moreno. Par tous ces temps gris, il n'était pas possible de faire des palmiers; peut-être me croit-il parti, j'irai lui faire visite demain.

Merci de vos bons soins pour mon petit Mimi, je sais qu'il ne peut être mieux soigné; si je m'inquiète, c'est de ne pas savoir assez vite. Enfin soignez-vous tous, ne vous fatiguez pas trop vous-même, laissez au besoin les pommiers dans l'atelier; du feu de temps en temps, c'est l'important; mille baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

425. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 20 fév^r 84

Chère Madame,

Permettez-moi et pardonnez-moi de ne pas vous écrire longuement ce soir. Mes confrères anglais prennent goût à ce que je fais et m'ont de nouveau demandé à voir le résultat de ma journée et de nouveau insisté pour que je donne quelque chose pour leur exposition. La soirée s'est un peu prolongée, il est 11 heures. J'ai beaucoup travaillé aujourd'hui et suis assez fatigué. Il fait un temps superbe, et je veux être à la besogne demain de bonne heure.

Vous voyez donc que, le beau temps revenu, je retrouve mon ardeur. Je ne me décourage que lorsque je vois le temps se gâter, parce que j'ai beaucoup d'amour-propre et que je tiens à ne pas revenir bredouille ou avec des choses incomplètes.

Je suis bien aise de savoir Marie heureusement accouchée, mais je serais bien content d'apprendre que tous, vous êtes bien portants et non pas obligés de garder la chambre.

A propos de votre changement (de votre chambre), il faut que je sois là et voie cela par moi-même pour savoir si cela est mieux; je ne suis pas moins que vous désireux de vous en donner [illisible], mais je crois que c'est une bonne idée que vous avez eue là.

Pour ce que vous me dites du cidre, je trouve qu'il aurait mieux valu en demander à Delabrosse qui aura certainement connaissance de cela, et puis aussi, parce que, à mon retour, il va falloir d'un seul coup donner 500 francs à M. Singeot, qui vont se trouver augmentés de cela; j'aurais mieux aimé envoyer quelque chose pour payer Delabrosse. Enfin, ça y est, tant pis!

A demain une plus longue lettre. A vous toutes mes tendresses, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Claude Monet.

Document original.

426. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 21 fév^r 84

Chère Madame,

Enfin le beau temps est tout à fait revenu; après le froid, une chaleur tropicale. J'ai beaucoup et bien travaillé. Quelques journées comme celle-là, et je ferai de la besogne.

J'ai reçu votre bonne lettre; je suis enchanté que mes fleurs vous aient fait plaisir, mais je doute que, par le froid qu'il a fait, elles vous soient arrivées en bon état de conservation.

Je vois avec peine que vous voilà, pour quelques jours, garde-malade; ce n'est pas gai, en effet, de rester ainsi enfermée. Je comprends vos rages, vos désirs et je vous assure que je voudrais bien être près de vous pour calmer ces terribles rages. Il vous faut prendre courage et patience. Après une semblable absence,

je ne vous quitterai plus de longtemps et, comme je vous l'ai déjà écrit, je me fais une fête de reprendre ma vie d'intérieur. Qu'il sera bon, n'est-ce pas, de faire ensemble de bonnes promenades. Je rêve quelques bonnes escapades sur la Seine vers Muids ou Portejoie. Pensez à la joie du retour et non pas en noir; à quoi bon? Je suis loin, mais je vous aime, je le sens plus que jamais et nous ne devons jamais penser nous quitter et encore moins nous créer des ennuis, lorsque nous sommes ensemble. Je suis par moments bien insupportable, quelquefois, souvent même, méchant, mais il faut laisser passer ces vilains accès; je vous aime, tu m'aimes, tout est là; passons-nous nos mauvais moments.

Soyez sûre que, le beau temps aidant, je ferai de mon mieux pour revenir le plus vite près de vous; une seule chose me retient, c'est qu'il faut absolument que mon voyage soit productif, que je rapporte beaucoup de bonnes choses, il faut qu'il me profite de toute façon, sans quoi, et si je n'écoutais que mon désir, je prendrais de suite le train.

Soignez-vous tous bien, embrassez bien fort tous les enfants; mes amitiés à Marthe, pour vous mes plus douces caresses, mes baisers, toutes mes pensées.

Votre

Claude Monet.

Je suis enchanté que vous ayez pu payer le cidre à M. Singeot; comme cela, c'est pour le mieux. Vous ne me dites pas si sa femme est guérie.

Document original.

427. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 22 fév^r 84

Chère Madame,

Combien j'ai de joie de savoir que mon envoi de fleurs a pu vous faire plaisir; à vrai dire, je m'en doutais bien un peu, mais suis bien heureux que vous me le disiez.

Merci de votre bonne et longue lettre. Enfin, voilà que tous les malades vont mieux et que tout le monde se dispose à s'amuser, et, d'après ce que vous me dites, je vois que ça va bien marcher.

Ici, on commence à sentir l'effet du Carnaval. Les Italiens s'en donnent et font un vacarme du diable. Tout le monde de l'hôtel se propose d'aller lundi et mardi, les uns à Nice ou à Menton, d'autres à San Remo. Il paraît que c'est vraiment curieux à voir, mais j'aime mieux me priver de ce spectacle et travailler ferme; je n'irai que si, par malheur, il faisait mauvais temps. J'ai fait une bonne journée, le temps a été superbe. Ce soir, avant le dîner, je suis allé voir l'exposition des artistes anglais, et bien m'en a pris de refuser d'en être, car c'est grotesque, à part deux ou trois choses qui ont un cachet anglais très amusant.

J'ai reçu aujourd'hui une nouvelle lettre de Caillebotte auquel j'avais envoyé de l'argent pour Fournaise à Argenteuil; il s'excuse de ne pas m'avoir remercié des canards qu'il a bien reçus et qu'il trouve très beaux et qui ont été bien accueillis; comme vous, je m'étonnais de cet oubli.

J'ai fait, pour la première fois, la rencontre d'un Français à Bordighera, M. May, un amateur juif dont vous m'avez entendu parler; il habite Menton et était venu ici en promenade avec sa femme; très étonné de me trouver dans ce pays, il doit me venir voir la semaine prochaine.

A part cela, rien de neuf ni d'intéressant, si ce n'est que je suis affligé d'un clou terriblement mal placé qui me gêne autant pour m'asseoir que pour marcher et qui n'est guère commode pour le métier que je fais et, ce qui est pire, me fait très mal; mais ce n'est rien, le moral va mieux, je me sens remonté par le désir que j'ai de revenir.

Merci encore de vos bons soins pour Mimi; dites-lui bien de ma part qu'il doit se laisser soigner afin d'être bien portant pour mon retour; quant au grand Jean, surveillez-le au milieu de toute cette jeunesse qui va envahir Giverny. Je regrette de ne pas les voir dansant. Embrassez-les tous; mes amitiés à Marthe; pour vous mes baisers et toutes mes pensées.

Votre

Claude Monet.

Document original.

428. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, samedi 23 [février 1884]

Chère Madame,

Je suis absolument comme vous, toujours fâché de vous avoir fait part de mes ennuis du moment, qui sont presque toujours effacés, lorsque la nouvelle vous en arrive. Je ne puis cependant faire autrement que de vous entretenir de tout ce que j'éprouve de bon comme de mauvais; vous connaissez ma nature aussi prompte au découragement qu'à l'entrain. Ne vous désolerez donc pas, car j'espère bien que je ne me serai pas donné de mal inutilement, car je m'en donne bien, et chaque toile aura été une lutte terrible; je n'ai jamais rien fait qui me donne tant de mal et suis bien curieux de voir ce que l'on en pensera.

Ne regrettez pas non plus de me dire tout ce qu'il vous arrive d'heureux ou de pénible, et je compte bien sur vous pour ne me rien cacher, autrement j'aurais plus d'inquiétude encore. J'ai bien travaillé aujourd'hui, malgré un temps très variable, tantôt gris puis du soleil.

Je suis bien curieux de savoir si cette fameuse partie a eu lieu et je me figure, en effet, le remue-ménage de la maison; quelle joie ils ont dû avoir et que de racontages au retour! J'ai hâte de lire votre prochaine lettre pour savoir cela; mais comment ont pu faire les garçons pour être présentables? Que de mal vous devez vous être donné, que de points vous avez dû coudre! Je m'imagine aussi votre frayer, seule ainsi, Bébé et Mimi pour tout défenseur. Comme vous le dites et comme j'y pense souvent, nous trouverons bien le moyen de nous offrir quelques bonnes parties, tous les deux seuls; je caresse cette pensée avec bonheur.

Comme je vous l'avais dit, je ne pensais pas voir le Carnaval de Nice, mais voici que ce soir M. Moreno, chez qui j'ai travaillé et que je n'avais pas vu, m'envoie son domestique avec le petit mot que voici. Il m'est difficile de refuser et je vais donc voir ce fameux Carnaval dont tout le monde parle; cependant, je crains que la partie ne tombe dans l'eau, car en ce moment même, voilà que la pluie commence à tomber de la belle façon et je me lèverai peut-être de bonne heure pour rien.

En tout cas, ne vous alarmez pas si demain je ne pouvais vous écrire; il se peut que je rentre tard, mais cependant je pourrai vous adresser tout de même deux lignes.

Recevez mes meilleures caresses, mes baisers et pense toujours que je t'aime; mes baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

429. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 24 févr^r 84

Chère Madame,

Chère Madame, pardon, j'écris deux fois ces mots que je n'aime pourtant pas à dire, mais j'arrive de Nice très fatigué; il est dix heures et je suis éveillé depuis 5 heures du matin; permettez-moi donc de ne vous écrire que deux mots ce soir, demain je vous raconterai mon voyage en détail. Je suis très satisfait d'avoir vu le Carnaval à Nice; quelle joie pour les enfants! C'est unique au monde.

Je trouve votre lettre en rentrant; je ne saurai que demain si les enfants sont allés ou non à l'Opéra, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en ce moment ils doivent joliment être excités.

J'ai voulu faire un envoi d'oranges aux petits, mais, à Nice, il y avait impossibilité d'y songer. M. Moreno, très aimablement, a insisté pour que demain je lui donne l'adresse de mes enfants; il va leur faire un envoi.

A demain, une longue lettre; je ne tiens plus éveillé. Mille baisers à tous, pour vous les meilleurs et mes plus douces pensées; amitiés à Marthe; j'ai reçu son aimable lettre et celle de Jean.

A demain.

Votre

Claude Monet.

Temps superbe aujourd'hui, malgré la pluie de la nuit.

Document original.

430. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 25 févr^r 84

Chère Madame,

Que je vous dise d'abord que, si j'ai pris un peu de distraction hier, j'ai aujourd'hui rattrapé le temps perdu. Il a fait une journée admirable et j'ai, on ne peut mieux, travaillé; je suis content de moi; c'est rare et cela va vous faire plaisir.

J'ai reçu votre lettre et vois avec plaisir que les enfants se sont embarqués pour Paris; j'en suis enchanté et suis curieux de savoir les détails de cette partie. Ce qui me fait plaisir aussi c'est de penser que Rémy est revenu à temps pour que vous ne passiez pas la nuit seule à la maison; enfin, tout est pour le mieux, et le remue-ménage de ces jours de fête va vous distraire un peu, j'espère, de notre si longue séparation.

Je ne vais pas vous faire la description du Carnaval de Nice, il ne me resterait plus rien à vous raconter, mais j'ai bien pensé aux enfants, car, à moins de venir à Nice, ils ne verront jamais chose pareille. Nice, déjà bruyante d'ordinaire, paraissait une ville en délire. Tout le monde, jeunes ou vieux, les gens les plus sérieux d'aspect, tout le monde affublé de domino ou rose ou bleu ou jaune, et masqué de masques en fil de fer; tout cela pour se garantir des bonbons, ou soi-disant bonbons, car cela consiste en farine ou plâtre; les chevaux, les voitures couvertes de housses vertes, bleues, rouges, et dans chaque voiture des sacs énormes de ces bonbons; du reste tout le monde porte en bandoulière son sac et une pelle pour les jeter. C'est un combat acharné, tout le monde est blanc de farine, il en tombe des fenêtres, de partout, il n'y a pas d'abri possible; aussi rentre-t-on dans un joli état; avec cela, des choses vraiment superbes et monstrueuses.

Aujourd'hui c'était le jour du combat de fleurs; cela doit être bien plus joli, car hier c'était un peu bien sale et même dangereux, car ces bonbons font très mal; avant de me décider à prendre un masque, j'en avais reçu en pleine figure, et, le soir, en me couchant, j'en avais plein mes vêtements.

M. Moreno est décidément un homme charmant; en sortant de travailler dans son jardin aujourd'hui, il m'a fallu m'y rafraîchir, manger des fruits — et quels fruits! — et je suis rentré chargé de fleurs et d'oranges et mandarines, ainsi que de *citrons doux* qui sont délicieux à manger. Il a l'adresse de Michel et lui fera un envoi ces jours-ci en même temps qu'à ses enfants de Marseille.

Notez qu'hier il m'a été impossible de payer ni repas ni chemin de fer, et j'ai bien mangé, ce qui m'a un peu changé, car ici c'est plus que médiocre.

Je voudrais pouvoir vous envoyer les fleurs qu'il m'a données, qui ne se trouvent pas dans le commerce, fleurs absolument locales et bien belles, mais la poste ne s'en charge pas ici (une parenthèse pour vous expliquer que je m'embrouille dans mon papier: cherchez le n° pour ne pas perdre le fil, si vous pouvez y arriver).

L'hôtel est à peu près vide aujourd'hui, tout le monde est à Nice. Ne vous préoccupez pas de la fréquence de visites des peintres anglais; vous pouvez être sans crainte: je ne suis et ne serai qu'à vous, je vous aime trop pour cela d'abord et je ne cours aucun danger ici; rassurez-vous bien.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre des plus aimables de Goetschy: la fameuse publication se prépare, il m'annonce l'envoi d'épreuves, des reproductions de mes tableaux; je suppose qu'il y aura aussi ma binette; je vous enverrai le tout dès que je l'aurai.

Je reçois régulièrement vos journaux, mais je travaille tant, et depuis que les jours grandissent, j'arrive à ne pouvoir tout lire; je m'endors trop facilement.

Il me faut cesser mon bavardage que vous devez avoir bien du mal à déchiffrer quelquefois. Embrassez bien fort les bébés, dites-leur qu'ils recevront des *mandarines*¹ et des fameuses, car je n'en ai jamais mangé de pareilles; embrassez aussi les grands, qu'après le plaisir ils reprennent le travail. Jean m'écrivit, c'est

vrai, mais je n'entends jamais parler des fameuses bonnes notes annoncées, et il écrit de plus en plus mal et des fautes énormes.

Mes amitiés à Marthe: pour vous le meilleur de moi et mes pensées constantes.

Votre

Claude Monet.

P.-S. — Vous m'avez envoyé l'autre jour une lettre bien ennuyeuse; il faut que j'envoie au moins cent francs pour éviter des ennuis et je tremble d'en recevoir d'autres, car autant ici que là-bas je remets toujours la correspondance ennuyeuse.

¹ C'est à dessein que Monet suit la prononciation enfantine: «mandarine» pour mandarine.

Document original.

431. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 26 févr^r 84

Chère Madame,

Je n'ai pas de lettre de vous aujourd'hui; sans doute l'arrivée de toute cette jeunesse en est-elle la cause. Je m'attendais bien cependant à savoir aujourd'hui le récit du voyage des enfants; ce sera donc pour demain.

Il fait un temps de plus en plus merveilleux, mais trop chaud, et, comme j'ai beaucoup travaillé, j'ai ce soir un fort mal de tête. Je me donne un mal terrible, toujours j'espère finir quelque chose, je ne puis y arriver. J'ai quelques études que je ne puis arriver à décrocher, mais je suis tenace et j'y arriverai.

J'ai peint aujourd'hui au son de la musique: Bordighera était en fête pour le Mardi gras et les échos m'arrivaient sous les palmiers. Il paraît que c'était superbe: combats de fleurs et de confetti comme à Nice. Ce soir, un feu d'artifice superbe et mort du roi du Carnaval représenté par un immense mannequin que l'on incendie; j'ai vu cela de l'hôtel.

Reçu ce matin une lettre de M. de Bellio qui m'envoie le fin rébus que voici:

O O O O O O O O O



c'est-à-dire: j'ai couché sous les orangers.

J'espère que tout le monde se porte bien, que les vacances se seront bien passées et que les enfants auront aussi bien fêté le Carnaval; sans doute les petits étaient déguisés. Vous allez me raconter tout cela, mais, Dieux, que c'est long à venir ces nouvelles et comme je suis las de ma solitude! Que je voudrais donc être à l'heure du départ, que je voudrais être au moment de t'embrasser, ma chérie! C'est trop long, et cependant il me faut mener ce voyage à bonne fin. Je vois par chaque lettre que je reçois que l'on s'attend à ce que je rapporte des merveilles. Il faut que je fasse tous mes efforts pour ne pas remporter une veste: aussi je me creuse et me fais bien du mauvais sang.

Je vous dis bonsoir et à demain; je tombe de fatigue.

Mille baisers pour les enfants, mes amitiés à Marthe, pour vous les meilleurs de moi et toutes mes pensées.

Votre

Claude Monet.

Document original.

432. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 27 févr^r 84

Chère Madame,

Je m'attendais à deux lettres de vous aujourd'hui, mais ne les attendais pas aussi tristes, et, à part le plaisir que j'ai de savoir que les enfants se sont amusés, je vous sais triste et dans vos idées noires; cela me désole, car, moi aussi, je suis plus que las de cette longue séparation, de cette solitude, et j'aurais besoin de vous voir courageuse pour ne pas perdre moi-même tout courage. Aussi ai-je le cœur bien gros ce soir. J'ai beau regarder toutes mes toiles, je vois bien que je ne suis pas au bout, malgré le mal que je me donne, et, quand je songe aux deux études que j'ai [faites] à Monte-Carlo lors de mon premier voyage, lesquelles toiles eussent été complètes avec deux séances au plus, je me dis que j'ai été mal inspiré en choisissant Bordighera; enfin, il me faut aller jusqu'au bout, et plus je serai long, plus il faut que ce voyage soit productif. C'est désolant, car, malgré ce pays enchanteur, il ne peut l'être longtemps pour moi sans vous, et je préférerais bien vos vilaines journées de pluie, mais près de vous. Je vous en supplie donc, ayez de la patience, pour que j'aie moi-même plus de courage. A côté de la peine que j'ai d'être séparé de vous, j'ai de terribles préoccupations pour mes travaux; aujourd'hui j'ai dû quitter plus tôt, tant j'étais févreux, inquiet de ce que je fais; je rentre avec un mal de tête terrible.

Je conçois bien votre tristesse, je comprends quelle vie est la vôtre ainsi entermée, mais songez qu'il faut que je travaille, que le résultat de ce voyage peut m'être très profitable. Du courage donc! Et puis, tous les enfants autour de vous, n'est-ce donc rien?

La mort dans l'âme, ce soir, je vous vois, je vous sais triste, je voudrais avoir fini, être près de vous; et puis ces soucis dont vous me parlez, mais auxquels vous deviez bien vous attendre après les séjours qu'Hoschedé a faits à Vétheuil; cela ne vous regarde en rien, du reste, mais c'est toujours ennuyeux. Du courage, voilà ce que je vous demande; songez que je vous aime et pensez à la joie du retour, aux bonnes parties que nous aurons bien méritées.

Je serai bien heureux si demain m'apporte de meilleures nouvelles. Recevez mes meilleures pensées, mes caresses les plus tendres, mes baisers, tout moi. N'oubliez pas ces chers enfants pour moi; amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

J'ai des masses de lettres à répondre; je n'en ai pas le courage, tant je suis las de corps comme de tête; à vous encore.

Document original.

Chère Madame,

J'ai votre lettre du 26, mardi, hélas, plus triste encore que les précédentes. Ce n'est pas charitable à vous de me parler ainsi, car, à moins de tout planter là et de revenir, je ne puis faire mieux; je suis déjà assez fâché contre moi de ne pas faire mieux et surtout plus vite. Il y a quelques jours, vous sembleriez plus courageuse, puis, voilà que de nouveau vous vous montez l'esprit des tentations que je puis avoir, des infidélités que je dois vous faire, ajoutant que cela ne vous fait même plus rien. Est-ce bien cela, et croyez-vous que cela ne me fait pas mal? Il me faudrait revenir vous gronder et vous calmer; je dois cependant avoir de la raison. Me voilà bien malheureux, bien anxieux, moi qui ne rêve que de vous revoir; me parler d'infidélité, ne me connaissez-vous donc jamais? Je le maudis, ce voyage, j'en ai assez, je rage de ne pouvoir finir toutes mes toiles en deux jours. Vous savoir dans cet état m'est odieux; je ne sais vraiment plus que vous dire, si vous ne croyez à rien, et si tout vous est indifférent.

Les enfants se sont bien amusés, tant mieux pour eux; vous aurez eu au moins la joie de les voir; moi, je suis là, dans ma chambre, entouré de mes croûtes, et je m'ennuie; je travaille cependant autant que je puis, favorisé par un temps superbe.

Je me couche, j'ai le cœur trop triste; nous avons besoin, l'un et l'autre, de nous encourager pour supporter cette séparation, et surtout d'avoir confiance. Je vous en conjure: réfléchissez, vous n'êtes pas raisonnable. Sachez donc que je ne puis avoir d'autres pensées que vous.

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

Chère Madame,

J'ai reçu ce matin vos courtes lignes toujours bien tristes, ce qui me désole de plus en plus. J'attends cependant une bonne lettre de vous demain et j'espère que vous allez vous raisonner un peu et prendre courage.

Malgré ma tristesse, j'ai beaucoup travaillé aujourd'hui par temps gris, et j'ai enfin terminé deux toiles, des oliviers, qui m'ont donné bien du mal. Je me suis ensuite livré aux citronniers dans un endroit délicieux, et, tout en peignant, je pensais à vous. Figurez-vous comme une cour de ferme normande, au lieu de pommiers, des orangers et des citronniers, et, en place d'herbe, des violettes de Parme; le sol est absolument bleu; j'essaye de rendre cela; vous jugez si ce doit être joli.

C'est désolant que vous ayez toujours ce mauvais temps; vous pourriez au moins sortir un peu, et cela vous distrairait. Je conçois bien votre ennui, toujours ainsi enfermée, et ce triste train-train du ménage, mais ne vous laissez pas abattre ainsi; si vous saviez la peine que j'en éprouve. Je me force, moi, car j'en ai assez et voudrais être près de vous pour vous consoler un peu; nous nous faisons du mal au lieu de nous encourager, c'est absurde.

J'espère qu'enfin Durand vous aura envoyé; il n'est décidément pas exact; ce n'est pourtant pas faute de le lui rappeler.

Ne m'en voulez pas de ne pas vous écrire plus longuement ce soir; il me faut absolument répondre à bien des lettres plus ou moins ennuyeuses et j'en ai pour longtemps.

Je vous envoie toutes mes pensées, avec mes baisers et tout mon cœur; prenez courage et ne doutez pas de moi.

Embrassez bien fort les enfants; amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

Chère Madame,

Comme c'est demain dimanche, j'attends votre lettre de demain pour envoyer une dépêche à Durand, car il ne ferait pas l'envoi demain, mais j'espère qu'il aura enfin écrit.

Je ne vous en veux jamais d'être triste, je vous en veux quelquefois de douter de moi, voilà tout, car je comprends bien que la vie que vous menez n'est pas toujours amusante, mais cela aura une fin et vous me reverrez et je fais tout mon possible, pour que ce soit le plus tôt. Il fait un temps admirable, j'ai aujourd'hui terminé une troisième toile; c'est donc bon signe et cela simplifiera chaque jour ma besogne, bien que j'aie comme une trentaine de toiles en train, mais toutes ne sont pas destinées à être finies. Par cela, vous devez voir que je n'ai pas flâné malgré mes quelques excursions.

Je ne sais pas si les oranges sont parties n'ayant pas vu M. Moreno depuis deux jours, mais il ne l'oubliera pas.

Bordighera est de plus en plus envahie par les étrangers, et ce que l'on voit de peintres est insensé, mais je suis toujours le seul Français. Les habitants de l'hôtel ont changé; depuis quelques jours, il y a eu bien des partants et de nouveaux arrivés. Nos quatre fameuses Ecossaïses, les marcheuses, sont parties pour Rome, toujours à pied; c'étaient des femmes charmantes; nous nous en étions tous moqués à leur arrivée et depuis, elles ont eu les sympathies de tout le monde par leur gaieté et leur intelligence. Elles sont parties à travers les montagnes, ne voulant pas prendre la grande route qu'elles avaient parcourue pendant leur séjour ici, de vrais types enfin. Les Américaines sont parties aussi et elles ont été remplacées par trois Allemandes qui, heureusement, vont louer une villa, car c'est assommant d'entendre cette langue. Les Anglais sont généralement agréables. Du reste, je ne vois tout ce monde qu'à l'heure du dîner. Je vous assure que, pour travailler comme je le fais, il ne faut pas penser à autre chose. Comme je vous l'ai écrit, je suis quelquefois absolument las et ne pourrai encore longtemps faire ce métier.

Calmez-vous donc et ne vous montez pas l'imagination à mon endroit; je suis à vous, rien qu'à vous. Toute ma vie c'est toi; aime-moi donc sans crainte. Mille baisers pour toi et les enfants, mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

C'est encore une bien vilaine lettre que vous me renvoyez là; menaces d'huisier dans les 48 heures; j'écris de suite.

C'est effrayant, la correspondance qu'il me faut tenir. A demain. Toutes mes pensées.

Document original.

Chère Madame,

Votre lettre de ce jour me redonne un peu de courage; je veux que vous m'aimiez comme je vous aime moi-même, mais en étant un peu plus raisonnable. Hier, j'étais accablé, comme vous l'aurez vu par ma lettre que je déplore à présent, mais je ne savais en vérité que penser; j'en arriverai à peser chacune de mes phrases, chaque mot. Votre lettre d'aujourd'hui me reconforte, quoique vous soyez triste; mais on peut être triste sans tout voir au pire pour cela; ne plus nous voir, ne plus nous aimer, n'avez pas de pareilles pensées, mais, non plus, ne me cachez pas vos pensées; je veux tout savoir, mais je vous veux un peu plus de raison.

Il fait un temps merveilleux et je travaille bien. Vous savez que je deviens de plus en plus difficile, mais je crois que, quand je verrai toutes ces toiles là-bas, je n'en serai pas trop mécontent. J'ai fait des efforts énormes qui ne doivent pas être stériles. Si j'ai dit avoir eu tort de venir ici, c'est que je n'ai pas trouvé les choses faciles au premier coup, et puis il y a certainement une chose terrible pour moi, c'est que dans aucune toile, sauf deux ou trois, il n'y a la mer, qui est un peu beaucoup mon élément. C'est pourquoi je tiens à faire deux ou trois motifs à Menton, au bord de la mer. Ici, cela ne s'arrange pas avec le pays qui a d'autres charmes; mais toutes mes études s'avancent, et je serai peut-être moins long que vous ne supposez.

Je suis désolé de vous savoir mauvais temps, car, avec de belles journées, vous retrouveriez de meilleures idées et des distractions. Ici, il fait un temps superbe, il commence à faire bien chaud; partout l'air embaume de parfums délicieux.

J'ai reçu aujourd'hui, envoi de M. de Bellio, une pomme merveilleuse, un phénomène de dimensions et de couleurs; il me dit qu'au milieu des orangers, je dois quelquefois avoir envie de mordre dans une bonne pomme normande et me fait cette gracieuseté.

Je n'ai pas osé y mordre et je l'ai offerte à M. Moreno que je n'ai malheureusement pas rencontré chez lui, de sorte que je ne puis dire si les manradines sont parties.

Allons, ma chérie, il faut se quitter, à demain; mille bons baisers pour toi et les enfants, amitiés à Marthe; à demain.

Votre

Claude Monet.

Document original.

Chère Madame,

Merci de votre lettre, je vois que vous allez être plus raisonnable et cela ne m'en donnera que plus de courage, à moi, et plus d'énergie au travail. Allez, nous saurons bien rattraper ces longs jours de séparation.

J'ai admirablement travaillé aujourd'hui, favorisé par un temps de plus en plus merveilleux; écrivez-moi de bonnes lettres, cela me fortifiera et je ferai des merveilles.

Je suis très las, car il commence à faire une vraie chaleur. Que ne puis-je vous envoyer les rayons de ce soleil! A défaut, je vous fais un petit envoi de deux colis que vous pourrez faire prendre à Vernon, au lendemain de l'arrivée de ma lettre; ce sont des branches (nouvelles pousses) de palmiers, puis des petits cornets faits avec des feuilles de palmiers qui servent de pots à fleurs; c'est un souvenir de Bordighera, deux pour vous et un pour Marthe; si c'est de leur goût, j'en enverrai aussi à Blanche et Suzanne. J'espère que le tout vous arrivera en bon état.

Je ne puis vous annoncer encore l'envoi d'oranges. J'ai vu M. Moreno qui, du plus loin, m'a dit, en parlant de la fameuse pomme de Bellio, que lui n'en avait certainement pas eu une plus belle. Il a été occupé ces jours-ci, attendant l'un de ses gendres et sa fille, mais il doit faire cueillir les oranges et fera l'envoi; c'est un bien aimable homme, et je suis chez lui comme chez moi, sans que j'aie de visites ou de politesses à faire.

J'espère que vos douleurs de dents se seront passées, que vous aurez fait une bonne promenade dimanche et que, me sachant content de moi, vous serez aussi plus heureuse.

Excusez-moi de ne pas remplir tout mon papier ce soir, je n'en puis plus, car plus il fait beau, plus je travaille. Je t'envoie mes baisers, mes caresses, mes pensées de toutes heures, je t'aime, je t'aime, dis-toi cela et prends courage.

Mes baisers aux enfants que je vais, bien sûr, trouver de vrais garçons, mais bien gentils, bien sages. Que de bonnes parties leur Monet fera avec eux, que de jardinage il me faudra faire! Dites à Jean que je ne l'oublie pas et que je lui écrirai; mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

438. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 5 mars 84

Chère Madame,

Allons, je suis heureux de vous voir un peu courageuse, cela me donne plus de force; puis il fait un temps si merveilleux depuis quelques jours que mon travail s'en ressent: je saisis mieux cette admirable lumière rose, en la voyant chaque jour du matin au soir; c'est adorable, idéal, et chaque jour plus beau. Mes études vont bien, toutes s'avancent et prennent meilleure façon depuis ces dernières journées.

Je suis charmé de savoir que vous avez pu sortir un peu, mais c'est désolant de penser que vous avez si froid, quand ici il fait si chaud que les fleurs sortent de terre par enchantement. Vous avez vu les anémones que je vous ai envoyées pour votre fête, les roses et les rouges frisées; il y en a partout à l'état sauvage; mon petit Italien qui porte mon bagage m'en fait d'énormes bouquets, pendant que je travaille, et quantité d'autres fleurs. Comme nous serions heureux ici ensemble et quel joli jardin nous y ferions!

M. Moreno décidément me gêne: il m'a envoyé aujourd'hui un énorme panier de manradines. J'ai été le remercier, pensant que c'était pour envoyer aux enfants, mais il veut faire l'envoi lui-même; celles-ci étaient bien pour moi, me rafraîchir en rentrant du travail. On n'est pas plus aimable.

Malgré tout cela, malgré ce temps, ce plaisir des yeux, combien ma joie sera grande, quand je pourrai vous annoncer que je me mettrai en route!

J'ai reçu une lettre de Caillebotte ce matin qui me demande si je vais passer ma vie ici; il est vrai que d'ordinaire je suis plus expéditif dans mes voyages, mais il faut bien admettre qu'ici il m'a fallu toute une étude pénible au début, tenant à ce que n'importe quel coin représente bien un autre pays que le nôtre. Il règne ici un ton rose extraordinaire, intraduisible, les matinées sont idéales. Je peins maintenant avec des couleurs italiennes que j'ai dû faire venir de Turin. J'ai, du reste, usé toutes mes toiles, mes chaussures, mes chaussettes, voire même mes vêtements et j'arriverai dans un triste état; mes vêtements sont rongés par le soleil, moi seul rentrerai vaillant, quoique je sois las, très las par moments de ce travail, de cette lutte continuelle. Le repos près de vous me sera une grande douceur.

Je suis très content de la lettre de Jean; je lui écrirai sans doute demain; j'ai encore ce soir tout un courrier indispensable. Mille baisers, ma chérie, de celui qui t'aime; embrassez bien les enfants, mes amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

439. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 6 mars 84

Chère Madame,

Deux mots seulement ce soir pour ne pas vous laisser sans nouvelles. J'ai beaucoup travaillé, toujours un temps superbe. Ce soir, j'ai opéré un changement de chambre que je guettais depuis longtemps; j'étais si petitement [logé] que je ne pouvais me retourner au milieu de toutes mes toiles et que je pouvais encore moins les voir.

Comme je voulais que personne ne dérange mes toiles, j'ai dû faire ce déménagement après le dîner, très aimablement aidé par mes amis anglais; il est onze heures, et j'ai encore bien de l'ordre à mettre pour que demain tout soit en place. A la lumière, mes toiles paraissent mieux dans cette chambre qui est très grande, mais je vous écrirai plus longuement demain ainsi qu'à Jean.

J'embrasse tous les enfants; mes amitiés à Marthe; pour vous, le meilleur de moi et toutes mes pensées.

Votre

Claude Monet.

Document original.

440. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, lundi 10 mars [1884]

Chère Madame,

Il est sept heures du matin, je vous griffonne deux mots bien à la hâte pour que vous ne soyez pas sans lettre, n'ayant pu vous écrire hier soir; mais ces lignes vous arriveront, et ce soir je causerai bien longuement avec vous.

Hier donc, après une splendide journée et après avoir bien travaillé, je suis allé, en compagnie de mes Anglais, à San Remo en chemin de fer; nous y sommes arrivés juste pour dîner et sommes revenus à pied par l'admirable route qui longe la mer et cela par un clair de lune idéal. En rentrant j'étais las, et il était très tard, car San Remo est à douze kilomètres, et, après une journée de travail, c'était beaucoup.

Voilà l'explication de mon retard. A ce soir; je vous envoie toutes mes tendresses et mes baisers pour vous et les enfants; amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Je déjeune bien vite et pars à la besogne par un temps un peu voilé, mais le soleil va venir, j'espère.

Document original.

441. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, lundi soir [10 mars 1884]

Chère Madame,

Depuis ce matin je n'ai cessé de travailler qu'à 6 heures ce soir, j'ai pris une heure pour déjeuner et c'est tout, mais j'ai bien travaillé et suis très content de moi aujourd'hui; j'ai fait bien des croûtes au début, mais maintenant je le tiens ce pays féérique et c'est justement ce côté merveilleux que je tiens tant à rendre. Evidemment bien des gens crieront à l'in vraisemblance, à la folie, mais tant pis, ils le disent bien quand je peins notre climat. Il fallait en venant ici que j'en rapporte le côté saisissant. Tout ce que je fais est flamme-de-punch ou gorge-de-pigeon et encore ne le fais-je que bien timidement. Je commence à y arriver; c'est, du reste, chaque jour plus beau: les amandiers et les pêcheurs

mêlés aux palmiers, aux citronniers toujours avec leurs fruits dans des harmonies délicieuses et, en voyant tout cela se transformer chaque jour, on voudrait suivre la progression si l'on n'était attiré ailleurs; car, en même temps que je jouis de tout cela, j'enrage de ne pouvoir boucler mes valises. C'est trop long, et ce désir me donne une nouvelle ardeur: cela, joint à une vision plus juste, me fera faire, j'espère, des merveilles, comme dit Durand qui m'a écrit me demandant des détails sur mes travaux, m'engageant à ne pas craindre d'entreprendre de grandes [lacune] et à prolonger mon séjour. Il est bon lui, il ne se doute pas que je suis par moments à bout de force et las de travailler; c'est la seule pensée du retour qui m'excite à présent.

Durand me disait vous avoir fait un envoi de 200 [francs]. Il était en Hollande l'autre semaine, c'est pourquoi il y a eu un petit retard. Il paraît se donner bien du mal. De retour de Hollande, il va partir pour Londres, les affaires étant très mauvaises à Paris.

Je ne puis revenir de ce que vous me dites de la température si froide, quand ici on a si chaud. Il y a certains endroits où je travaille, où l'on cuit absolument; mais, c'est curieux, ce soleil si ardent ne brûle pas la peau et je vous reviendrai frais et rose comme si j'avais fait semblant d'aller au soleil. J'aurais fait ce métier chez nous, au bord de la mer, que je serais comme un corbeau.

C'est égal, c'est un riche pays et vous avez raison de m'envier; quel bonheur j'aurais de venir un jour avec vous ici. A nous les gros lots et nous y viendrons tous.

Mais ne soyons pas si gourmands, être près de vous à Giverny est déjà le bonheur. Du courage et à bientôt, mille et mille baisers pour vous et pour tous les gosses petits et grands, amitiés à Marthe.

Votre

Claude Monet.

Document original.

442. À P. DURAND-RUEL

Bordighera, 11 mars 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,

Excusez-moi si je ne vous écris pas plus souvent: je veux toujours le faire, mais le soir venu je suis souvent bien fatigué et je remets la correspondance au lendemain. Il pleut en ce moment, ce qui est heureusement assez rare. J'en profite donc pour vous adresser ces quelques lignes et vous mettre un peu au courant de ce que j'ai fait. J'ai du reste énormément travaillé. Les débuts ont été pénibles et avec cela beaucoup de variations dans le temps: enfin si je me suis donné du mal et si j'ai fait des mauvaises choses, je crois qu'il y en a aussi de bonnes. Cela fera peut-être un peu crier les ennemis du bleu et du rose, car c'est justement cet éclat, cette lumière féérique que je m'attache à rendre, et ceux qui n'ont pas vu ce pays ou qui l'ont mal vu crieront, j'en suis sûr, à l'in vraisemblance, quoique je sois bien au-dessous du ton: tout est gorge-de-pigeon et flamme-de-punch, c'est admirable et chaque jour la campagne est plus belle, et je suis enchanté du pays. Cependant j'avoue que je ne serai pas fâché de revenir près de mes enfants: outre que par moments je suis très las de cet excès de travail, cette vie de solitude à l'hôtel me pèse un peu; quand je travaille ça va, mais le soir j'ai des moments de tristesse. Du reste mes enfants sont bien désireux eux aussi de me revoir. Ils se portent heureusement bien et M^{me} Hoschedé en a le plus grand soin.

Mais malgré mon désir de les revoir, je ne pense pas pouvoir revenir avant un mois, tant j'ai de choses à finir. Je n'ai pas fait de grandes toiles. Cependant une dizaine de toiles de 30, ce qui est déjà respectable. Enfin je rapporterai beaucoup de choses, l'important est de les compléter le plus possible.

Je vous remercie de l'envoi à M^{me} Hoschedé. Si vous vous absentez je compte sur vous pour donner des instructions pour que les envois soient faits régulièrement. De mon côté, j'aurai aussi besoin d'argent d'ici quelque temps, pour le 20 ou 25 environ. Je dépense pas mal. J'ai épuisé mes provisions de toiles et de couleurs et suis obligé d'acheter tout cela au comptant. Ça va vite.

Je suis en correspondance avec un ancien propriétaire d'Argenteuil qui avait gardé une énorme toile de moi en paiement; je pense la ravoir moyennant 200 ou 300 francs, c'est une toile de 6 mètres, très médiocre mais que je serais très heureux de ravoir. Si d'ici au 25 vous pouvez disposer pour moi et m'envoyer un billet de mille francs, je ferai cette affaire, et avec le reste j'aurai assez pour le reste de mon séjour et aussi j'espère pour mon retour. Si je peux terminer ici pour la fin du mois, je m'arrêterai une dizaine de jours à Menton, il y a là des choses superbes à faire et bien différentes de ce que j'ai fait ici. Pour cela il faut que je sois favorisé par le temps, et en ce moment c'est un vrai déluge.

A bientôt, cher Monsieur Durand, recevez mes meilleurs compliments.

Votre tout dévoué

Claude Monet.

Pension Anglaise.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 273-274 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

443. À ALICE HOSCHEDÉ

Bordighera, 11 mars 84

Chère Madame,

C'est une bien triste journée que celle que je viens de passer: il a plu tout le jour, au point de ne pouvoir mettre les pieds dehors, un vrai déluge, et malheureusement le temps est très pris ce soir et ne fait rien présager de bon pour demain. C'est triste pour moi de ne pouvoir avancer une seule toile; j'en ai le spleen ce soir, joint à un fort mal de tête, habitué à être dehors toute la journée. J'ai cependant passé ma journée à faire un panneau pour Durand, une *branche d'orangers*, pas très réussi, car j'étais trop mal en train.

Il ne faut cependant pas trop nous alarmer l'un et l'autre; ici ce temps ne dure jamais, et certainement que, lorsque vous recevrez ces lignes, le soleil nous sera revenu.